AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

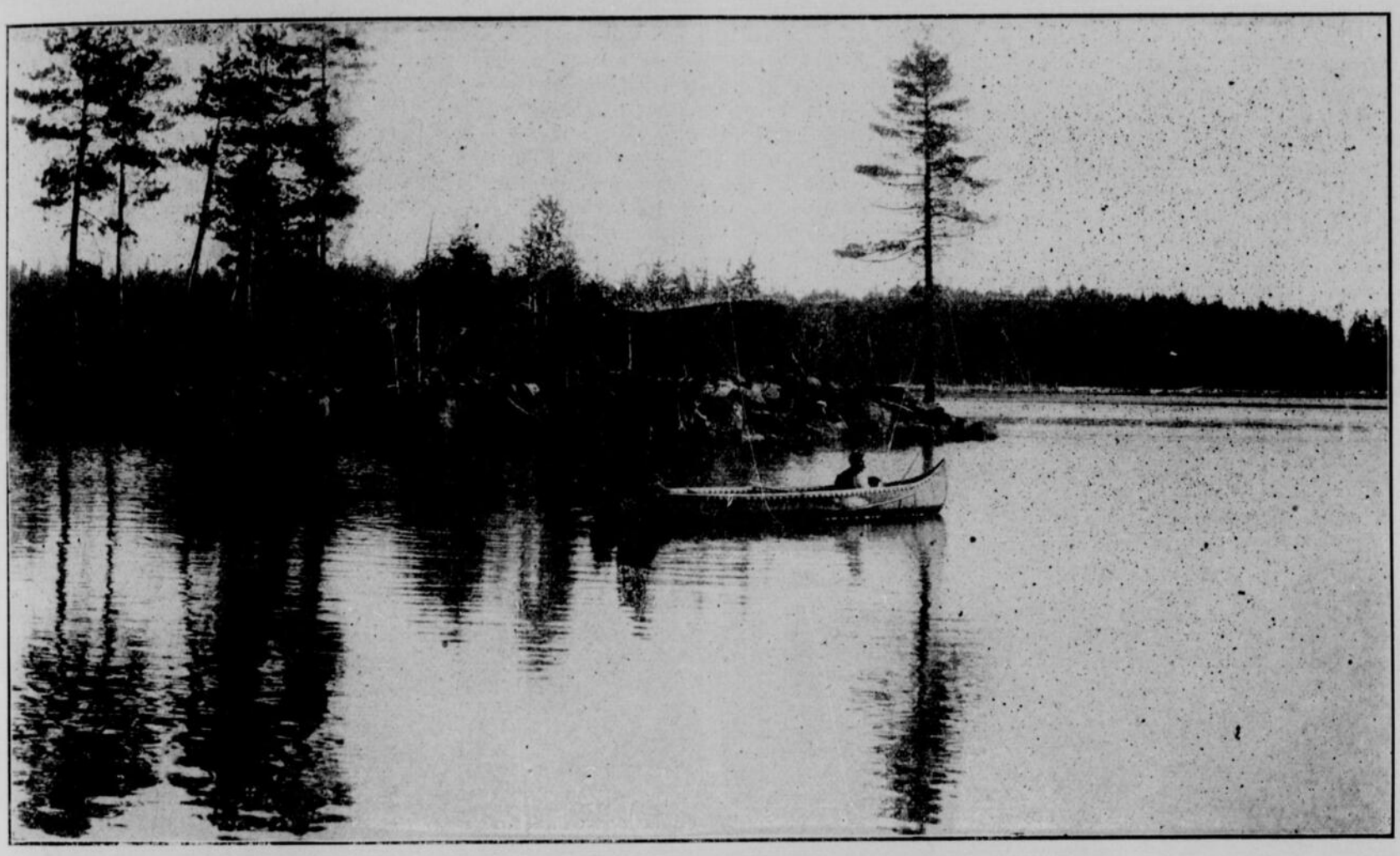
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



La baie au foin, lac Kipawa, P. Q., ligne du C. P. R.



Les murs du canal naturel du lac Kipawa, P. Q., ligne du C. P. R.

Sommaire du No 1158, du 7 juillet

Planche hors-texte, le Canada pittoresque — Paris, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — A la poursuite du caribou, par Mlle Hélène de Harven — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Les centaures de l'Ouest, par R. Auzias Turenne — Causerie scientifique: Propriétés et applications de l'air liquide par le Rév. A. Simard — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Nouvelle : Le poète, par Marie Lefranc — Peut-on faire fortune au Canala — Feuilleton: Sans famille; La guerre noire — Musique: Biographie de Gluck — Chant, menuet, adaptation par Ernest Van Dick — Deux pages humoristiques — Géographie illustrée, par E. M. (fin) — Les grands musiciens — Le mois de juillet par le chanoine M. d'Agrigente — La bonne nouvelle, par René Bazin — Causerie médicale: Pour les dyspeptiques — Variétés, etc., etc.

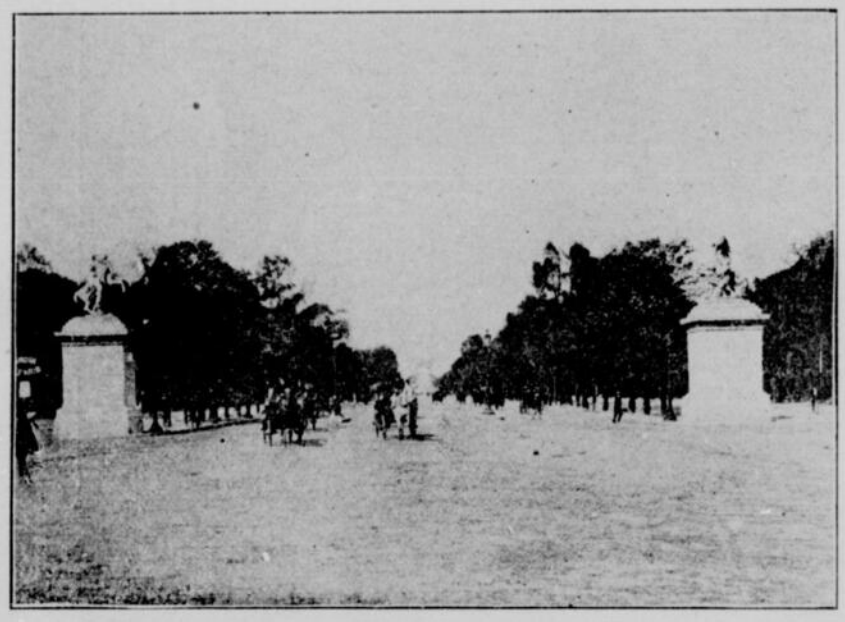
PARIS

IV

(SUITE)

UNE RUE DU VIEUX PARIS — TROTTOIRS — INVENTION MODERNE — NAPOLEON III ET HAUSSMAN, LE TRANSFORMATEUR DE PARIS — COMMENT ON TROUVA LES MILLIONS NÉCESSAIRES — ORGANISATION DES GRANDS SERVICES

Peu à peu Paris réalisa la grandeur des projets de son Préfet; on lui vota les crédits nécessaires; le budget des dépenses grossit à vue d'oeil mais aussi celui des recettes de toutes sortes et le produit des ventes de propriétés expropriées aidant, dans une très grande mesure grâce à la plus value causée par



Les Champs-Elysées

les améliorations, les milliards vinrent s'aligner dans la caisse municipale et suffirent avec les subventions limitées de l'Etat et des emprunts remboursables à longs termes, à l'exécution du programme impérial.

Le budget de Paris, en 1853, était de 54,905,000 francs en recettes, et de 47,630,000 francs en dépenses.

Lors de la retraite de Haussman en 1869, le budget s'élevait en recettes à 164 millions! et en dépenses à 130,600,000 francs ! !

Mais Haussman avait organisé sur un plan nouveau toute l'administration et mis en état de maîtriser jusques dans les plus petits détails, l'édilité de la Grand'Ville; il avait exécuté des travaux "comparables, dit l'illustre ingénieur qui lui succéda, aux plus beaux travaux des Romains".

"Plus puissant qu'un ministre il était dans tout l'éclat de son succès au moment de l'Exposition universelle de 1867, où il recevait à l'hôtel de ville, dans des fêtes mémorables, tous les souverains de l'Europe".

Ce fut à la fois le zénith de sa gloire et le commencement de son déclin que l'opposition libérale détermina par des attaques d'une violence inouïe contre le maître et contre le serviteur qu'ils poursuivirent jusque dans son honneur de fonctionnaire. Il se retira en face de cette orientation nouvelle imposée à la politique intérieure et, celui qui avait tant fait pour Paris, pour la France même qu'il initiait aux bienfaits de la vie moderne, n'avait que la pension de retraite ordinaire de 6000 francs! Il se remettait au travail pour faire face a ses engagements.

..."Le baron Haussman qui était un homme supérieur se soumit et supporta sa situation avec la plus grande dignité. "Les hommes qui ont accompli de grandes choses et qui sont vraiment patriotes, dit encore Alphand, n'ont pas de rancune; c'est un sentiment qui répugne à leur caractère; ils luttent et combattent, mais une fois la bataille terminée, l'oubli leur est facile".

Appelé au Parlement sur les dernières années de sa vie, il s'efforça, sans parti pris de bonapartisme et quoique fidèle au régime qu'il concevait de l'Empire, de seconder les pouvoirs dans les mesures utiles à son cher Paris.

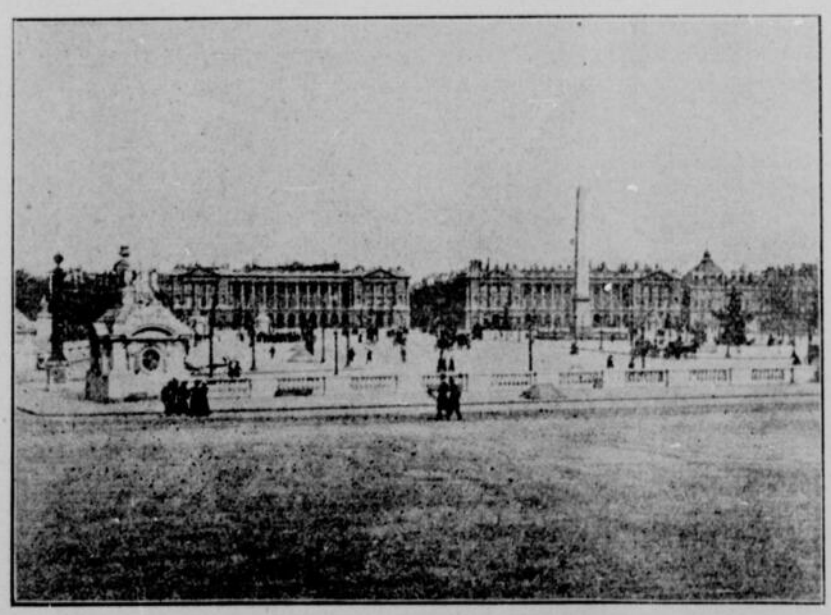
Il mourut le 11 janvier 1891, "debout et le coeur ferme comme il le demandait dans ces paroles magnifiques par lesquelles il terminait, en septembre 1889, la préface de ses "Mémoires":

"Que la mort me frappe debout, ainsi que tant d'hommes de la forte génération à laquelle j'appartiens, c'est ma seule ambition désormais. Je sortirai dans tous les cas de ce monde, sinon la tête haute comme jadis dans ma vie publique, du moins le coeur ferme, et quant aux choses du Ciel, plein d'espérance en la miséricordieuse justice du Très Haut".

* * *

Le premier souci de Haussman fut de lever un plan aussi parfait que possible de ce qui devait être le champ de ses opérations de Paris, de ses environs, de tout le département de la Seine. Il y parvint après de longs efforts et au contrôle d'un seul homme il substitua celui d'une commission composée d'un géomètre en chef et de six géomètres, pour les travaux ordinaires; de quatre géomètres en chef et de huit géomètres pour les travaux extraordinaires. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les plus fortes têtes de l'Ecole centrale et de l'Ecole polytechnique furent successivement appelées à remplir ces fonctions.

On procéda d'abord à la triangulation de l'ancien Paris, qui dura plus d'une année, puis M. Deschamps le chef du service topographique, fit dresser le plan d'ensemble avec l'irréprochable exactitude qui fit de son oeuvre le document précieux que l'on consulte encore pour étudier les transformation de la capitale française depuis cette époque (1885). "Jamais, dit Haussman, dans ses Mémoires, aucune erreur ne vint révéler une inexactitude quelconque des remarquables travaux de mes géomètres et de leur chef éminent".



La place de la Concorde

Quel certificat de compétence, de travail consciencieux à un corps de service technique chargé d'une tâche aussi colossale.

(A suivre)

G. Nantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Mon ami vint me trouver l'autre jour et me dit, tout fier :

—J'ai résolu le problème.

—Lequel ?

—Faire la "season", à la campagne tout en restant à la ville.

—Ah! c'est un problème, vraiment, et comment donc avez-vous fait, en ce pays de Montréal, exil de toute fraîcheur, royaume de la poussière et de toutes les émanations fétides qui s'y donnent librement rendez-vous ?

—Venez voir plutôt que de maugréer de la sorte contre ce doux pays montréalais que vous ne connaissez évidemment pas.

Et nous partîmes, lui pressé de me montrer son coin de verdure, ses prés fleuris et ses étangs limpides où se baignent à la fois les cygnes gracieux et les gondoles élégantes.

Mon ami me conduisit, on l'aura deviné, au parc Lafontaine, gloire contestée d'un quidam échevin et sûrement un coin ravissant de Montréal si l'on se rend compte de la métamorphose qui a transformé, en si peu de temps, la vieille et horrible ferme Logan.

Traversant l'allée, à peu près ensablée, mais très proprette d'ailleurs, nous croisons le capitaine X... grand ami de l'échevin protecteur glorieux du parc et de ses étangs.

—Bonsoir, lui disons-nous, ne venez-vous pas avec nous? nous ferons le tour du parc.

—Impossible, trop pressé, mais vous allez voir le plus beau parc de l'Amérique !

—Ah! vraiment? Et nous procédons à notre tournée d'inspection.

Le parc plutôt grand square que parc, offre, en effet, un coup d'oeil superbe. Les plantations sont soignées, élégamment émondées, d'une venue remarquable. Ce ne sont pas de ces malheureux arbres aussitôt abandonnés que confiés au nouveau sol, maltraités, battus, tordus par la marmaille ou broutés par l'animalité errante; on leur témoigne, ici, ce culte si frappant dans tous les grands parcs du monde où on a quelque souci de l'ornementation première, de la fraîcheur et de l'esthétique de la forêt artificielle appelée à donner l'ombre, le frais et le repos, aux populations haletantes des grandes villes.

Que M. Pinoteau, laissé aux miettes d'un trésor aux abois, ait été capable d'une telle création, on peut s'en étonner et, dans tous les cas, on doit l'en complimenter cordialement.

Et c'est en devisant de ce sujet et d'autres s'y rapportant, que nous arrivons au jardin zoologique du parc, le seul, me dit mon ami, que possède la capitale de mon pays de Montréal! Et il me montre, dans un enclos, le plus gracieux cerf des Laurentides que j'aie vu.

"A moi seul, ce domaine", sembla nous dire celui-ci, en nous regardant, surpris mais non effarouché par notre présence.

Le cerf était en effet le seul habitant de cette miniature de jardin d'acclimation, qui honore Montréal par sa simplicité, par la paix inaltérable qui y règne et, surtout, par l'air dépourvu de toute odeur incommode que l'on ne respire que trop dans ces sortes d'établissements s'ils sont compliqués et peuplés davantage que le zoologique de Montréal.

Nous étions arrivés aux lacs, aux fameux lacs séparés l'un de l'autre par un niagara fort réduit il est vrai, mais débitant de l'eau vraie dans un ontario quelconque d'où surgissait, hautaine et orgueilleuse, une colonne d'eau dont la tête, formant gerbe, se répandait en filets menus et gracieux que venaient dorer les derniers rayons d'un superbe soleil couchant.

Ces lacs, ces jets d'eau, réflétant toutes les couleurs en un prisme éblouissant de limpidité, cette chûte, ce kiosque dominant une scène champêtre de la plus fraîche campagne, ravissaient mon ami.

Je lui dis, sans songer au chagrin que je lui allais causer :

—Et vous croyez que ce lac va garder son eau ?

—Mais, sans doute, à quoi donc, aurait pensé le génie civil de la municipalité s'il avait fait un lac qui ne gardât pas son eau!

Hélas! quinze jours plus tard, je fus chez mon ami que je trouvai fort perplexe.

—Eh bien! me fit-il, c'est vrai: perfide comme toutes les ondes, l'eau de mon lac, le rêve de ma nouvelle installation, la gloire toujours fraîche de ce séjour, s'est évanouie, sans avis, sans bruit, sans fracas, comme une déserteuse qui cache soigneusement les pistes de son chemin. Plus d'eau, plus de gondoles; quelques grenouilles fort embarrassées qui n'ont plus la force de coasser et du menu fretin expirant sur la glaise desséchée. Vanité des vanités ! Et toi, génie civil de Montréal, tu ne serais donc qu'un vain mot !

JEAN PLEURE,
Du pays de Montréal



A LA POURSUITE DU CARIBOU

PAR

Mademoiselle Hélène de Harven

Le caribou ou renne d'Amérique, plus grand que le renne d'Europe, n'a jamais été un être domestiqué; il se fait rare et le gouvernement du Dominion prend des mesures pour prévenir sa destruction.

—Les mots que l'on trouvera inscrits entre guillemets sont en usage parmi les "habitants" Franco-canadiens de la province de Québec.

Première étape

Un traîneau gravissait lentement la route abrupte de Saint-Ferréol. Les trois hommes qui le montaient avaient mis pied à terre afin d'alléger la charge. Il neigeait dru. Le jarret du petit cheval se tendait tandis que la neige mollissait sous son sabot infatiguable; quant aux hommes, leurs pieds chaussés de mocassins et de bas de feutre disparaissaient dans les blancheurs sans ombre et sans relief du sol. Rien de particulier d'ailleurs en leur costume, non plus qu'en leur véhicule; celui-ci était un bac en bois peint fixé sur patins et surmonté d'un siège étroit; une peau d'ours et une couverture en poil de buffle, vestige d'un autre âge (1), y étaient jetées à côté d'une lourde pelisse en rat musqué, d'aspect cossu. Au fond du bac s'entassaient des sacs de coutil, des plaids, des caisses de comestibles, des raquettes (2) et des fusils engaînés. Les cahots de l'attelage, le tintement ralenti des grelots s'atténuaient sous la neige tombante et se perdaient parfois entièrement dans les bribes de la conversation.

—Comme ça monsieur! Vous venez de Montréal, hein? Et vous allez rejoindre là-haut les autres. Dommage tout de même que vous ne soyez pas arrivé hier, rapport à la neige qui va vous mettre en retard. Aujourd'hui c'est encore rien mais je crains bien que cette "bordée" dure demain tout le jour; et le chemin sera malaisé, passé Saint-Ferréol.

Celui qui parlait de la sorte en emboîtant le pas de la vaillante bête, avec un "Marche donc!" sonore, lancé à tout propos, avait la physionomie intègre et probe des Franco-canadiens; haute taille, teint parcheminé, collier de favoris gris, le père Morel passe pour le personnage le plus considéré de Beaupré; sa maison, vaste et propre sert d'auberge aux rares touristes ou chasseurs qui le connaissent. Le hameau de Beaupré entouré de quelques champs mal défrichés, de quelques pâturages et de nombreuses érablières, est situé au terminus d'une petite voie ferrée reliant Québec à la rive Nord. Au delà du Mont Sainte-Anne qui le domine, toute trace humaine s'arrête et la contrée s'étend, inculte comme aux premiers jours du Monde.

—Ma foi, avait riposté l'étranger, (car M. Hickx était Européen) dès que l'on peut disposer de deux ou trois semaines, on en doit profiter. Voilà longtemps que mes affaires me retenaient à Montréal. A présent, je compte rejoindre mon compatriote, M. Zeth pour me divertir à la chasse avec lui. Je veux des "panches" (3) pour mon hall. Nous sommes au 8 décembre il faut donc me hâter. Chaque chasseur est autorisé à tuer deux caribous par hiver; puisque votre fils Abel vous accompagne, cela nous fera deux paires de cornes à rapporter au logis.

—Bien sûr... avec un peu de chance, si vous avez l'occasion d'en prendre sept... fit Morel goguenard.

—Non... Je sais bien qu'il est aisé d'agir à sa guise au fond des bois mais il suffit d'une trahison des guides pour perdre ses droits de chasse; je tiens à rester correct.

L'habitant esquissa un geste d'approbation. Ils poursuivirent leur ascension laborieuse. Les éléments se confondaient; en poudre dense et cristalline, la neige tombait, enveloppant la nature endormie pour son long sommeil. Les grands pins fléchissaient leurs branches lentement s'affaissaient, résignées au poids du manteau hivernal; le "Nordà" (4) commençait à souffler.

—Je suppose, reprit M. Hickx, que mon homme a toutes ses instructions.

—Rassurez-vous, monsieur. De sitôt que j'ai reçu votre lettre, j'ai prévenu le "sauvage". — Morel désignait d'un mouvement de tête celui qui les suivait silencieux à l'arrière du traîneau et dont l'accoutrement ne différait en rien du sien. — C'est le meilleur des guides de Lorette (5); il connaît le pays à la ronde. Son neveu est au service de votre ami à c't heure et on en est content.

—Ont-ils fait quelque bonne prise ?

—Oui et non. On a vu des pistes d'ours s'en "revirer" sous un arbre; mais on n'a pas "étraqué" la bête. Vous savez, c'est le temps où les ours se "cabanent" avant les grandes neiges; à moins que d'être inquiétés ils ne sortent plus de l'hiver. Au reste, leur peau ne vaut pas lourd en cette saison. On a eu mieux; on a posé des trappes et attrapé des martres. M. Zeth, qui ne rate pas son coup de feu a tiré un renard noir et deux renards argentés d'un fameux prix. Pour ce qui est du caribou, il a fait très mauvais; des bourrasques, suivies de dégel et de pluie. On n'en a pas pris un seul !

—C'est Abel qui m'a conté tout cela comme il s'en revenait, l'autre jour, continua l'Habitant. Or, "le bois", voyez-vous c'est son affaire, au garçon. Il va remonter avec vous; il vous attend chez Simar où vous passerez la nuit; ensuite, il vous mènera jusqu'au Chantier. Là, on vous donnera une "traîne"; ou bien, on "portagera le butin" (6) à votre gouverne. En tout cas, vous pourrez toujours bien dormir au chantier.

M. Hickx fit la grimace à cette proposition. Il savait ce qu'est un "chantier". Une vaste loghouse, construite sommairement pour servir d'abri à une cinquantaine de bûcherons occupés trois mois durant à l'abattage de la forêt. Il entrevoyait par anticipation dans la buée chaude les dormeurs alignés en rangs serrés autour d'un poêle, séchant leurs habits à même le corps après avoir fumé et... craché à l'envi. Les ailes de son nez aquilin battirent d'une manière expressive.

—Hum! fit-il. J'espère que la lune luira demain soir. Bien que je n'aie point encore chaussé mes raquettes cet hiver, une nuit de marche ne me fait pas peur. Je suis désireux de couper au plus court et d'aller tout d'une traite.

—Je crains que vous trouviez beaucoup de cailloux par là-bas, monsieur !

Le monsieur sourit et haussa les épaules. Savait-il qu'en langage d'habitant les cailloux sont des blocs de rochers souvent inaccessibles ?

Morel arrêta son cheval au sommet de la côte. M. Hickx réendossa sa pelisse, il s'enveloppa ainsi que le conducteur, dans les peaux d'ours et de buffle ; le "sauvage" s'accroupit au milieu du bac et le traîneau repartit bon train. On croisait parfois un véhicule chargé de bois; mais rien ne remuait dans la montagne. On laissa le Mont Saint-Anne sur la gauche, on longea le versant opposé pour remonter une nouvelle côte et bientôt apparurent les cabanes de Saint-Ferréol. Devant l'une d'elles le traîneau brusquement stoppa.

—Bonjour Simar !

—Bonjour ! riposte laconiquement Simar attiré sur son seuil par le bruit de l'attelage.

Simar introduit les voyageurs dans sa demeure peuplée par la ménagère, digne matrone en sarreau rose, et par une quinzaine d'enfants de tout âge ; l'atmosphère est suffocante, dans ces maisons de bois, surchauffées nuit et jour. Blanc comme un bonhomme de sucre, M. Hickx se secoue, retire sa tuque et ses mitaines et se hâte de serrer la main à tout le monde. Les Québecquois ne manquant jamais de tendre à tout venant leur main bénévole, l'étranger préfère prendre l'initiative du geste que d'avoir à y répondre. Toute distinction sociale est lettre morte pour ces braves gens. "Soyez le bienvenu, disent-ils. Commandez en maître, vous êtes l'hôte, nous sommes à votre service; tout ce que nous avons est à vous". On les blesserait fort en leur offrant la moindre rémunération.

Plus avant

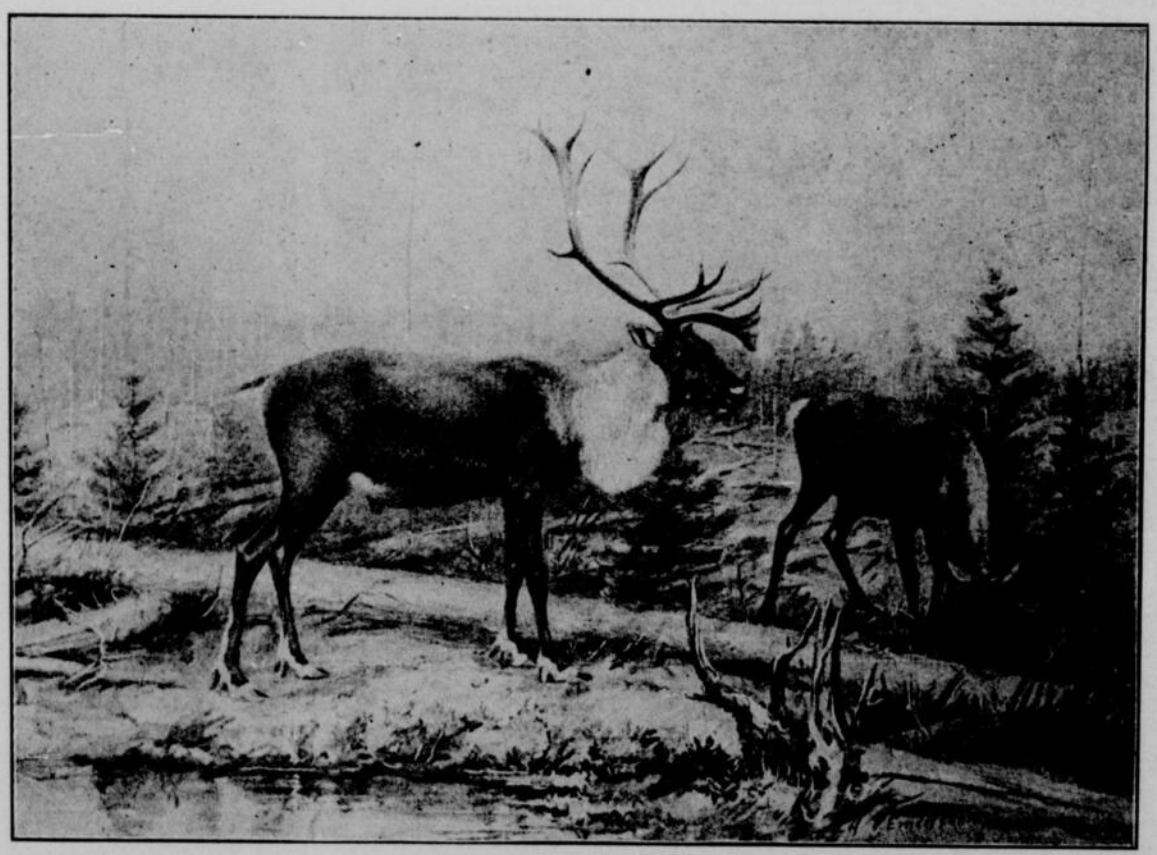
Le lendemain, au petit jour, Morel ayant fourni son étape, le traîneau de Simar fut attelé. Abel remplaçait son père comme "charretier". Beau gars leste et bien découplé, il avait la mine éveillée, l'oeil noir et personnifiait exactement le jouvenceau canadien. La neige tombait toujours. Bien que l'on fut encore loin des entassements qui, vers la fin de l'hiver haussent jusqu'aux toits le niveau des neiges, le tapis fraîchement étalé avait déjà deux pieds d'épaisseur et même, en certains bas-fonds, l'accumulation eût pu suffire à empêtrer un cheval jusqu'aux oreilles. Ce que l'on convenait de nommer la route, devenait impraticable. Malgré tout, le cheval allait de l'avant; plus d'une fois le traîneau chavira; les hommes alors poussaient, tiraient, rétablissaient l'équilibre en s'attelant ensemble au véhicule quoique la "poudrerie" les ensevelit à demi et retardât considérablement la marche.

—Un vrai "blizzard", disait M. Hickx.

—Tout de même, déclarait Abel, bon temps pour le caribou.

Au déclin du jour le vent s'apaisa et les étoiles brillèrent.

(A suivre)



CARIBOUS MALE ET FEMELLE *(Rangifer Caribou)*

(1) On sait que le buffalo a disparu depuis quelque vingt ans.

(2) On se les fixe aux pieds, dès que l'on quitte les routes; elles empêchent le marcheur d'enfoncer dans la neige.

(3) Les habitants désignent ainsi les bois du caribou. Le mâle met bas sa tête vers la mi-décembre.

(4) Vent houleux du N. E.

(5) Village des environs de Québec, où s'établit jadis la tribu christianisée des Hurons.

(6) Portager, de portage. Butin pour bagage.

Choses d'Europe

En Angleterre Peu de choses ou plutôt à peu près rien de ce côté, cette semaine.

Les concessions que doivent comporter les amendements de la clause 4 du bill d'Education sont favorables à l'enseignemest religieux. Elles sont la meilleure preuve de l'esprit de tolérance qui règne en Angleterre et révèlent un désir sincère et rempli de sagesse d'éviter le surchauffage des passions religieuses.

Tout le monde tombera d'accord, en fin de compte, et aura voulu, par des concessions réciproques, éviter une agitation dangereuse, de fait la plus dangereuse des agitations dès qu'elle touche aux sentiments religieux de la conscience chrétienne.

* * *

Parlant du débat, à la chambre française, sur les théories collectivistes, le correspondant londonnien de "l'Evening Post" de New-York, rend un hommage considérable à l'élégance etemfwyp oa hrdloa mage considérable à l'éloquence et à la tenue des orateurs en cette circonstance.

"Tout le débat, dit-il, compris la brillante critique de Deschanel, des théories socialistes, a révélé une splendeur intellectuelle éblouissante, telle qu'elle ne serait pas possible dans aucun parlement du monde".

* * *

Le comportement des deux "dames" qui ont été condamnées à la prison avec ceux de leurs partisans féministes qui ont fait le siège de la maison de M. Asquith, membre du cabinet anglais, a fait le plus grand tort à la cause du suffrage féminin. Il y a quelques mois, un plébiscite sur cette question aurait pu donner un résultat indécis, aujourd'hui on ne doute pas que le sentiment général rejetterait avec moquerie toute proposition d'accorder le droit de vote aux femmes.

La vieille Albion n'a pas objection aux réformes les plus osées, mais il faut qu'on les lui présente d'une façon respectueuse et non en gaminant comme l'ont fait les deux chefs des féministes.

La réforme par les vociférations de la rue n'est pas encore près de voir arriver son règne dans le Royaume-Uni.

En France La 3ième République se souvient : c'est déjà quelque chose que de se souvenir: les dynasties et aussi les partis politiques jadis puissants, qui vont s'éteignant, ne savent pas se souvenir. Donc la 3ième République se rappelle la seconde République, celle de 48, brisée, anéantie par le socialisme à la Fourrier et plutôt que de se voir brisée elle préfère briser le socialisme.

C'est M. Clémenceau, homme de décision, qui est en train d'accomplir cette tâche en y mettant certains ménagements à l'intention de son vieil ami Jaurès.

Les détails de son discours contre ce dernier nous arrivent par bribes et, ma foi, ils sont très piquants. La première Révolution, la Grande, qui a laissé aux Nouveaux Français moins de liberté que n'en avaient les Anciens, a, sur ses derniers moments, et avant qu'elle n'expirât sous la botte d'un soldat parvenu, dévoré ses enfants.

La 3ième République va nous donner le même spectacle, étant elle-même fille de la Révolution. Il n'y a plus de parti conservateur soi-disant, plus de royalistes, d'impérialistes organisés pour la bataille; les groupes d'opposition n'ont rien de mieux à faire que de se croiser les bras et de regarder faire. L'ennemi n'est plus de ce côté, mais du côté des extrêmes gauches qui en sont rendues à vouloir faire passer dans l'application les théories chimériques qu'elles se contentaient de lancer aux quatre coins de la France, dans un milieu de badauds, de fainéants ou d'arrivistes bien fait pour les répandre.

Maintenant que les collectivistes ont gagné à la Chambre, mais surtout dans le pays, une importance qui ouvre les yeux aux plus avancés des républicains et que ceux-ci voient le terrain leur glisser rapidement sous les pieds, il est temps d'arrêter cette contre-révolution autrement dangereuse que celle de la prêtraille et des couvents.

De là le discours de Clémenceau, article principal du programme ministériel; de là la guerre déclarée aux Guesde et aux Jaurès, de là ce spectacle réjouissant de républicains éprouvés s'entremangeant, se dévorant comme ils auraient fait de simples réactionnaires sans résistance.

L'exposition des doctrines socialistes par Jaurès et la réponse de Clémenceau, sont venues à la suite d'une interpellation sur la politique générale du gouvernement.

M. Jaurès, dans d'interminables périodes, aussi vides que ronflantes et gonflées, a ressassé tout le répertoire de lieux communs découverts et explorés dans tous les sens par le brave homme — fort simple et fort convaincu d'ailleurs — qu'était Fourrier, par Cobat, Considérant et surtout Karl Marx.

La doctrine socialiste n'est pas nouvelle, on pourrait la faire remonter, en y mettant un peu de bon vouloir à Caïn tuant Abel dont il convoitait les troupeaux. Elle consiste à détruire la propriété privée et à la remplacer par la propriété sociale, et à abolir l'échange des biens pour empêcher la constitution des fortunes individuelles.

Nous l'avons vu, dans notre dernière chronique, Jaurès a remis à plus tard l'exposition complète de ses idées, jusqu'au moment où il pourra leur trouver une formule légale qu'il présentera à la Chambre sous la forme d'un bill ou projet de loi. Quand cette belle pomme d'or, attendue par deux classes, les badauds surchauffés par l'action des comités, et les arrivistes de toutes sortes, aura été jetée dans ce jardin des Hespérides d'un nouveau genre, il y aura en vérité, de beaux jours pour la France qui travaille et pour ses gouvernants qui bavardent et n'ont, déjà que trop, joué avec la torche du socialisme.

Le vide du discours de Jaurès demandant l'expropriation et proposant en même temps d'indemniser les expropriés, a donné beau jeu à l'éloquence de M. Clémenceau. C'est aux applaudissements de toute la Chambre — excepté les 61 socialistes-collectivistes — qu'il creva, une à autre, toutes les bulles de savon soufflées par Jaurès.

Si le ridicule tue, comme on a coutume de le dire en France, Jaurès ne devrait pas survivre à cette exécution.

Comme manière de consolation au pauvre Jaurès vendu par ses frères, M. Clémenceau s'est déclaré favorable à la nationalisation des grands services publics. C'est déjà quelque chose du programme collectiviste mais de cela même la Chambre ne veut pas, car elle sait ce que coûte, pour des services exécrables, l'administration par l'Etat de certains chemins de fer, du téléphone et du télégraphe.

Cette concession de M. Clémenceau est condamnée par de ses meilleurs amis. La France n'a pas les moyens de se payer de nouvelles expériences collectivistes aux dépens de son budget qui s'abat sous un déficit permanent et régulier de 30 à 40 millions de dollars.

* * *

La Cour de Cassation est à étudier le rapport volumineux et qui épuise la question, du conseiller Moras, sur l'appel de Dreyfus pour obtenir une seconde révision de son procès.

Le rapport est favorable à la révision.

Cette grosse affaire qui a fait plus pour diviser les Français que les lois sur les associations, sur la liberté de l'enseignement et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, n'offre plus qu'un intérêt moindre aux passions du public.

Le rapport est une charge à fond de train contre les officiers accusateurs.

M. Cornély, ancien directeur du "Figaro" et correspondant du "New-York Herald", auquel nous empruntons beaucoup de nos "choses de France", conclut de ce rapport que la Cour de Cassation ne devrait pas livrer Dreyfus, pour une troisième fois à ses bourreaux. Elle devrait l'acquitter sans le renvoyer à la Cour Martiale.

* * *

La France a eu satisfaction du Maroc, enfin, pour l'asassinat d'un Français, mais elle dut se fondre d'une démonstration navale de tout un escadron méditerranéen. Avec de nouvelle intrigues de l'empereur allemand c'était une nouvelle conférence algésirienne.

* * *

A signaler l'élection du cardinal Mathieu à l'Académie française en remplacement d'un autre cardinal défunt, le cardinal Perraud. L'Académie des 40 Immortels n'entend pas encore se désintéresser du monde religieux et elle y sait reconnaître le mérite à côté des vertus cléricales. C'est vraiment une belle note qui vaut la peine d'être enregistrée par les catholiques.

Les membres libéraux se sont abstenus de voter, il est bien vrai et les autres au nombre de 26, ont fait l'élection. L'attitude des libéraux ne serait donc pas des plus magnanimes puisqu'ils ne pouvaient empêcher le choix du nouveau titulaire; mais leur abstention est déjà une marque de déférence dont il faut bien tenir compte dans ces temps où l'on marchande les moindres actes de la plus rudimentaire justice à quiconque a le courage de la foi et des vertus chrétiennes.

En Autriche Vienne qui ne nous a guère gâtés par les nouvelles alarmistes, vient de laisser entendre par la voie du "Morning Post" que l'entrevue du Tsar et du Kaiser pourrait bien être le préliminaire d'une coopération redoutable des forces militaires de l'Europe centrale. Qu'arriverait-il si Nicolas allait accepter le concours de l'Allemagne armée pour apaiser les révoltes et les mutineries intérieures de l'empire russe, qu'il ne peut maîtriser lui-même ?

Cette éventualité ouvre la porte à de nouveaux éléments dans la lutte à mort qui se poursuit entre la bureaucratie et les forces populaires de la Russie.

On se rappelle comment la Révolution française sut s'appuyer sur l'alliance des rois ligués contre elle, pour soulever les masses en France, faire courir tout le monde aux armes au nom de la patrie menacée, et en somme, battre les cinq ou six coalitions formées par l'étranger pour venger Louis XVI et restaurer les chefs de la contre-révolution.

Nous ne sommes pas à la veille, cependant, de voir cette répétition de l'histoire. Le peuple russe est plus froid, moins porté à s'emballer sur de simples appels au sentiment, que le peuple français. Et la Douma, restée indifférentes aux sollicitations violentes de ses agitateurs, a donné un tout autre spectacle que les assemblées populaires qui ont suivi en France la réunion du Tiers-Etat en 1789.

En sorte que les prédictions du correspondant viennois nous semblent dépourvues de plausibilité, dans l'état actuel des choses, en Russie et en Allemagne.

En Russie Ça et là les excès de la jacquerie révolutionnaire se reproduisent dans des circonstances uniformément ressemblantes.

C'est un sergent de ville qu'on tue à St Pétersbourg, sur, dit-on, la dénonciation d'un comité révolutionnaire; c'est le prince Mauveloff, grand propriétaire de terres et ancien officier des gardes, qu'on massacre, en haine de la propriété; ce sont les paysans du village de Krutniagorki, qui mettent à mort, sans autres formes de procès, deux hommes de la police rurale pour avoir tué une vache.

Toutes les caractéristiques de la Révolution, si bien nommée satanique par de Maistre, se retrouvent en Russie mais le peuple n'y est pas aussi impulsif, pas aussi impressionable qu'en France où on s'enflamme sur un mot et tout semble repousser l'idée d'une catastrophe générale comme fut la Révolution française.

* * *

La Douma n'a pas, évidemment, le droit constitutionnel de demander la démission du ministère, mais il n'est pas moins évident que rien ne peut être fait en Russie, sans un complet accord entre le Parlement et le Tsar.

En votant non confiance dans le ministère, les représentants du peuple ont voulu démontrer que le Premier Goremykin n'est pas l'homme qu'il faut pour amener l'entente nécessaire. Le vieux pouvoir aristocratique va de plus en plus s'éloignant du nouveau pouvoir démocratique.

Si Nicolas II en arrivait à renvoyer son chef d'exécutif et à appeler à la tête du nouveau cabinet de Witte ou tout autre chef du parti démocrate constitutionnel qui a remporté les élections et possède la majorité à la Douma, on est porté à croire que le noeud gordien, si compliqué, serait tranché. Dans tous les cas, cette preuve de bon vouloir du côté impérial, ferait beaucoup pour assurer la coopération qui doit exister entre le Tsar et l'assemblée nationale qu'il a créée.

NEMO.

LE TEMPS PERDU

Si peu d'oeuvres pour tant de fatigue et d'ennui!
De stériles soucis notre journée est pleine :
Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui...

" Demain! j'irai demain voir ce pauvre chez lui,
" Demain je reprendrai ce livre ouvert à peine,
" Demain je te dirai, mon âme, où je te mène,
" Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui."

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites!
Oh! l'implacable essaim des devoirs parasites
Qui pullulent autour de nos tasses de thé!

Ainsi chôment le coeur, la pensée et le livre,
Et, pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir, dans l'ombre, attend la volonté.

SULLY PRUDHOMME,
De l'Académie française.

ECHOS D'AMERIQUE

Législation puritaine

DEPUIS que le projet de loi concernant l'observance du dimanche occupe notre assemblée fédérale, fidèle à notre rôle, nous écoutons ce que le peuple dit de cette mesure législative.

Eh bien! nous n'hésitons pas à déclarer que ledit projet de loi déplaît généralement à la population de cette province, et, particulièrement, à la classe ouvrière.

Il n'y a à cela rien d'étonnant, si nous tenons compte de la façon dont entendent l'existence les deux races que l'on veut soumettre à une législation à l'esprit rétrograde, inspirée par un clan épris d'un puritanisme excessif.

N'est-ce pas Diderot qui a dit : "Nous allons jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres faiblesses". Là est, croyons-nous, le "hic" du problème social qui nous occupe, le "hic" de la loi que nous visons, et qui, nous le souhaitons, ne sera pas votée.

Que nos concitoyens anglais du Dominion entendent observer le dimanche à la façon des contemporains et amis de Cromwell, c'est leur affaire. Mais, que par des manoeuvres parlementaires habiles ils veuillent imposer leurs concepts aux enfants d'une race latine, aussi libres qu'eux de par notre constitution, c'est autre chose, et les Canadiens-français s'y opposeront de toutes leurs forces.

Pour bien définir les deux états de l'âme populaire que divise cette question de l'observance du dimanche, il nous faudrait entrer dans des développements incompatibles avec le cadre de cette revue. Un parallèle s'impose cependant, que nous allons faire, quoi qu'il nous en coûte :

La plupart des anglo-saxons pèsent leurs mots, voilent leur pensée, sont, en toutes circonstances, hommes d'affaires peu loquaces. Les descendants des Gaulois: francs, impulsifs, plus ouverts, aussi intelligents, ont la langue plus déliée. Les anglo-saxons aiment la vie d'intérieur, le home. Les latins n'ont pas horreur de la vie du dehors, soit en famille, soit individuellement. Bref, les uns sont des humains renfermés, portés à cacher leurs faiblesses comme leurs qualités, tandis que les autres (nous) étalent leurs vices comme leurs vertus, d'où le crime qu'on leur en fait.

Telle est la raison de l'exclusivisme britannique, ennemi des foules. Chaque fils d'Albion veut avoir son canot, sa carriole, son auto. On observe le contraire chez les descendants des français, plus sociables, plus partageux. Et, voilà précisément où les paroles de Diderot nous reviennent. D'après la loi projetée, et selon ses moyens, chacun pourrait en catimini, le dimanche, se distraire à sa guise. Quant au peuple, il serait privé des moyens publics de locomotion, on lui supprimerait les distractions innocentes auxquelles, en masse, il fut toujours habitué. C'est tout bonnement à de l'égoïsme autocratique moyenâgeux qu'on veut nous soumettre.

L'ouvrier peinera toute la semaine pour enrichir les gros bonnets et, le jour du Seigneur, pour se refaire, on lui permettra de se morfondre à ses fenêtres, d'où il verra défiler les autos de ses maîtres... On lui niera le droit d'aérer ses poumons dans les bois reverdis ! Pour tout dire, l'humble artisan, ses devoirs religieux accomplis, ne pourra ce jour-là, que dormir et s'anémier, ou se saouler à domicile, tout en son intelligence moins subtile que celle des législateurs, oublier la pression morale qu'on lui imposera. Ce serait du propre, vraiment! La loi qu'on veut voter augmentera fatalement les violations de la morale domestique, enfantera hélas! bien des crimes.

Espérons que nos députés connaissent assez les besoins de leur commettants pour ne point voter une loi qu'ils pourraient avoir à regretter.

La statue de Crémazie

LE monument que voulaient nos hommes de lettres, pour honorer le génie du barde canadien que fut Octave Crémazie, a été inauguré le 24 juin dernier, sur le square St Louis de Montréal. Cette solennité d'un patriotisme réconfortant, donna lieu à une démonstration populaire imposante, dont nous sommes tous fiers et qui aura sa place dans l'histoire du Canada. Devant le chef-d'oeuvre de statuaire de M. Ph. Hébert, d'éloquents discours furent prononcés en la circonstance, et de superbes poèmes déclamés par leurs auteurs, poètes de renom de la Nouvelle-France. Citons ceux: de notre poète national, M. L. Fréchette, promoteur du monument Crémazie; de MM. Gonzalve Désaulniers, Nérée Beauchemin, Charles Gill, A. Poisson, Louis Joseph Doucet, Z. Mayrand, etc. Une regrettable omission, faite sur la liste de ses invités, par le comité d'inauguration de la statue de Crémazie, nous prive du plaisir de citer le nom d'un poète éminent, qu'on aurait dû entendre louer la mémoire du maître vénéré, sous avons nommé M. Chapman. M. Mandement aussi, poète de valeur du midi de la vieille France, n'eut pas été de trop en déclamant au square Saint-Louis le magistral poème qu'il fit naguère en l'honneur du grand Crémazie, poème qu'applaudirent les spectateurs du théâtre National, le samedi soir 23 juin dernier.

Et voilà Crémazie sur sa stèle d'immortalité, lui qui aima tant sa patrie et tant souffrit d'infortunes, lui dont le génie vivra aussi longtemps que notre race. Ce fut un penseur et un patriote, puisse la jeunesse canadienne toujours s'inspirer des nobles élans de ce coeur généreux et meurtri par les mesquinerie de la vie, jusque dans l'exil où le surprit la mort. A Crémazie, peut-être plus qu'à d'autres s'appliquent ces vers, faits pour les artistes saturés d'idéal :



Projet de M. Cordonnier, architecte français, classé premier au Congrès international pour l'édification, à la Haye, d'un Palais du Congrès de la Paix.

On les persécute, on les tue,
Quitte après un mûr examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Et quand ils l'ont leur statue, ces bafoués de la réalité aveuglante, affamée de dollars!

Le palais du Congrès de la Paix

LE milliardaire Carnegie dont un parent, M. Henry Thaw, riche américain, vient de jouer du revolver en bon yankee, tuant par jalousie un M. Stanford White, architecte bien connu de New-York; le roi de l'acier, pour l'appeler par son nom, se signale encore par un acte de philanthropie tapageuse et un peu réclame. On le sait, sans doute, depuis longtemps les chancelleries avaient entamé entre elles des négociations discrètes, pour réunir à La Haye un second Congrès international de la Paix. M. Carnegie jugeant qu'il serait bon que les congressistes disposassent d'un palais digne de la haute mission qui leur sera confiée, a sans plus tarder affecté $5,000,000 à l'édification d'un Palais du Congrès de la Paix, qui sera construit dans la ville déjà choisie pour ce Congrès éminemment humanitaire. Un concours fut ouvert par les soins de M. Carnegie, auquel prirent part, près de 300 architectes qui, tous, envoyèrent de remarquables plans. C'est un de nos cousins de France, M. Cordonnier, architecte lillois, qu'on a proclamé lauréat de ce concours. Si l'on se souvient que c'est aussi un architecte français qui, il y a une dizaine d'années, fut lauréat d'un concours encore plus important, lorsqu'il s'agissait de construire la fameuse Université de San Francisco, on conviendra que l'école d'architecture française tient, comme on dit, le haut du pavé. Plusieurs de nos canadiens la fréquentant, et y ayant obtenu de réels succès, nous sommes heureux de constater l'honneur fait au travail de M. Cordonnier.

Conflagration désastreuse

LE 21 du mois dernier, la jolie ville de Nicolet a été fort éprouvée par une conflagration, que le manque d'outillage contre l'incendie ne permit pas de combattre à son début.

En quelques heures, le feu qui se déclara, on ne sait comment, consuma: la vieille église, la cathédrale, la résidence de Mgr Suzor, le couvent des soeurs de l'Assomption et plusieurs autres résidences. Les pertes s'élèvent, dit-on, à environ $600,000, en parties couvertes par les assurances. C'est, on le voit, un très grand malheur qui frappe Nicolet, malheur que la vaillante population de cette ville surmontera avec le temps, et non sans sacrifices. Aussi, adressons-nous nos plus cordiales sympathies à nos frères de là-bas, si éprouvés par l'oeuvre néfaste du terrible élément.

Emprunt américain souscrit à Paris

LA France est riche, c'est connu, cependant jusqu'ici elle n'avait pas placé d'énormes capitaux aux Etats-Unis, qui passent pour être le pays le plus riche de l'univers. A ses trente-six milliards de francs de fonds placés à l'étranger. notre ancienne mère patrie ajoutait ces jours derniers, et d'un seul coup, $50,000,000 qu'elle prêtait au Pennsylvania Railroad, par un emprunt négocié par MM. Kuhn, Loeb & Cie, auprès des banques de Paris, des Pays-Bas et du Crédit Lyonnais. Ces fonds rapporteront 3 3-4 pour cent, et ils seront garantis, principal et intérêt, par la "Pennsylvania Railroad Company". C'est le premier emprunt américain contracté à Paris, et le fait est d'autant plus important, que l'or français arrivera aux Etats-Unis à un moment psychologique. Si l'on se rappelle le bruit qui fut fait lorsque les $40,000,000 d'achat du Panama, furent envoyés en or américain en France, on constatera que le pays de l'oncle Sam a manoeuvré de façon à rappeler dans ses coffre-forts le précieux métal qui en était sorti.

Castro rentre en scène

COMME nous l'avions prévu il y a quelques semaines, ce brave M. Castro en a assez de villégiaturer. D'où l'annonce qu'il va reprendre les rênes du gouvernement de la turbulente république vénézuélienne. Le rusé président a compris qu'une plus longue éclipse de sa part, pouvait compromettre son prestige aux yeux de ses nationaux. Et puis, Castro étant un homme d'affaires consommé, il ne veut pas, par sa passivité, compromettre le bilan de sa mignonne fortune de dictateur. Ce n'est pas à ce rusé compère que l'on fera accroire que quelques millions de plus ou de moins dans le portefeuille d'un mortel, n'influencent pas sur son bonheur. Ce bourru chef d'Etat sait qu'il n'y a rien de tel que l'oeil du maître, et il va aviser sans retard à soigner ses petites affaires. Le tintouin des chancelleries va recommencer. De plus belle elles auront à surveiller le charmant Vénézuéla, si peu propice aux industriels étrangers. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où fatigués, les citoyens de la petite république sud-américaine enverront M. Castro planter des choux, ou les manger par la racine, si tant est qu'avant les Etats-Unis ne mettent le holà, et ne suppriment les procédés burlesques et canailles du Vénézuéla vis-à-vis des Puissances.

En passant

AH! qu'il fait chaud chers lecteurs. Vous en êtes vous aperçu ? Les magasins où l'on vend de la crême à la glace ne désemplissent pas, le bruit assourdissant de leurs moulins à musique poursuivent les oreilles des passants! ! Qui donc nous délivrera de ces horreurs de pianos mécaniques ? En cadence ils vous cassent la tête plus que ne le ferait un tomahawk aux mains d'un féroce Iroquois.

Ils sont, ces pianos nouveau genre, des symboles de progrès, que doivent détester les pianistes malheureux, dont ils ont supprimé le gagne-pain.

L. d'ORNANO.

Les centaures de l'ouest

DES PLAINES DU FAR WEST AUX ABATTOIRS DE CHICAGO

AU moment où l'univers entier parle des conserves de viande de Chicago, de leur mauvaise fabrication et des résultats désastreux pour leurs fabricants, causés par les accablantes révélations de l'enquête Neil-Reynold, il nous paraît intéressant et d'actualité de reproduire ici un article de M. R. Auzias Turenne, très connu dans les hautes sphères de notre société canadienne et surtout montréalaise. Le lecteur aura plaisir à voir avec quelle maîtrise M. Auzias Turenne parle des cowboys et des abattoirs de Chicago, qu'il décrit pittoresquement de visu.

Galopant jour et nuit autour des immenses troupeaux qui paissent dans les herbages incultes de l'ouest de l'Amérique, les "cow-boys" mènent une vie d'aventures et de périls qui fait la plus saisissante opposition avec notre existence de citadins et de civilisés. Rien de plus curieux que d'étudier les moeurs de ces hardis cavaliers de la Prairie, et de voir quelles qualités développent chez eux des conditions si exceptionnelles.

Au sortir de ces tableaux de vie en pleine nature, quel contraste que de se trouver soudain transporté à Chicago, au centre même du commerce moderne, dans ces abattoirs uniques au monde qui confondent l'imagination par leur immensité et par les merveilles de leur organisation, produisant sur le visiteur une impression à la fois pénible et grandiose.

La région des Etats-Unis, située à l'est des Montagnes Rocheuses, et comprenant les états de Montana, Wyoming, des deux Dakota, de Nebraska, du Kansas et du Texas est occupée par d'immenses pâturages où paissent en liberté des troupeaux de boeufs, de chevaux, de porcs et de moutons qui comptent plus de trois et quatre cent mille têtes. Ces troupeaux sont maintenus par de hardis cavaliers, les "cow-boys". Aventureuse, romanesque, pleine d'imprévu est l'existence que mènent dans la Prairie ces rudes garçons, galopant sans cesse sur le flanc de leurs immenses troupeaux, passant à cheval trois nuits sur cinq, dormant les autres à la belle étoile, ignorants de la fatigue, insoucieux du danger, confiants dans leur lasso pour terrasser les animaux et dans leur revolver pour se défendre contre les hommes, n'obéissant à d'autres lois qu'à celles dont ils sont convenus entre eux.



DANS UN "RANCH" — LE CHEF D'UNE ÉQUIPE DE COW-BOYS

Chaque "ranch" occupe une équipe de cow-boys à la tête desquels est un chef choisi pour sa bravoure, sa force et sa hardiesse. C'est lui qui distribue le travail à ses hommes et qui lorsqu'il s'agit de conduire des convois d'animaux au chemin de fer le plus proche, — distant souvent de plusieurs centaines de milles, — dirige ces galopades effrénées où les cow-boys fatiguent jusqu'à dix chevaux dans la même journée

Comment est née l'industrie des Cow-boys

C'est dans le lointain des âges qu'il faut remonter, et jusqu'aux époques qui échappent à l'histoire, si l'on veut retrouver la période où s'est formé ce qui est aujourd'hui la Prairie.



COMMENT LES COW-BOYS DRESSENT LES POULAINS SAUVAGES

Tout cow-boys qui se respecte doit pouvoir monter tous les chevaux dressés ou non. Pour mater certains poulains grincheux il ne faut pas moins de quatre hommes. A l'aide du lasso, on jette l'animal à terre, on lui bande les yeux et ont le selle. Au moment où il se relève un cow-boy lui saute sur le dos, s'y cramponne. Alors c'est une série de défenses fantastiques, l'animal fait des sauts de moutons prodigieux. Et telle est la vigueur de ces centaures que la victoire leur reste presque toujours.

Il fut un temps, disent les savants, où la partie centrale des Etats-Unis d'Amérique n'était qu'une vaste étendue d'eau sans profondeur, dont le trop plein s'écoulait par le Niagara sur la baie du Saint-Laurent et par le Mississipi sur le golfe du Mexique. Cette mer intérieure finit par se dessécher · l'herbe poussa sur ces immensités de sable ou de limon, et les buffles montés du sud s'y multiplièrent.

Ces vastes herbages étaient restés inutiles pendant des siècles et des siècles. C'est récemment qu'on eut l'idée de les mettre à profit. Aux grands jours des découvertes de l'or en Californie, vers 1850, beaucoup de mineurs déçus dans leurs folles espérances, songèrent que les déserts qu'ils avaient traversés pouvaient servir à l'élevage et vinrent s'y tailler des domaines. L'élevage qu'ils pratiquaient était de l'élevage domestique, en ce sens qu'ils abritaient et nourrissaient l'hiver leurs bestiaux ou leurs moutons.

Sur ces entrefaites, la guerre de Sécession déchira le pays: ces pionniers d'extrême avant-garde prirent parti pour le Nord, et un certain Maverick, dont le nom ne s'est pas perdu, poussa l'enthousiasme jusqu'à tout abandonner sans gardien pour rejoindre plus vite le drapeau étoilé. Quand il revint au logis, six ans plus tard, il constata avec allégresse que, loin d'être décimés par les hivers, ses troupeaux s'étaient accrus en liberté d'une façon prodigieuse. Il se hâta de les réunir pour les marquer d'une M au fer rouge (on ne les marquait pas auparavant)... sans oublier de s'attribuer aussi tous les bestiaux qui paissaient la Prairie à vingt lieues à la ronde. Cela fait, il les compta, se vit plus riche qu'il ne l'avait jamais espéré, et, étant de race anglo-saxonne, rendit grâces au Seigneur.

Pour protéger cette fortune providentielle contre les voleurs ou les loups, puisqu'elle se trouvait sous la forme d'animaux au lieu d'être en dollars, il engagea une vingtaine de cavaliers à sa solde: ce jour-là naquirent les cow-boys, et, dès les premières heures, ils eurent à se servir de leurs revolvers contre les voisins de Maverick, lorsqu'à leur tour ceux-ci procédèrent à leurs petits recensements.

Quand l'expérience de Maverick eut démontré que les bestiaux résistaient parfaitement aux hivers du nord-ouest, il se forma aussitôt de grandes sociétés d'élevage. Le terrain ou plutôt les pâturages ne coûtaient rien. Il s'agissait seulement de se camper dans une région favorable, traversée par quelque rivière et d'y lâcher des milliers de vaches avec des taureaux de bonne race. Par une convention tacite, les nouveaux-venus respectaient les droits de premier occupant et poussaient plus loin, toujours à l'ouest. L'herbe étant peu abondante (il faut souvent compter quatre hectares — quarante mille et quelques verges carrées — pour nourrir une bête) personne n'avait intérêt à accumuler des bestiaux, sur des points déjà occupés. Quelques-uns, du reste, acquirent légalement les lisières des ruisseaux où les animaux venaient s'abreuver, et, par là même, commandèrent aux meilleures vallées. Mais le pays était immense: tous ceux qui voulurent y amener chevaux, boeufs ou moutons, y trouvèrent place, et même firent d'abord fortune.

Ce fut la période des ranchs (domaines) de soixante, de quatre-vingts, de cent vingt mille têtes, comme "l'Union Cattle Co."

La vie dans la prairie

Demandons-nous maintenant comment vit l'homme de la Prairie; et parce que pour se faire une idée nette des choses, le mieux est de les voir par soi-même, supposons que vous voulez venir avec l'auteur de cet article, vous engager comme cow-boy. On nous a signalé un ranch qui se trouve à 130 kilomètres au sud de Raulins, une station du Wyoming sur le chemin de fer Union Pacific. Nous voilà tous les deux en route, au trottinement indien de nos montures: en croupe, une couverture représente tout ce qui est nécessaire pour s'abriter ou dormir n'importe où sur la Prairie. Arrivés au ranch, qui se compose de 5 ou 6 cabanes à toits de terre ou de tentes en toile blanche, nous commençons par manger en silence, avec une vingtaine d'autres boys, du lard et des pommes de terre: vient ensuite la demi-heure de la pipe pendant laquelle nous interrogeons le capitaine.

"Avez-vous besoin de boys pour le ranch ?

—On a toujours besoin de bons hommes au printemps".

Ce disant, il nous fixe: si nous sommes gras, avec des muscles peu apparents, nous voyons déjà dans ses yeux que nous ne sommes pas les "bons" en question. Si au contraire l'inspection est favorable nous risquons notre demande.

"Voulez-vous nous prendre ensemble? Nous nous contenterons de quarante dollars par tête au mois.

—All right. Ça va. Je vous essayerai"

C'est fait: vous êtes engagé. Voici la planche où vous reposerez; quant à vos chevaux de selle, le capitaine vous en désigne six ou sept qu'il choisit dans la bande de quatre cents têtes qu'on ramène chaque soir au ranch. Naturellement, ces chevaux sont grincheux: si nous triomphons de leurs accès de rage, si, en outre, devant les camarades assemblés, nous culbutons quelque veau affolé en lui jetant autour du cou et en lui passant entre les jambes le lasso qui le force à courber la tête, chacun viendra nous serrer la main. Désormais, nous serons chez nous au ranch et, comme les autres, nous emploirons nos rares loisirs à cribler de balles de revolver à cent pas une boîte de conserves.

A partir de ce jour, par la pluie ou le beau temps, à midi ou à minuit, vous pourrez recevoir l'ordre de sauter en selle pour une ronde de 50 ou de 500 kilomètres. Au ranch même, selon le caprice du cuisinier, le déjeuner se siffle ou détone à coups de revolver à cinq heures du matin, et le souper à sept heures du soir. Le repas de midi, vous le faites en selle avec un rogaton emporté dans le manteau de toile cirée. Si vous êtes un sybarite, vous descendez au coin d'une mare quelconque, cependant que votre cheval broutera l'herbe à buffles, et, un moment, vous écouterez le murmure du désert qui ne passe pas sur les villes, et qu'on ne peut plus oublier quand on l'a une fois entendu. Puis vous irez reconnaître des bêtes égarées chez des voisins à 40 ou 50 lieues, vous compterez de temps à autre les ban-

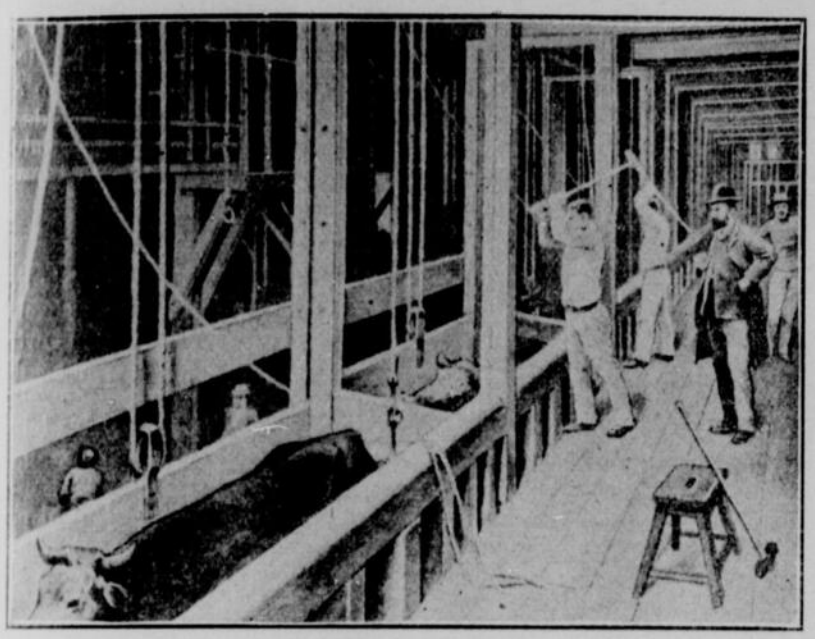


COW-BOYS MARQUANT UN TAUREAU AU FER ROUGE

Toutes les têtes d'un troupeau sont marquées au fer rouge, d'une marque spéciale au possesseur du "ranch". Les animaux capturés grâce au lasso sont amenés dans des parcs, puis dans des petits boxes, où ils peuvent à peine se mouvoir. C'est alors qu'on leur imprime sur le front le chiffre de leur propriétaire.

des qui ont hiverné en tel ou tel endroit: vous dresserez les poulains sauvages enfermés dans les corrals ou enceintes de troncs d'arbres superposés.

Croyez en le témoignage d'un cow-boy que nous rapporte M. Paul Bourget: "Ce n'est pas un travail commode que de conduire ainsi à travers la Prairie un troupeau de trois à quatre mille bêtes. Des cavaliers précèdent la marche, d'autres surveillent les flancs, d'autres ramassent les traînards. Il faut éviter les voies ferrées où des paniques se produisent irréparables. Revenant du Colorado, d'où je ramenais 350 chevaux, il m'est arrivé de déboucher sur une ligne au moment où un train passait. Mes chevaux n'avaient jamais vu de locomotive. Une terreur les saisit qui les emporta de tous côtés dans une circonférence de cent milles. Il me fallut cinquante-cinq jours pour les réunir à nouveau. D'autres fois, c'est un orage qui s'élève, une de ces tempêtes de la Prairie pareilles à des cyclones. L'énorme masse vivante est réunie en un seul groupe autour duquel tourbillonnent les cow-boys au galop. Il s'agit de mettre en rond les bêtes littéralement affolées par le tonnerre et les éclairs. On y réussit à coups de revolver tirés par dizaines sous les mufles dressés. Si ce mouvement giratoire était brisé, le colossal troupeau fonçant d'un seul côté briserait comme autant de fétus de pailles les hommes et les chevaux".



Les abattoirs de Chicago. — Comment on assomme les bœufs.

Chicago est le centre le plus important du commerce de la viande. Quatre cent mille wagons y apportent chaque année le formidable tribut de bétail fourni par la Prairie. Pour tuer les bœufs, on les amène dans une sorte d'étroit corridor en contre-bas le long duquel un homme se promène armé d'un lourd maillet. Il assène selon les règles de l'art un seul coup sur la tête de la victime qui tombe foudroyée.

Les moutons ne sont pas plus aisés à conduire. Nous avons entendu narrer les péripéties du voyage d'un troupeau de moutons dans le Colorado par un temps de sécheresse. Pendant cinq jours on fut sans eau, sans même une goutte de rosée. Aussi à l'approche d'une rivière ce fut un affolement de tout le troupeau. Impossible de le retenir: autant vaudrait essayer de retenir le vent. Il fallut ensuite poursuivre les moutons dans l'eau, les repêcher, les tirer, les haler. Huit cents bêtes s'étaient noyées. Pendant le reste du voyage, on ne put faire que 21 kilomètres par jour, afin de laisser aux moutons le temps de brouter en paix. La nuit, les hommes s'étendaient dans des toiles goudronnées ou se glissaient dans des sacs de laine.

Peut-être vous enverra-t-on prendre livraison de huit ou dix mille veaux au Texas: vous irez les chercher avec une trentaine de gars bien armés et pas trop gauches. Six mois de route, les rivières traversées à la nage, la première vache entraînée à bout de lasso, les fleuves contournés, 180 nuits à la belle étoile, avec, pour intermèdes, quelques exercices de tir sur les serpents à sonnettes qui abondent, ou les bandits qu'on détruit plus vite, toute cette belle vie en selle à la garde de Dieu et de votre revolver, voilà qui vous rend aussi sec qu'un échalas, mais plus dur à casser, et qui vous apprend à ne rien craindre, si ce n'est, comme les Gaulois nos pères, que le ciel ne vienne un jour à tomber sur votre tête.

Une telle vie entretient et développe au plus haut point l'énergie. Mais elle suppose des hommes décidés à tout. Ne fouillez pas trop dans le passé d'un cow-boy. Il peut contenir des histoires assez délicates. Le rebut du monde civilisé se donne rendez-vous dans la Prairie. Pas une nationalité d'Europe qui ne s'y trouve représentée.

Ces hommes au passé trouble se retrempent dans cette vie selon la nature. Il y a dans la Prairie un code de l'honneur. L'unique article en est de tenir fidèlement la parole une fois jurée. Les cow-boys n'y manquent jamais. C'est le premier, c'est le suprême commandement de la Prairie. Ayez une fois leur promesse, confiez-leur ensuite cinq ou six cent mille francs de troupeaux, fût-ce aux frontières indiennes, et dormez tranquille. Leur vie répond de votre fortune. En diriez-vous autant des caissiers de certaines banques où vous pourriez déposer votre argent à gros intérêts ?

Le seul point noir est le congé obligatoire tous les trois ou quatre mois, où les boys vont se purger par une ivresse de vingt-quatre ou de quarante-huit heures, le diable seul sait en quels repaires. Par malheur, cela finit trop souvent par un duel ou une mauvaise bagarre.

Les cow-boys sont des enfants terribles, avec un certain esprit chevaleresque et brutal tout ensemble. Ils n'estiment que l'énergie, la hardiesse, la décision. Mais si, en faisant preuve de force physique et morale, on a réussi à leur en imposer, on peut tout attendre d'eux. L'exemple suivant en fera foi.

Il n'y a pas très longtemps, un inconnu arrivait dans un grand ranch de l'ouest. Ce devait être, pensa-t-on, quelque pédant des villes, car il avait les mains très blanches et portait des lunettes d'or !

Pour rire, et aussi pour casser quelque chose dans son corps de fille, les cow-boys lui proposèrent de monter un cheval sauvage. Les lunettes d'or dirent oui! In fit un immense rond: personne n'eût cédé sa place pour cent dollars. Le "bronco" fut amené au milieu d'un profond silence: rien qu'à regarder son oeil vairon, on se sentait une souleur. Il fallut quatre hommes pour le jeter à terre, lui bander les yeux et le seller. Au moment où il se releva, le novice lui sauta sur le dos.

"Votre testament est-il fait ?" cria un loustic.

L'autre ne répondit rien : le cheval tremblait sous lui comme la terre avant une éruption volcanique. Alors il fit tomber le bandeau et, plus vite que le "Ah!" des curieux, éclata une série de défenses fantastiques qu'il faut avoir vues pour s'en faire quelque idée. La bête féroce sauta cinq pieds en l'air, les pieds réunis, comme un chamois, le dos arqué en ressort d'acier qui se détendait chaque fois qu'on reprenait terre: le cavalier se cramponna des deux mains au haut pommeau de la selle et tint bon; le cheval voulut se rouler à terre: un éperon qu'il trouva entre le sol et son ventre le fit instantanément changer d'idée. Un coup de botte lui ramena la tête dans le droit chemin quand il voulut mordre les jambes qui l'étreignaient; et lorsque, droit sur ses jambes, il se renversa en arrière, l'homme sauta de côté, s'assit sur sa tête, le roua de coups, et le laissant enfin se relever, se remit en selle pour partir au galop: l'animal épuisé alla s'abattre un peu plus loin. Le cavalier à figure de fille avait vaincu, encore qu'il eût perdu ses bésicles, et les boys enthousiasmés lui jurèrent une amitié à la vie et à la mort.

Celui qui se faisait ainsi souhaiter la bienvenue dans le ranch n'était autre que le lieutenant-colonel Roosevelt, celui-là même qui organisa avec les cow-boys le fameux régiment des Rough-Riders dont nous avons déjà conté l'histoire pendant la dernière guerre hispano-américaine. Ce régiment, le meilleur parmi les corps composés de volontaires, a, par son endurance et sa hardiesse, montré ce que peuvent produire en temps de guerre la pratique continuelle de l'exercice physique et l'habitude du danger.

En route vers Chicago

Deux fois l'an, au printemps et à l'automne, ont lieu de grandes rondes, la première pour compter les veaux de l'année et les marquer, la seconde pour expédier les animaux de boucherie aux abattoirs de Chicago, rondes de trente à cinquante mille têtes autour desquelles évoluent au galop les boys. Ces troupeaux monstrueux qui ont des mouvements de mer en fureur présentent un coup d'oeil unique au monde. C'est à ces galopades affolées que les gars usent jusqu'à dix chevaux par jour.

Enfin le dénombrement est terminé : on remet en liberté les captifs de deux ou trois jours, tandis que, plus ou moins nerveuses, les victimes s'acheminent vers une minuscule gare d'embarquement perdue quelque part dans l'immensité de la Prairie. Des convois attendent nos cinquante mille bêtes, et, une fois casées dans les wagons, ils les emmèneront d'un trait à Chicago, sauf arrêt de deux jours à Omaha, pour regagner la graisse perdue le long de la route. Les cloches sonnent, les taureaux crachent la bave et le dépit, les cornes se choquent les unes contre les autres, les mères appellent une dernière fois leurs petits, et puis tout cela se fond en un tourbillon de plaintes et de poussière que domine la respiration monstre des locomotives. Adieu prairie, soleil, pays de ranchs, adieu la vie !

Les plus grands abattoirs du monde

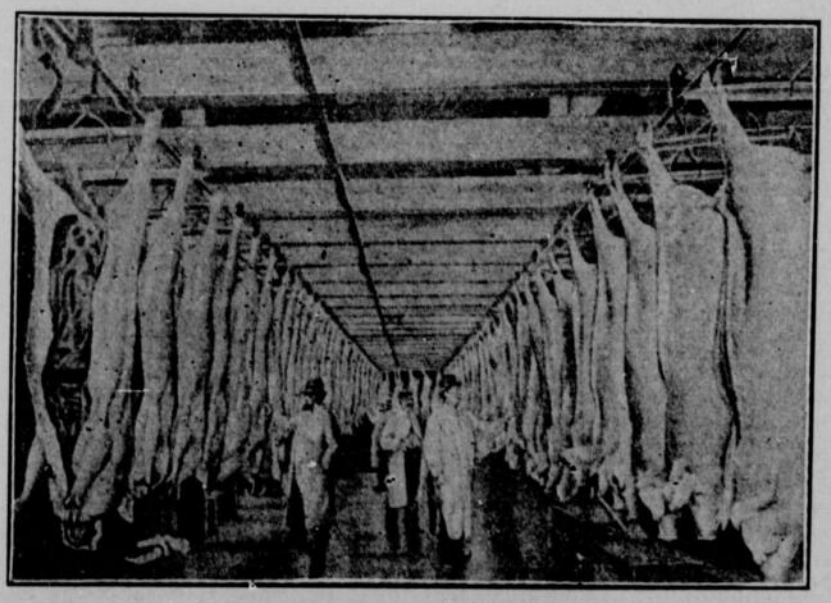
Or voilà qu'un jour, à demi asphyxiés dans leurs cages de fer roulantes, aux trois quarts abrutis par les kilomètres que, jamais lasse, la vapeur dévore à coups de piston, les taureaux sauvages, les vaches inquiètes sont jetés à Chicago. C'est ici le plus étonnant étal de boucherie du monde: quatre cent mille wagons y apportent chaque année la chair vivante et en emportent la viande morte par cinquante et une voies ferrées différentes.

Il y a soixante-sept ans, dans l'automne de 1832, G. W. Dôle inaugurait ces abattoirs en assommant 209 boeufs, à 14 fr. 40 le quintal, en préparant 359 cochons à 15 fr. 75 le quintal. Depuis lors, le hangar de dix mètres carrés des premiers jours s'est transformé en parcs à bestiaux (stock yards) qui couvrent 150 hectares au sud de la ville avec 8,300 enclos, dont 1,800 couverts où l'on peut recevoir et faire manoeuvrer en même temps par 32 kilomètres de rues et 240 kilomètres de rails, 25,000 boeufs, 15,000 moutons, 150,000 cochons.

Une armée de 18 à 25,000 hommes dont la paye annuelle atteint 625 millions de francs, y travaille jour et nuit. En 1898, ils ont reçu 3,700,000 boeufs et veaux, 3,500,000 moutons et 8 millions de porcs. Ils ont préparé la valeur d'un milliard de francs de mangeaille: viande nette de génisse (20 francs les 100 livres), boeuf (23 francs), porc (20 francs 80). Rien ne s'y perd, pas même le sang qui fait des boutons, les os, la corne, les rognures de peau qui produisent 6 millions de kilos de gélatine.

Le plus important boucher de Chicago, Armour, emploie à lui seul six mille hommes, — trois régiments, — pour tuer, triturer, préparer et expédier du lard et du boeuf représentant une valeur de cent trois millions de dollars; en 1897, 81 p. 100 s'en allaient en viandes de conserve.

Des banques et des hôtels complètent l'installation des stock yards; il y a même des maisons de jeu, où, pour être admis, il faut avoir une tête de cow-boy.



Aux abattoirs de Chicago. — L'examen sanitaire des porcs par les inspecteurs de l'alimentation.

Les merveilles de la division du travail

Quant au mécanisme propre de ces gigantesques boucheries, il détruit à coup sûr les légendes de mirifiques machines qu'on nous contait jadis: à gauche, le cochon; au milieu le cylindre; trois coups de piston, un grognement suprême, et les saucisses apparaissaient à droite, avec un peu de choucroute, si vous y teniez.

(La suite à la page 318)

Causerie scientifique

Propriétés et applications de l'air liquide

NOUS avons décrit les procédés que l'on emploie tous les jours, dans les laboratoires et dans l'industrie, pour liquéfier l'air atmosphérique et le conserver, pendant un certain temps, à l'état liquide statique. Maintenant, il nous reste à faire connaître les propriétés de ce nouveau produit, les applications dont il est susceptible et les services qu'il peut rendre à la science.



Calefaction de l'air liquide.

* * *

L'apparence extérieure de l'air, réduit à l'état liquide, est, à peu de chose près, celle de l'eau pure. L'air liquide est légèrement bleuâtre, et cette couleur azurée est d'autant plus accentuée qu'il est plus riche en oxygène. Sa transparence, toutefois, est souvent troublée par de petits cristaux d'acide carbonique que le froid extrême du milieu a solidifiés, et qui flottent au sein de la masse liquide; c'est par la présence de ces minuscules parcelles solides que l'air liquéfié prend l'aspect laiteux ou opalescent.



Tube de caoutchouc durci.

Ce phénomène ne doit pas nous surprendre : on se rappelle, en effet, que la température extrêmement basse de l'air liquide — environ 190o — est plus que suffisant pour solidifier le gaz carbonique contenu en petite quantité dans l'atmosphère. Nous venons de dire que la température de l'air liquide est voisine de —190o. Elle est susceptible, toutefois, de se modifier.

L'air, tel qu'il existe à la surface du globe, se compose de deux gaz mélangés ensemble, l'azote et l'oxygène, dans la proportion, en poids, de 75.5 pour le premier, et de 23.2 pour le second, avec de petites quantités d'autres gaz moins importants. La liquéfaction s'opère à la fois pour l'azote et l'oxygène, mais ces deux gaz ne se conservent pas également longtemps dans la masse liquide. L'azote, plus volatil que son compagnon, s'évapore plus vite, et, après un certain temps, le liquide n'est plus que de l'oxygène presque pur. C'est pour cela que la température d'ébullition remonte progressivement, et finit par se fixer à —182o.

* * *

L'air liquide, à cause de sa basse température, d'une part, et par sa nature chimique, de l'autre, est doué de propriétés fort curieuses, tout à fait inattendues, qui en font un produit vraiment singulier, en même temps qu'elles permettent de réaliser les expériences les plus extraordinaires.

Beaucoup de personnes n'ont jamais entendu parler du phénomène de la "caléfaction", bien qu'elles en aient été souvent témoins.

Qui ne se souvient, en effet, d'avoir observé comment les ménagères se rendent compte de la température des fers à repasser ? L'expérience ne demande qu'un peu de salive. Si celle-ci, projetée sur le métal brûlant, glisse rapidement sans mouiller la surface polie, en affectant la forme de globule arrondi, la température du fer est jugée avec raison suffisante à l'importante opération du repassage; la salive est alors passée, comme on dit savamment, à l'état sphéroïdal, et c'est là le phénomène de la caléfaction.

On peut répéter cette expérience avec de l'air liquide, non plus, par exemple, en le laissant tomber sur un fer surchauffé, mais tout simplement en le versant sur la main, parce que la température de cette dernière est très élevée par rapport à celle de l'air liquide, aussi élevée que celle d'un fer rouge par rapport à la température de l'eau ordinaire. Les quelques gouttes d'air liquide s'entourent d'une couche gazeuse, mauvaise conductrice qui prévient tout contact direct avec la main, et la peau ressent à peine une impression de fraîcheur.

Il est presque inutile de dire que l'expérience ne doit pas être prolongée trop longtemps, et qu'il faut avoir soin de ne pas verser l'air liquide d'une trop grande hauteur. La violence du choc, dans ce cas, produirait le contact, et il en résulterait une... brûlure très douloureuse, due à la désorganisation brusque des tissus.

Les principales expériences que l'on peut exécuter avec l'air liquide mettent en relief sa température extrêmement basse de —190o. Les corps, plongés dans ce liquide extra-froid, sont, pour ainsi dire, transformés, le refroidissement énergique qu'ils subissent leur donne des propriétés nouvelles qu'il était impossible de prévoir avant que l'épreuve eût été tentée.

Il nous suffira de citer quelques exemples pour démontrer l'influence extraordinaire des froids excessifs.

Des objets en caoutchouc, tels que tubes, balles, etc., trempés dans l'air liquide, deviennent cassants comme du verre; ils volent en éclats lorsqu'on les projette sur un mur.

Il en est de même des substances organiques; les fruits savoureux, comme des oranges, des cerises mûres, acquièrent la dureté et la fragilité du verre, et se laissent pulvériser sous le choc du marteau. Dans les mêmes conditions, on peut réduire en miettes le liège, la laine et le feutre.

Les métaux eux-mêmes, portés à la température de l'air liquide, subissent des modifications profondes et inattendues. Un léger fil de plomb, enroulé en spirale, devient rigide et élastique comme un ressort d'acier, et peut supporter un poids assez considérable sans s'étirer; de même, le fer, tout en devenant très cassant, acquiert un surcroît de résistance qui lui permet de soutenir des poids quatre ou cinq fois plus lourds qu'à la température ordinaire.

Tout le monde sait que le mercure se congèle à —40 degrés, et que, par suite, l'on est obligé, dans les régions polaires, d'avoir souvent recours aux thermomètres à alcool. C'est dire que l'air liquide peut solidifier le mercure avec la plus grande facilité et en grande quantité. L'on fabrique, avec du mercure gelé par l'air liquide, des marteaux avec lesquels on enfonce des clous. L'alcool lui-même, que les mélanges réfrigérants les plus énergiques rendent à peine pâteux, ne peut résister à la température de —190o; il se transforme bientôt en un bloc de glace.



Orange congelée et pulvérisée.

L'air liquide nous permet d'appliquer un principe très important de thermodynamique, à savoir la production d'un froid intense par l'évaporation rapide d'un liquide.

Ceux qui ont feuilleté un traité quelconque de physique se rappellent l'expérience de Leslie: elle consiste à congeler de l'eau par le seul fait de son évaporation rapide dans le vide. Dewar, en opérant de la même façon pour l'air liquide, a réussi à "solidifier" ce dernier sous forme de gelée transparente. .



Fer rendu cassant par l'air liquide.

* * *

L'air liquide n'agit pas seulement par sa basse température, mais encore par sa nature chimique. Quand il s'est évaporé pendant un certain temps, l'air liquéfié, nous l'avons déjà dit, a perdu plus d'azote que d'oxygène, et il contient alors jusqu'à 75 pour cent de ce dernier gaz.

Or, l'oxygène, chacun le sait, est l'agent essentiel des combustions; c'est le "comburant" par excellence.

Il en résulte donc que l'air, réduit à l'état d'oxygène presque pur, sera la source de combinaisons chimiques extrêmement vives, d'un développement extraordinaire de chaleur et de lumière, et cela, malgré sa température ultra-polaire !

Et voilà comment pourront se produire, dans le même milieu, des effets entièrement opposés de refroidissement excessif et de combustion vive, des phénomènes en apparence paradoxaux et placés aux deux extrémités de l'échelle des températures; voilà comment on comprend la possibilité de trouver dans ce liquide, évidemment peu banal, les propriétés qui semblent le plus s'exclure et se combattre !

Une allumette enflammée brûle avec éclat lorqu'on la plonge dans l'air liquide suffisamment évaporé... dans un milieu de 182 regrés au-dessous de 0 ; une bougie allumée provoque une vive explosion lorsqu'on l'approche d'une éponge imbibée d'air liquide; celui-ci, de même, entretient la combustion d'un charbon en ignition, mais la basse température du liquide "congèle" l'acide carbonique qui provient de la combustion !

Le fer chauffé au rouge, ainsi que le magnésium deviennent éblouissants dans l'air liquide; la laine, le coton, en vase clos, déflagrent avec énergie.

Ajoutons que l'air liquide peut devenir un explosif puissant, si on en imprègne un mélange de charbon de bois et de salpêtre; c'est avec un produit de ce genre que l'on a percé une partie du tunnel du Simplon.

* * *

Ces propriétés vraiment curieuses de l'air liquide sont de nature à intéresser vivement les physiciens. Ceux qui se grisent de science pure, ceux surtout— et il y en a — qui applaudissent à certaines découvertes de laboratoires uniquement parce qu'elles ne servent à rien, ne songent pas à aller plus loin.

Mais l'industriel, mais le public surtout, que l'enthousiasme des savants laisse fort indifférents, ne se contentent pas de ce qu'ils apprécient si peu, et ils ne manquent pas de se demander : A quoi cela peut-il servir?... Eh bien! essayons de dire à quoi cela peut servir.

Sans parler de la production des basses températures très utilisées de nos jours dans les laboratoires, l'air liquide est destiné à rendre d'immenses services à la métallurgie, aux industries chimiques, à l'agriculture, à l'hygiène, par le fait qu'il permet d'extraire, à prix réduit, l'oxygène et l'azote de l'atmosphère.

Les hautes températures, en effet, sont nécessaires à l'extraction des métaux et à tous les travaux métallurgiques, et c'est l'oxygène, par ses puissantes affinités, qui en est l'agent producteur. La métallurgie devra donc prendre un rapide essor vers le progrès par l'emploi de nouvelles méthodes et par de nouveaux moyens d'action, — comme la fusion des substances réfractaires et la formation du carbure de calcium — dès que l'obtention de l'oxygène à vil prix sera un fait accompli.

Les industries chimiques ne peuvent non plus manquer d'utiliser les précieuses propriétés de l'oxygène, et il est permis de penser que les procédés de fabrication de l'acide sulfurique et de l'ozone, en particulier, subiront des transformations économiques de la plus haute importance.

L'agriculture et l'hygiène — on ne le soupçonnait peut-être pas — bénéficieront sans doute aussi de la liquéfaction industrielle de l'air. L'air liquide, en effet, par l'extraction de l'azote de l'atmosphère et de l'hydrogène du gaz de l'eau, fournit les éléments essentiels de l'ammoniaque et des sels ammoniacaux, et, par l'oxygène, peut servir à la purification de l'air, ainsi qu'à la suppression des fumées.

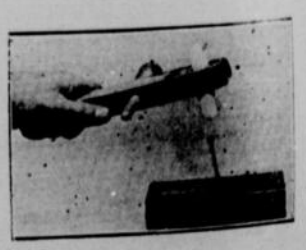
Voilà, rapidement résumées, quelques-unes des applications de l'air liquide; l'on voit que cela peut servir à quelque chose et à beaucoup de choses, principalement dans le domaine de la métallurgie.

La science est merveilleusement féconde, et les chercheurs sont fort ingénieux ; le physicien, en travaillant pour sa satisfaction personnelle, creuse les fondations de l'édifice, et prépare la voie aux applications pratiques.

La science alimente l'industrie; c'est pour cela que son oeuvre est grande et patriotique.

H. SIMARD, Ptre.

N. D. L. R.—Nos lecteurs voudront bien se souvenir que: la très intéressante causerie, traitant de la liquéfaction de l'air, due à la plume si autorisée de notre savant collaborateur, M. l'abbé Simard, a été publiée dans le No 1149 de l'Album Universel du 5 mai dernier.



Marteau en mercure gelé.

A TRAVERS LA MODE

A nos lectrices

Nous venons de prendre les meilleures dispositions pour donner aux lectrices de l'Album des pages de musique, de modes et de couture, d'économie domestique, de cuisine, etc., aussi complètes, aussi pratiques, aussi "up to date", comme dit l'Américain, qu'il est possible de le désirer.

Pour la musique, les recettes diverses de tenue de maison, pour les modes et la couture, il est inutile d'acheter des traités spéciaux, l'Album suffit, car il forme une véritable encyclopédie, comme maints de nos lecteurs nous en ont rendu témoignage.

Notre musique est à la fois classique, facile d'exécution, appropriée aux salons et à la danse, choisie dans les collections les plus aimées et les plus chères des grands maîtres. Nous serions cependant heureux de recevoir les suggestions et les conseils des personnes qui prennent intérêt à notre musique : nous ne demandons pas mieux que de nous ranger à leur avis, s'il peut améliorer cette partie si délicate et si importante, en même temps, de notre magazine.

Améliorer sans cesse, améliorer encore, c'est ce que veut la direction de l'Album.

Toilettes d'été

Avec les toilettes d'été, apparaissent les petits vêtements, les écharpes et tous ces coquets accessoires complémentaires. La robe empire, fort jolie comme toilette d'intérieur, très appréciée dans les salons, cet hiver, subit forcément une éclipse partielle, sinon totale; elle s'incline devant la robe corselet, dont le succès est éblouissant, trop grand même, puisque, pour éviter la banalité, on lui préfère déjà la jupe avec un corsage.

La fausse taille, une fantaisie plus ou moins durable, s'accommode fort bien des jolies jaquettes flottantes, de ces vestes en drap dont nous avons donné quelques ravissants dessins, et qui forment d'exquis costumes du matin et des trotteurs tout à fait élégants. Par contre, l'ère s'ouvre pour les petits vêtements genre collets, assortis à la robe, et le chic de ceux-ci réside entièrement dans la coupe et la disposition des plis. La garniture est presque nulle, du moins dans le bas; le haut est assez fanfreluché et se compose généralement d'un col rabattu, petit, mais plus ou moins richement garni. La passementerie lui sert d'accessoire.

Les incrustations de dentelle, les plis "religieuse" conviennent aux robes légères, aux voiles de soie ou mousseline de soie, dont on voit de si jolis spécimens: petits carreaux, petits dessins, teintes bleu pastel, mauve pâle, tout cela est très agréable pendant les brûlantes journées de juin et de juillet. Plus tard, au bord de la mer surtout, sur les plages élégantes, on recourra aux robes de toile, de broderie anglaise, de batiste et de linon brodé.



Robe d'Intérieur

En gaze de soie rose, cette robe d'intérieur est assez élégante pour être mise un jour de réception, avec sa belle broderie blanche, tranchant sur le rose de la gaze et descendant en un dessin large et fin jusque sur le bas de jupe qu'il contourne et forme par derrière. Le croisement de la tunique laisse apercevoir un devant de gaze rose uni, très simplement brodé ou plutôt marqué d'une étroite broderie qui semble lui servir d'ourlet. La ceinture est en linon blanc brodé, le fichu forme, avec plus de plis, la continuation ou le sommet du reste de la garniture. Il est, de même que les manches, agrémenté de choux de rubans violets.



PATRON No. 511

Ce peignoir simple et élégant, se compose de 4 pièces : dos, devant, collet, manche. Il peut être exécuté en zéphir ou en mousseline de fantaisie. Matériaux, 4 verges en 30 pouces de largeur. Grandeurs : 30, 32, 34, 36, 38 et 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron en papier tissus, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ce patron est en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

Du chapeau à la chaussure

Le cachet de bon ton dans la toilette est donné plus par les accessoires que par le principal. Une femme richement habillée, et dont les dessous sont quelconques, peu soignés, choisis sans discernement, n'est qu'une demi-élégante.

Parlons donc un peu des dessous, dont la jolie note est si importante.

Il est si facile d'avoir cette charmante coquetterie qu'on est inexcusable de la dédaigner.

Avec très peu d'argent, une femme ingénieuse sait se procurer ce luxe de bon aloi, et pour peu qu'elle fasse blanchir et repasser chez elle ces charmantes lingeries, le coût est très modeste. Les frais d'établissement des jupons de lingerie sont à peine appréciables. Il se vend des batistes fleuries, des plus jolis tons, depuis 5 cents la verge, des dentelles, d'une imitation parfaite, depuis 10 cents. Comment se priver du plaisir de ces ravissants accessoires lorsqu'ils grèvent si peu le budget de la toilette?

Il se vend des dentelles basses, imitées du Puy, à réseau très fin, qui bordent joliment les volants de batiste et sont très solides. On en borde de même le cache-corset pareil au jupon; cette combinaison est la plus élégante.

La batiste à fleurs n'est pas la seule employée: la batiste de couleur unie, rose, ciel, citron, etc., est délicieuse, surtout lorsqu'elle sert de transparent à un volant de mousseline orné de plis et d'entre-deux.

Le volant de percale fine est plus solide et un peu moins coquet, mais très recommandable tout de même.

Celles qui veulent une élégance plus raffinée posent le volant de claire mousseline et de dentelle sur un transparent de soie.

L'aspect est plus riche, mais pas plus joli que celui du jupon de batiste.

Il est du reste facile de disposer cet arrangement.

Un trou-trou est cousu au jupon; un autre au volant de mousseline. Un ruban comète de couleur assortie lace l'un à l'autre, ce qui permet de les séparer facilement au moment du lavage.

Le pantalon et la chemise sont préférés blancs, en petite batiste ou en percale chiffon, garnis d'une dentelle basse à fin réseau.

Les bas sont assortis à la chaussure.

Le jaune est très à la mode, et ce ton d'or, plus ou moins avivé, se retrouve partout. Le citron et le mandarine priment les autres tons; leurs rutilances plaisent.

Mêlés au marron, ils composent une jolie harmonie, et sur les chapeaux, l'alliage de ces tons est charmant.

Les lilas, mauve, rose roi et rose reine font aussi un joli assemblage; le lilas rose est une trouvaille; le rose reine est plus clair que le rose roi; les deux tons se marient avec grâce.

J'ai vu un chapeau de paille fine replié de chaque côté en formant deux tuyaux et garni de ce lilas sur une draperie de velours prune. Un autre également garni de velours prune, avait en cache-peigne des cerises blanches, violettes et jaunes. C'était exquis.

Tous les tons cuivre et tous les tons d'or sont en faveur. Les plumes les adoptent aussi bien que les guirlandes. Un chapeau garni d'un coq de roche ou d'un paradis étincelant est extrêmement joli. Le coq de roche est tout à fait couleur d'or.

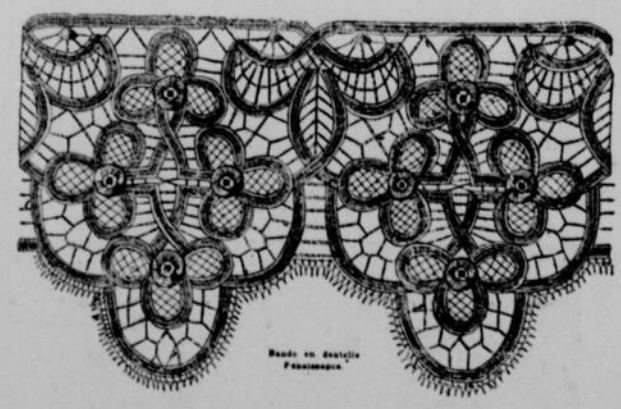
Une autre jolie chose est un chapeau en paille d'un ton qu'on pourrait appeler le rubis-bordeaux, plus vif que celui-ci, plus atténué que celui-là.

Il est garni d'une grosse ruche découpée en liberty de même ton ou prune; de côté, énorme paquet de roses allant du rubis au prune. Des pailles violettes s'ornent de torsades en velours cerise avec aigrettes violettes ; de larges boutons d'or fleurissent sur des pailles marron. Des guirlandes de fleurs des champs sont d'une coquetterie achevée, mais des fleurs très variées, où la nielle et le sainfoin dominent, plutôt que le bleuet et le coquelicot.

Les grisailles plaisent beaucoup pour les robes de tout aller.

Corbeille à ouvrage

Bande en dentelle Renaissance. — Le dessin se trace en lacet dentelle sur de la toile d'architecte, et les intervalles se remplissent avec les différents



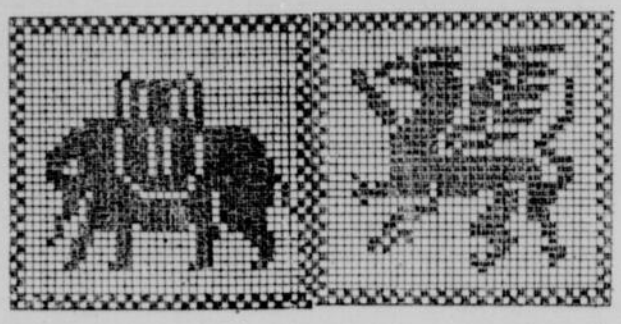
jours renaissance tracés sur le dessin. Cette très belle bande peut servir pour garnir une toilette d'été ou de la lingerie d'ameublement, selon la grosseur du lacet et du fil employés.

La vie au foyer

Carrés pour agrémenter les stores

L'"Eléphant", tout d'abord, à tout seigneur, tout honneur. Voyez comme celui-ci s'avance noblement. Le siège en forme de tour qu'il supporte convient à des guerriers, à quelque prince hindou si nous le supposons abrité par un parasol, à quelque sultane en l'enveloppant de rideaux fermés à tous les yeux indiscrets.

Sa démarche est même entachée d'un peu de raideur, mais soyez convaincues que cela tient plutôt aux nécessités de sa situation, qui a un fâcheux défaut de caractère. L'éléphant, sous forme de bre-



loque et plus encore de bibelot d'étagère, est considéré comme un porte-bonheur. Je n'ai pas une foi particulière dans la valeur de ce talisman, mais je suis, par contre, absolument certaine que vous l'exécuterez toutes, si bien que ses défauts — nous en avons tous — seront palliés et ses qualités mises en lumière.

La "Chimère" est une des formes de la faune mythologique les plus décoratives. Elle a bec et ongles pour déchirer les imprudents qui se fient à ses mauvais conseils ; mais elle possède aussi une aile puissante qui l'enlève d'un vol éperdu dans l'éther bleu.

Je sais bien qu'une simple chimère au crochet ne saurait avoir de si grandes prétentions! Celle-ci, malgré ses pattes menaçantes, ne veut combattre et mettre en fuite d'autre ennemi que votre ennui. M'est-il permis d'espérer que ce ne sera pas un désir chimérique ?

Fleurissez vos plates-bandes

La giroflée — On désigne vulgairement sous le nom de giroflées deux plantes fort différentes, la giroflée jaune, dont la feuille est lisse, et la mathiole, dont la feuille est cotonneuse et veloutée.

La giroflée croît naturellement sur les vieilles murailles, la culture l'a perfectionnée et on en a obtenu des variétés doubles : le bâton d'or, la giroflée brune, la pourpre. La variété "bâton d'or" doit être multipliée par bouture pour être conservée bien double.

La giroflée grosse espèce, perpétuelle, cocardeau ou mathiole.

La mathiole est bi-annuelle, elle produit des variétés blanches, roses couleur de chair, rouges, violettes, double ou simple, à odeur très agréable.

Giroflée grecque ou Quarantaine Kiris. Elle diffère des précédentes par ses feuilles vertes et lisses comme celles de la giroflée jaune annuelle.

Culture en pots — Toutes les giroflées, y compris la giroflée jaune bâton d'or, peuvent être cultivées en pots comme la giroflée mathiole. Lorsqu'il naît sur les jeunes tiges des ramifications, on peut les retrancher pour obtenir une plus haute tige. Quand cette tige a fleuri, on la casse, ce qui provoque souvent l'émission de nouveaux rameaux florifères.

La quarantaine se prête peu à ce traitement, qui est surtout applicable au bâton d'or.

Pour obtenir en pots de plus belles fleurs, on ne laisse à chaque plante qu'une seule tige. En ayant soin de rentrer les pots dans l'appartement et en soignant les boutures, on obtient des tiges garnies de fleurs.

La floraison des giroflées est moins belle lorsqu'on les cultive en pleine terre, à l'air libre; mais on peut leur laisser plusieurs rameaux, qui produisent un charmant effet.

Terre — Arrosage — Terre de jardin mêlée de terreau, et des arrosages fréquents. Toutes ces giroflées sont d'une culture facile et d'un prix de revient à la portée de toutes les bourses.

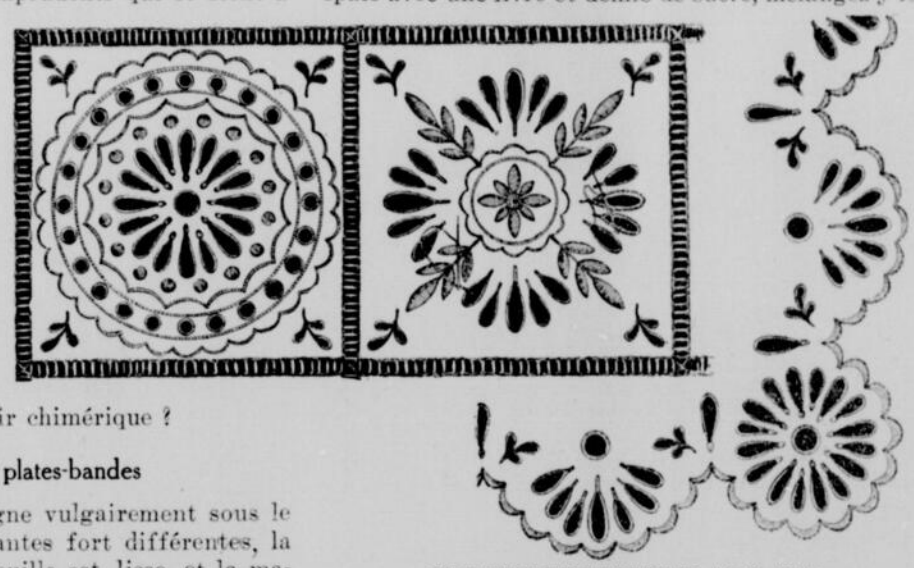
Friandises

Le chapitre des boissons est à l'ordre du jour.

Quelques friandises... liquides.

Le sirop de citron est très apprécié.

Prenez deux citrons bien frais, pelez-les et mettez l'écorce pendant deux jours dans de la bonne eau-de-vie; préparez 2 livres de sirop de sucre un peu épais avec une livre et demie de sucre, mélangez-y le



MODELES DE BRODERIE ANGLAISE

Carré pour bandes ou Motifs séparés. Bordure pouvant servir comme coin de col ou coin de mouchoir.

jus des deux citrons et l'eau-de-vie, dans laquelle les écorces ont été mises à macérer.

Le sirop de citron à la liqueur d'oranges est aussi très bon et économique.

On coupe en morceaux trois oranges, on les met un jour et une nuit dans un bocal avec trois quarts de livre de sucre; au bout de ce temps on ajoute un litre de rhum ordinaire, trois clous de girofle. Au bout d'un mois on filtre et on peut consommer.

Potage printanier

Ce potage ouvre la série de ceux qui se font avec des légumes nouveaux (avril, mai, juin).

Ayez des petites carottes bien rouges, et taillez-les en formes de grosses olives; taillez en forme de petits dés des navets nouveaux; coupez des haricots verts en petits bâtonnets; ayez encore quelques pointes d'asperges, une douzaine de petits oignons nouveaux et des petits pois fins.

Faites cuire, dans du bouillon de pot-au-feu: premièrement, les carottes; — un peu après, les navets, non pas séparément, mais en les mettant à leur tour dans le bouillon; — ensuite, les petits oignons; — vers la fin de la cuisson, mettez les haricots verts, les petits pois; — et enfin, les pointes d'asperges.

Au moment de commencer, votre bouillon doit être tenu tout prêt sur le feu et déjà bouillant; ainsi, tout se cuit très vite, en une demi-heure environ.

Il faut avoir bien soin de mettre chaque légume à son moment, de façon qu'en cuisant il reste bien entier; car si les légumes ou seulement quelques-uns d'entre eux tombaient en purée, le potage serait manqué. Ce potage exquis se sert sans pain.

Recettes ménagères

Pour enlever les taches de boue sur les parapluies — Les procédés ordinaires, brossage, lavage, etc., ne donnent généralement pas un résultat satisfaisant; cela tient à ce qu'ils sont, le plus souvent, mal appliqués.

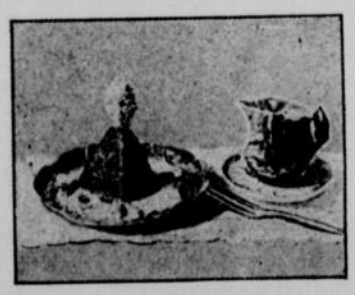
Si votre parapluie a été éclaboussé, ou si vous l'avez laissé choir dans la boue (il y a des maladroits à qui cela arrive), ouvrez-le et laissez-le sécher complètement. Un simple brossage pas trop énergique, suffira à enlever la boue. Si cette dernière laissait, après l'opération, une trace légère, on la ferait disparaître en la frottant avec de l'eau dans laquelle on aurait versé quelques gouttes d'ammoniaque, ou bien avec une infusion de thé très forte.

* * *

Nettoyage des peignes et brosses — Le cabinet de toilette est un lieu où l'on s'attardera d'autant plus volontiers que tous les objets et garnitures dont il se compose seront plus propres et plus frais. En ce qui concerne les peignes et brosses, objets de première nécessité, partant sujets à vite se salir, on les nettoiera facilement au moyen d'une eau tiède contenant un peu de soude en dissolution. S'abstenir seulement de mouiller le bois des brosses, qui pourrait s'altérer. Rincer ensuite à grande eau, essuyer et laisser sécher.

* * *

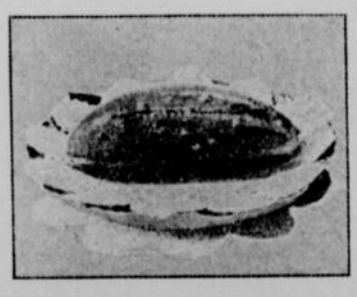
Détachage de tissus à couleur tendre — Un moyen original et efficace est celui qui consiste à faire bouillir 250 grammes de haricots blancs dans 2 litres d'eau, jusqu'à ce que les haricots soient tendres puis de frotter les étoffes tachées dans cette eau passée et refroidie. Si les taches sont anciennes, on fait tremper quelque temps l'étoffe dans la décoction. Après lavage, on rince plusieurs fois à l'eau tiède non calcaire, ou à l'eau additionnée d'un peu de borax. Tous les tissus supportent également bien ce traitement.



CROQUETTES. — Une tasse de sauce blanche très épaisse, une pinte d'escallopes coupés très fins; le jaune de deux oeufs. Faites refroidir. Formez des croquettes; mettez dans la panure, passez à l'oeuf et remettez dans la panure. Faites frire dans de la graisse. Disposez des papillotes vertes sur le dessus. Servez avec une sauce aux crevettes faite de sauce blanche, épaissie de jaunes d'oeuf. Ajoutez des crevettes entières.



GLACES. — Celles-ci doivent être de crème ou sorbets colorés d'un vert très pâle et disposées dans un moule en forme de poisson. Le poisson peut être fait en glace sur fond de crème. Garnissez de papillotes vert pâle et rose représentant des plantes marines. Parfumez à la menthe ou à la pistache. Démoulez sur des assiettes à crème recouvertes de papier dentelle.



BALEINES. — Coupez les dessus d'un certain nombre de concombres, enlevez la pulpe ; mélangez-la avec du céleri, des cubes de tomates, des graines de capucines, du homard et de la mayonnaise; remplissez les concombres et replacez le dessus. A un bout du concombre coupez la bouche et simulez les yeux avec de grosses épingles à tête noire ; queue en papier vert.



CRABES FARCIS. — Une pinte de viande de l'écaille, une tasse de viande blanche, une cuiller à thé de moutarde, une de persil haché et une de citron. Remplissez les écailles. Mettez dans la panure et faites cuire dans un four chaud. Garnissez avec du persil et du citron en tranches, et servez sur des serviettes pliées.

POUR NOS JEUNES AMIS

LE RAT VOYAGEUR

FABLE CANADIENNE

Le bien-être parfois déplaît aux plus heureux,
Témoin ce rat des champs aux goûts aventureux,
Qui, laissant là le grain auquel il faisait fête,
Décida sans retour, ayant perdu la tête,
D'aller voir le monde en quête de nouveau,
Et se fixer de cale un jour de renouveau !
Tout d'abord son exploit n'eut rien de difficile.
— Qui voudrait en douter ? Ce rat était habile ! —
Il grimpa le long d'un câble, atteint sans aucun mal
Le tréfonds d'un vapeur à quai de Montréal.
Pas le moindre matou, pas l'ombre d'une entrave,
Doucement il se glisse à tribord de l'étrave.
Sur le pont les marins, avec un bruit d'enfer,
Entassent des colis, du blé, du bois, du fer.
L'œil brillant de notre rat, que la faim aiguillonne,
S'réjouit d'un menu qu'on apporte à la tonne.
Cependant le pauvret aux projets imprudents,
Devait, sans plus tarder, compter ses coups de dents.
Déjà de toutes parts un dur métal l'enferme,
Il veut fuir, il ne peut, l'écoutille se ferme.
Vous le pouvez penser, ce rat trouva la mort,
Non loin du doux froment des barges dans le port.

Moralité.

Sachons nous contenter des dons de la Fortune,
Elle ne sourit plus sitôt qu'on l'importune.

L. d'ORNANO.

La vocation d'un cireur de bottes

Un jeune homme de bonne mine se présenta, à Liverpool, chez le correspondant du " Daily Mail ".

—Je suis, dit-il avec assurance, Frédérick Racik, de San-Francisco.

Comme aucun trait de lumière n'incendiait, à ce nom, le visage du journaliste, le jeune homme crut devoir entrer dans quelques explications.

—Il y a un an, continua-t-il, que je quittai ma ville natale avec cinq cents dans ma poche et ma boîte sur l'épaule. Je voulais atteindre Washington et cirer les souliers du président Roosevelt. Dans chacune des villes que je rencontrai sur mon passage, je demandais audience aux différentes notabilités, je cirais leurs chaussures, et je pris soin de le faire publier par les journaux, en sorte que ma renommée me précédait de ville en ville. Aussi, quand, arrivé dans Washington, je me présentai à la Maison-Blanche, je n'eus besoin que de me nommer. Le président m'attendait.

—Frédérick Racik ! s'écria M. Roosevelt, qui est la bonté même; mais faites-le entrer.

Et, sans plus me faire attendre, il allongea vers moi ses jambes présidentielles, posa l'un après l'autre ses pieds sur la boîte que voici et daigna me permettre de les faire reluire. Jamais, monsieur, je n'ai frotté des chaussures comme j'ai frotté celles-là. Aussi, quand je pris congé, le président me serra la main.

Le vœu de Frédérick Racik se trouvait accompli. Il aurait pu mourir. Mais, chemin faisant, il s'était peu à peu attaché à son état; il avait pris, si l'on peut dire, le goût des pieds illustres. Je ne sais dans quelle ville il cira l'amiral Dewey, le vainqueur de Manille. A New-York, tous les milliardaires se disputaient l'honneur de passer sous ses brosses. Mais Racik avait son idée; le "Cedric" partait pour l'Europe ; il s'embarqua à bord de ce navire comme laveur de vaisselle.

—Et que comptez-vous faire en Europe ? interrogea le correspondant du " Daily Mail ".

—Je veux, répondit Racik, cirer les chaussures d'Edouard VII. Et je vais, de ce pas, à Windsor, où l'on me dit qu'il est.

—Et après ? demanda le journaliste.

—Après ? répliqua le voyageur. Après, j'irai à Berlin, cirer les chaussures de l'empereur d'Allemagne. Et à Paris, celles du président de la République française.

La danse des oiseaux

Il s'agit du rupicole orangé, un oiseau de la Guyane et du nord-est du Brésil, que Richard Schomburgk a eu occasion d'observer :

"Toute une bande de ces oiseaux était en train de danser sur un énorme rocher... Sur les buissons des alentours se trouvaient environ une vingtaine de spectateurs, mâles et femelles. Sur le rocher même était un mâle qui le parcourait en tous sens, en exécutant les pas et les mouvements les plus surprenants. Tantôt il ouvrait ses ailes à moitié, jetait sa tête à droite et à gauche, grattait la pierre de ses pattes; tantôt il faisait la roue avec sa queue, et d'un pas grave se promenait fièrement tout autour du rocher jusqu'à ce que, fatigué, il fît entendre un cri différent de sa voix ordinaire et s'envola rapidement sur une branche voisine. Un autre mâle vint prendre sa place; il montra, lui aussi, toute sa grâce, toute sa légèreté, et finit par laisser la place à un troisième, qui continua la séance. "

Le gavroche

L'eau tombe à torrents, le pavé est glissant. Je monte la rue de Rivoli, englouti sous un parapluie, pestant contre ce temps du diable. Tout à coup, au milieu de la chaussée, un vieux monsieur en haut de forme et en redingote, qui semble revenir d'une cérémonie, se précipite à la poursuite d'un omnibus. Il tient son parapluie ouvert, et il court, il court, plongeant sans vergogne ses souliers vernis au milieu des flaques d'eau.

Tout à coup : Pftt !... le monsieur glisse, tournoie, et patatrac !... dégringole et s'étale de tout son long sur la chaussée. La boue jaillit sur la redingote, le chapeau saute à dix verges et est aplati sous le pied d'un cheval.

Le parapluie, que le pauvre homme n'a pas lâché, se prend dans un rail et crac !... l'extrémité inférieure se brise. Le pauvre diable, couvert de boue, se relève en gémissant. Les passants s'arrêtent et le regardent d'un air gouailleur.

Lui, cependant, ramasse son chapeau, réduit à l'état d'accordéon, essuie un peu la boue qui le recouvre, puis contemple tristement son parapluie.

Alors, un gamin d'environ treize ans, au visage long et pâle, éclate de rire et crie aux curieux qui l'entourent: " Vous savez pas quelle différence qu'y a entre l'monsieur et son parapluie? — ? ? — Eh ben !... c'est que le parapluie n'a pas de bout, tandis que l'monsieur en est couvert !

Et, comme l'on réfléchit un moment pour comprendre, le gamin se sauve en criant: " Mais riez donc, tas de carpes ! "



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ :—L'ESCARPOLETTE

A QUOI JOUONS-NOUS ?

Au fagot

Commencez à tracer sur le sol un vaste cercle. Ceci fait, groupez-vous deux par deux, en "fagots", un joueur devant, l'autre derrière, et espacez-vous de distance en distance sur le cercle tracé. Deux joueurs, désignés d'avance, restent en dehors du cercle : c'est le " bûcheron " et la " bûche ".

La bûche, au lieu de rester " immobile comme une bûche ", prend dix pas d'avance et commence à courir. Le bûcheron la poursuit; s'il est près de l'attraper, elle se place en troisième, derrière un des " fagots ".

—Pour un fagot, trois c'est trop! s'écrie le bûcheron.

—Deux, c'est assez! crie le joueur en tête du fagot. Et il doit, aussitôt, remplacer la bûche et courir autour du cercle, jusqu'à ce que, fatigué à son tour, il s'abrite derrière un fagot. Si une "bûche" se laisse prendre, elle prend la place du bûcheron, lequel, pour se reposer, entrera dans un fagot.

A sculpter un morceau de bois avec de l'eau chaude

Prenez un morceau de bois rectangulaire de un pouce et demi d'épaisseur au moins, sans noeuds et sans défauts. Raclez l'une des surfaces de ce morceau de bois avec un couteau, de façon à ce qu'elle devienne bien lisse. Ceci fait, vous y placerez une pièce de monnaie quelconque, même autant que possible un sou, et vous tapez dessus un grand coup de marteau. L'image de la pièce se grave en creux dans les fibres du bois; vous reprenez le morceau avec votre couteau, mais sans attaquer les parties les plus profondes de l'empreinte obtenue.

Puis vous plongez le morceau de bois dans un récipient rempli d'eau chaude, et vous l'y laissez dix minutes ; au bout de ce temps vous voyez apparaître en relief sur la surface du morceau de bois la reproduction tout à fait exacte de la pièce de monnaie.

VERS A DIRE

L'Amour Maternel

A un enfant grondé

Je t'ai grondé... trop fort peut-être
Et je me sens tout soucieux
En voyant grossir dans tes yeux
Ces deux larmes que j'ai fait naître.
Je m'étais trop vite irrité
D'un tort pur de toute malice,
C'est oubli, c'est légèreté,
Et ton coeur n'était pas complice.
Je t'aurai dit, dans mon émoi,
Quelque vive et dure parole;
Mon bon enfant, que je désole,
Va! j'en souffre encor plus que toi.
Qu'il en coûte d'être sévère!
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père
Quand il faut gronder et punir.
Garde sa douloureuse image
Dans ton petit coeur très aimant.
Si tu songes à ce moment,
Tu seras toujours, toujours sage.
Oh! oui, c'est la dernière fois
Que tu fais mal et que je gronde.
Tu m'as bien compris, je le vois:
Tu relèves ta tête blonde.

LAPRADE.

MAXIMES

Simple honnêteté est la meilleure politesse, comme la tempérance est le meilleur médecin.

De bonnes paroles à la bouche et le chapeau à la main ne coûtent rien, mais gagnent l'amitié des gens.

Le poète

(NOUVELLE)

Il s'en allait chaque matin par la ville, à la recherche des besognes qui devaient lui assurer la croûte du midi et la soupente du soir.

C'était un pauvre homme long et maigre, aux épaules un peu voûtées, au visage flétri, aux yeux myopes derrière un lorgnon mal assuré. Il ne portait pas d'âge, et le passant lui eût donné aussi bien trente que cinquante ans.

On ne savait d'où il venait. Sa voix chantante et le rêve indéfinissable de son regard semblaient dire qu'il était des pays latins où les peuples, depuis Virgile, ont gardé l'héritage de la poésie et de la langue harmonieuse, mais personne ne s'inquiétait de son histoire, personne ne lui demandait son nom.

Et lui qui, chaque matin, s'en allait par la ville, étranger dans le flot d'étrangers, regardait au fond de son coeur pour y trouver les paysages évanouis, les amis perdus, la terre natale allongée au bord des flots, et il gardait pour lui seul le trésor de ses souvenirs.

Un jour, il avait quitté son pays, il ne se rappelait trop pourquoi, tant d'années s'étaient écoulées! par désoeuvrement d'orphelin, ou lubie de poète, rancoeur d'une première déception d'amour ou attrait d'horizons nouveaux, en vérité, il ne pouvait plus savoir. Peut-être voulait-il fouler le sol où sa mère, en le berçant sur ses genoux, lui avait dit qu'un de ses aïeux était mort aux côtés de Montcalm et de Lévis...

Puis il dissipa jour par jour son petit patrimoine, se contentant de chanter, en cigale heureuse, les plaines d'herbe verte, les rivières limoneuses de la seconde patrie, aussi les beaux troupeaux dans les immenses pâturages, les châlets de bois à la lisière des forêts de pins.

Et quand l'hiver vint avec le vent rude, la neige glaciale, il ne possédait rien qui pût le protéger, dans les espaces déserts, les plaines blanches, les rivières d'acier.

Alors, le poète s'en vint par la ville, balaya la neige des rues, remua les pierres dans les chantiers, cira les chaussures des grands du monde.

Il était heureux à sa manière, souriait à un rayon de soleil sur la glace, à un floconnement de neige contre la vitre, à une lumière tremblante dans la perspective de la rue d'hiver.

Quand apparurent les premiers bourgeons, les premiers brins d'herbe, il fit plus que jamais l'école buissonnière, croyant que la jeune verdure poussait pour lui seul, respirant de tous ses sens et de toute son âme le vent qui sentait bon, les pelouses vertes, les fleurs de cerisiers sauvages, les chardons reverdis au pied des vieux murs. Et quand tombait la pluie d'avril, il se sentait renaître comme une plante, il se déroulait à la vie comme un bourgeon...

Il s'en allait par la ville, étranger dans le flot d'étrangers. Il s'émerveillait d'une façon enfantine sur les spectacles de la rue, s'arrêtait pour écouter le refrain d'un orgue de barbarie et sourire au Bohémien placide tournant sa manivelle. Un moineau sautillant sur la voie des tramways ou buvant l'eau des fontaines publiques, un enfant suçant son biberon dans sa voiture d'osier, à la porte des magasins, un splendide highlander dans son costume semi-sauvage, le faisaient se retourner et s'immobiliser et lui donnaient vingt fois le jour des enthousiasmes, des surprises, de fugitifs bonheurs.

Sans cesse, il était perdu dans un conte.

Il n'osait regarder les femmes, parce que l'une d'elles, jadis, avait fait souffrir ses vingt ans, et que ses lèvres gardaient pour toujours l'amertume de la déception. Elles ne le regardaient pas non plus, parce qu'il paraissait humble, souffreteux, que son veston usé, ses mauvais souliers, ses cheveux presque gris disaient ce qu'il était, un pauvre diable!

Pourtant, il les aimait toutes: parmi les remous d'habits masculins sur le trottoirs de la grande ville, elles le charmaient par la diversité de leurs visages l'éclat de leurs vêtements, comme les enluminures aux marges d'un livre monotone. Il eût voulu entendre la douceur de leur voix, marcher dans leur sillage, pleurer son infortune à leurs pieds; il ne songeait même pas à réaliser ses vagues désirs, de crainte d'effaroucher ces oiseaux que le hasard posait près de lui, comme des fauvettes sur les branches d'un vieil arbre...

Il en aima une d'amour... Il la doua de vie et de mystère, bien qu'elle fût un buste de marbre à la vitrine d'un magasin d'objets d'art.

Un matin qu'il passait par là, il regarda machinalement de son côté et tout de suite il fut épris. Qui était-elle? Il n'aurait pu le dire. Ses joues minces, son front étroit, ses lèvres sans sève lui donnaient quelque chose de surnaturel. Les longs anneaux d'or qu'elle portait aux oreilles, les bandeaux de sa chevelure, la matité de sa peau et aussi le coloris des étoffes drapant ses épaules lui firent songer aux femmes d'Orient. Il avait peur des petites dents courtes, si parfaites, que laissait voir la bouche entr'ouverte, et les yeux glauques le glaçaient et le séduisaient à la fois. Elle avait de la femme la cruauté, l'attirance et le mystère. Mais il ne pouvait dire ce qu'elle représentait. Il l'appelait Cléopâtre quand, les jours de brume, son masque égyptien se confondait dans les tentures vert et or du magasin; elle prenait le nom de Messaline le soir, aux feux de la lumière électrique s'accrochant à ses dents courtes, éclairant l'ombre de ses yeux glauques et l'offrant, énigmatique et parée, aux regards des passants.

Mais, ce qui faisait d'elle l'Inconnue douce à son rêve, accueillante à sa misère, c'est qu'elle élevait dans ses doigts bruns une conque... Alors, elle devenait pour lui la sirène sortie des eaux, et les yeux noyés, les bandeaux lisses parlaient encore des champs humides d'où elle venait... Cette conque avait la force d'un symbole. Les petits doigts bruns semblaient l'élever jusqu'à la bouche du poète pour désaltérer sa soif, recueillir ses larmes, ou présenter à son visage ébloui le miroir de sa nacre. Dans l'incertitude où il était à cause d'elle, il l'appela l'Idole, et cela contentait en même temps son esprit nourri de l'antiquité païenne et son coeur tourné vers une chimère inaccessible.

Il n'était plus seul dans la ville. Plusieurs fois le jour, il se détournait de son chemin pour la saluer d'un regard familier, mais elle conservait quand même son expression hautaine de petite reine d'Orient. Il appuyait son front à la vitre; de ses deux mains, il faisait de l'ombre à ses yeux, pour ne rien voir qu'elle; il lui souriait, l'implorait et surtout l'interrogeait.

Puis il partait, son pas traînant glissait sur l'asphalte, il penchait sa tête pleine de songes.

Les jours où l'Idole lui paraissait moins méchante, il se prenait à rêver... Pourquoi, lorsqu'il serait riche, ne la ferait-il pas sienne? Il entrevoyait une cabane sous les érables, dans quelque pays rustique où il s'enfuirait avec elle. Il mettrait chaque jour de l'eau de source dans la conque de nacre, et après y avoir baigné son front vieilli, de beaux vers naîtraient sous sa plume. Il calculait le nombre de jours, de mois, d'années peut-être qu'il faudrait pour amasser le prix de l'Idole.

La grande terreur était qu'on la lui dérobât, qu'une femme du monde en passant n'en prît envie pour orner son salon ou le cabinet de travail de son mari. Mais quand, durant une saison, il l'eût retrouvée chaque jour, ses craintes se dissipèrent: Elle lui sembla aussi immuable sur son socle que les arbres dans l'avenue et le ciel au-dessus de sa tête.

Cependant, un matin, il ne la revit pas... Il revint sur ses pas... Il s'était trompé, bien sûr, il avait passé le temple où Elle se tenait, dans sa recherche machinale, sûr qu'il se croyait de la voir paraître.

Désorienté, il regarda autour de lui...

Sur la chaussée, stationnaient des voitures de déménagement, beaucoup de vitrines béaient sur des magasins vides; il ne pouvait même reconnaître celui où la veille encore régnait l'Idole... Elle avait sans doute changé de quartier... Sa disparition subite prenait à ses yeux l'allure d'une trahison.

Alors, les pieds plus lourds, la tête plus grise, le poète continua son chemin. Il lui semblait que cette foule qui le roulait dans son flot, cette foule formidable, s'était entendue pour lui enlever son seul bien. Et il fut triste, immensément.

Il s'en alla par la ville, étranger parmi les étrangers... Les premiers jours, il a examiné chaque devanture de magasin, scruté les vitres poudreuses de chaque échoppe, dans la crainte et l'espoir qu'elle y fut descendue. Mais il ne lui est apparu que le reflet de sa silhouette falote et ses yeux creux de pauvre diable. Et il s'est senti plus vieux, plus laid, plus abandonné qu'il ne fut jamais.

Ah! qui lui rendra son Idole?

MARIE LEFRANC.

Juin 1906.

Peut-on faire fortune au Canada?

Nos lecteurs liront avec intérêt, croyons-nous, les lignes suivantes, qui montrent comment un confrère français juge notre pays. Tout commentaire est inutile.

Le Canada offre une attraction toute spéciale au Français que l'amour des aventures ou le désir fort légitime d'améliorer sa situation, pousse à chercher une seconde patrie en fuyant l'encombrement de la vieille Europe: c'est que le Canada, bien qu'envahi depuis un siècle par les Irlandais et les Ecossais, et, depuis une génération, par les Scandinaves, les Polonais et les Russes, continue à être, tout au moins par sa langue, une sorte de seconde France.

La connaissance de l'anglais est, cependant, indispensable à un émigrant qui veut se faire une place au soleil dans notre ancienne colonie.

Le Canadien-français est d'humeur voyageuse; on le rencontre partout: sur les rives de la baie d'Hudson comme sur les rivages du Yukon. Et il serait sans exemple qu'un Français, si retiré que soit la localité où il se fixe, n'y rencontre pas une ou plusieurs personnes parlant sa langue.

Qu'on me permette de faire ici une autre remarque, de donner un premier conseil. Un voyageur ne doit jamais s'effrayer à l'avance de tomber dans un pays dont il ne possède pas la langue, surtout s'il a moins de trente ans.

Prenons, par exemple, l'anglais, qui, selon moi, est bien plus difficile à apprendre pour un Français que toute autre langue européenne. Eh bien, je vous affirme que la connaissance de trois cents mots anglais suffit amplement pour se "débrouiller"!

En exécution d'un plan de campagne habilement arrêté, le gouvernement canadien n'hésite pas à dépenser chaque année des sommes considérables pour attirer chez lui le plus d'émigrants possibles. Des brochures, distribuées par millions, représentent le Canada comme une sorte de terre promise, où il n'y a qu'à gratter le sol pour faire fortune.

Cette réclame à outrance a séduit d'innombrables Européens; des milliers d'émigrants (18,000 en 1901 et sans doute plus de 100,000 en 1904) ont franchi l'Océan, avec ou sans leur famille, pour profiter des avantages que leur offrait le gouvernement canadien. Ont-ils eu lieu de s'en réjouir ou de s'en repentir?

Voici, sur un sujet aussi intéressant, une poignée de chiffres et de renseignements.

Le Canada est vaste; il l'est assez pour distribuer à bas prix, ou même gratuitement, des acres de terre vierge à l'émigrant cultivateur. Mais le Sahara, lui aussi, est vaste, et Jacques 1er a vainement essayé d'y attirer les amateurs de colonisation.

Il ne suffit pas de posséder la terre; il faut pouvoir l'habiter et la cultiver. Or, nul pays au monde, même la Mandchourie, ne présente de si grands écarts de température.

On conviendra qu'il faut une santé robuste pour résister à un pareil climat. Et voici un premier point établi: si vous n'avez pas une santé de fer, allez partout ailleurs qu'au Canada.

Les brochures auxquelles j'ai fait allusion représentent le Far-West canadien (Manitoba et provinces limitrophes) comme le futur grenier du monde. Il est incontestable que ces terres vierges ont donné, durant certaines années, des rendements fantastiques.

En 1888, par exemple, dans la région de Régina, les champs donnèrent 40 bushels (boisseaux) de blé par chaque "acre" de terrain. Ce fut un prétexte pour inaugurer une réclame monstre qui attira au Canada de nombreux fermiers américains ou européens.

Malheureusement, les "cinq" années qui suivirent furent marquées par une fatale sécheresse, et ces mêmes fermiers, ruinés, désespérés, durent repasser la frontière ou devenir ouvriers ou manoeuvres.

Le climat n'est pas le seul ennemi que rencontre le cultivateur. Le "gophir", petit rongeur qui pullule dans ces régions, détruit une bonne partie du blé en herbe. Quant au "coyote", un loup de petite taille, c'est l'irréconciliable ennemi des éleveurs de moutons.

Enfin, il faut remarquer que les travaux agricoles sont complètement interrompus durant cinq ou six mois de l'année, en raison des basses températures qui règnent entre l'Atlantique et les Rocky Mountains. On voit que le métier de cultivateur présente au Canada de gros risques. Celui de mineur n'est pas moins hasardeux.

Je rappellerai, en outre, que le gouvernement canadien va commencer incessamment la construction d'un nouveau chemin de fer transcontinental pour relier la vallée du Saint-Laurent aux rivages de l'océan Pacifique. Les "bras" ne manqueront pas C'est dire qu'un jeune homme énergique et intelligent, au courant des travaux de ponts et chaussées, trouverait à se créer au Canada une situation brillante.

Quant aux commerçants, quant aux employés, quant aux ouvriers, ce n'est pas au Canada que je leur conseillerai d'aller.

N'oublions pas, cependant, qu'un artisan qui connaît à fond son métier (mécanicien, monteur, électricien, etc.), trouve "partout" à s'employer.

L'essentiel est d'être armé d'énergie et de patience, et de ne jamais hésiter à "mettre la main à la pâte"!

X***

Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

C'était à ce soin que s'occupait l'ingénieur de la mine lorsque tout à coup il vit les eaux tourbillonner et se précipiter dans un gouffre qu'elles venaient de se creuser. Ce gouffre se trouvait sur l'affleurement d'une couche de charbon.

Il n'est pas besoin de longues réflexions pour comprendre ce qui vient de se passer : les eaux se sont précipitées dans la mine et le plan de la couche leur sert de lit; elles baissent au dehors: la mine va être inondée, elle va se remplir; les ouvriers vont être noyés.

Il court au puits Saint-Julien et donne des ordres pour qu'on le descende. Mais, prêt à mettre le pied dans la "benne", il s'arrête. On entend dans l'intérieur de la mine un tapage épouvantable: c'est le torrent des eaux.

—Ne descendez pas, disent les hommes qui l'entourent en voulant le retenir.

Mais il se dégage de leur étreinte, et prenant sa montre dans son gilet:

—Tiens, dit-il en la remettant à l'un de ces hommes, tu donneras ma montre à ma fille, si je ne reviens pas.

Puis, s'adressant à ceux qui dirigent la manoeuvre des "bennes":

—Descendez, dit-il.

La "benne" descend; alors, levant la tête vers celui auquel il a remis sa montre:

—Tu lui diras que son père l'embrasse.

La "benne" est descendue. L'ingénieur appelle. Cinq mineurs arrivent. Il les fait monter dans la "benne". Pendant qu'ils sont enlevés, il pousse de nouveaux cris, mais inutilement: ses cris sont couverts par le bruit des eaux et des effondrements.

Cependant, les eaux arrivent dans la galerie, et à ce moment l'ingénieur aperçoit des lampes. Il court vers elles, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et ramène trois hommes encore. La "benne" est redescendue, il les fait placer dedans et veut retourner au-devant des lumières qu'il aperçoit. Mais les hommes qu'il a sauvés l'enlèvent de force et le tirent avec eux dans la "benne", en faisant le signal de remonter. Il est temps, les eaux ont tout envahi.

Ce moyen de sauvetage est impossible. Il faut recourir à un autre. Mais lequel? Autour de lui, il n'y a presque personne. Cent cinquante ouvriers sont descendus, puisque cent cinquante lampes ont été distribuées le matin; trente lampes seulement ont été apportées à la lampisterie: c'est cent vingt hommes qui sont restés dans la mine. Sont-ils morts? sont-ils vivants? ont-ils pu trouver un refuge? Ces questions se posent avec une horrible angoisse dans son esprit épouvanté.

Au moment où l'ingénieur constate que cent vingt hommes sont enfermés dans la mine, des explosions ont lieu au dehors à différents endroits; des terres, des pierres sont lancées à une grande hauteur; les maisons tremblent comme si elles étaient secouées par un tremblement de terre. Ce phénomène s'explique pour l'ingénieur: les gaz et l'air refoulés par les eaux se sont comprimés dans les remontées sans issues, et là où la charge de terre est trop faible, au-dessus des affleurements, ils font éclater l'écorce de la terre comme les parois d'une chaudière. La mine est pleine; la catastrophe est consommée.

Cependant, la nouvelle s'est répandue dans Varses; de tous côtés la foule arrive à la Truyère, des travailleurs, des curieux, les femmes, les enfants des ouvriers engloutis. Ceux-ci interrogent, cherchent, demandent. Et comme on ne peut rien leur répondre, la colère se mêle à la douleur. On cache la vérité. C'est la faute de l'ingénieur. A mort l'ingénieur, à mort! Et l'on se prépare à envahir les bureaux où l'ingénieur, penché sur le plan, sourd aux clameurs, cherche dans quels endroits les ouvriers ont pu se réfugier et par où il faut commencer le sauvetage.

Heureusement, les ingénieurs des mines voisines sont accourus à la tête de leurs ouvriers, et avec eux les ouvriers de la ville. On veut contenir la foule, on lui parle. Mais que peut-on lui dire? Cent vingt hommes manquent. Où sont-ils?

—Mon père ?

—Où est mon mari ?

—Rendez-moi mon fils !

Les voix sont brisées, les questions sont étranglées par les sanglots. Que répondre à ces enfants, à ces femmes, à ces mères?

Un seul mot: celui des ingénieurs réunis en conseil: "Nous allons chercher, nous allons faire l'impossible."

Et le travail de sauvetage commence. Trouvera-t-on un seul survivant parmi ces cent-vingt hommes? Le doute est puissant, l'espérance est faible. Mais peu importe. En avant !

Les travaux de sauvetage sont organisés comme le magister l'avait prévu. Des "bennes" d'épuisement sont installées dans les trois puits, et elles ne s'arrêteront plus ni jour ni nuit, jusqu'au moment où la dernière goutte d'eau sera versée dans la Divonne.

En même temps on commence à creuser des galeries. Où va-t-on? on ne sait trop, un peu au hasard; mais on va. Il y a eu divergence dans le conseil des ingénieurs sur l'utilité de ces galeries qu'on doit diriger à l'aventure, dans l'incertitude où l'on est sur la position des ouvriers encore vivants; mais l'ingénieur de la mine espère que des hommes auront pu se réfugier dans les vieux travaux, où l'inondation n'aura pas pu les atteindre, et il veut qu'un percement direct, à partir du jour, soit conduit vers ces vieux travaux, ne dût-on sauver personne.

Ce percement est mené sur une largeur aussi étroite que possible, afin de perdre moins de temps, et un seul piqueur est à l'avancement; le charbon qu'il abat est enlevé au fur et à mesure, dans des corbeilles qu'on se passe en faisant la chaîne; aussitôt que le piqueur est fatigué il est remplacé par un autre.

Ainsi sans repos et sans relâche, le jour comme la nuit, se poursuivent simultanément ces doubles travaux: l'épuisement et le percement.

Si le temps est long pour ceux qui du dehors travaillent à notre délivrance, combien plus long encore l'est-il pour nous, impuissants et prisonniers, qui n'avons qu'à attendre sans savoir si l'on arrivera à nous assez tôt pour nous sauver!

Le bruit des "bennes" d'épuisement ne nous maintint pas longtemps dans la fièvre de joie qu'il nous avait tout d'abord donnée. La réaction se fit avec la réflexion. Nous n'étions pas abandonnés, on s'occupait de notre sauvetage, c'était là l'espérance; l'épuisement se ferait-il assez vite? c'était là l'angoisse.

Aux tourments de l'esprit se joignaient d'ailleurs maintenant les tourments du corps. La position, dans laquelle nous étions obligés de nous tenir sur notre palier, était des plus fatigantes; nous ne pouvions plus faire de mouvements pour nous dégourdir, et nos douleurs de tête étaient devenues vives et gênantes.

De nous tous Carrory était le moins affecté.

—J'ai faim, disait-il de temps en temps, magister, je voudrais bien le pain.

A la fin le magister se décida à nous passer un morceau de la miche sortie du bonnet de loutre.

—Ce n'est pas assez, dit Carrory.

—Il faut que la miche dure longtemps.

Les autres auraient partagé notre repas avec plaisir, mais ils avaient juré d'obéir, et ils tenaient leur serment.

—S'il nous est défendu de manger, il nous est permis de boire, dit Compeyrou.

—Pour ça, tout ce que tu voudras, nous avons l'eau à discrétion.

—Epuise la galerie.

Pagès voulut descendre, mais le magister ne le permit pas.

—Tu ferais ébouler un déblai; Remi est plus léger et plus adroit, il descendra et nous passera l'eau.

—Dans quoi ?

—Dans ma botte.

On me donna une botte et je me préparai à me laisser glisser jusqu'à l'eau.

—Attends un peu, dit le magister, que je te donne la main.

—N'ayez pas peur, quand je tomberais, cela ne ferait rien, je sais nager.

—Je veux te donner la main.

Au moment où le magister se penchait, il partit en avant, et soit qu'il eût mal calculé son mouvement, soit que son corps fut engourdi par l'inaction, soit enfin que le charbon eût manqué sous son poids, il glissa sur la pente de la remontée et s'engouffra dans l'eau sombre la tête la première. La lampe qu'il tenait pour m'éclairer roula après lui et disparut aussi. Instantanément nous fûmes plongés dans la nuit noire, et un cri s'échappa de toutes nos poitrines en même temps.

Par bonheur j'étais déjà en position de descendre, je me laissai aller sur le dos et j'arrivai dans l'eau une seconde après le magister.

Dans mes voyages avec Vitalis j'avais appris assez à nager et à plonger pour me trouver aussi bien à mon aise dans l'eau que sur la terre ferme; mais comment se diriger dans ce trou sombre ?

Je n'avais pas pensé à cela quand je m'étais laissé glisser, je n'avais pensé qu'au magister qui allait se noyer, et avec l'instinct du terre-neuve je m'étais jeté à l'eau.

Où chercher? De quel côté étendre le bras? Comment plonger ?

C'était ce que je me demandais quand je me sentis saisir à l'épaule par une main crispée et je fus entraîné sous l'eau. Un bon coup de pied me fit remonter à la surface: la main ne m'avait pas lâché.

—Tenez-moi bien, magister, et appuyez en levant la tête, vous êtes sauvé.

Sauvés! nous ne l'étions ni l'un ni l'autre, car je ne savais de quel côté nager: une idée me vint.

—Parlez donc, vous autres, m'écirai-je.

—Où es-tu, Remi?

C'était la voix de l'oncle Gaspard; elle m'indiqua ma direction. Il fallait se diriger sur la gauche.

—Allumez une lampe.

Presque aussitôt une flamme parut; je n'avais que le bras à allonger pour toucher le bord, je me cramponnai d'une main à un morceau de charbon, et j'attirai le magister.

Pour lui il était grand temps, car il avait bu et la suffocation commençait déjà: je lui maintins la tête hors de l'eau et il revint bien vite à lui.

L'oncle Gaspard et Carrory, penchés en avant, tendaient vers nous leurs bras, tandis que Pagès, descendu de son palier sur le nôtre, nous éclairait. Le magister, pris d'une main par l'oncle Gaspard, de l'autre par Carrory, fut hissé jusqu'au palier pendant que je le poussais par derrière. Puis quand il fut arrivé, je remontai à mon tour.

Déjà il avait retrouvé sa pleine connaissance.

—Viens ici, me dit-il, que je t'embrasse, tu m'as sauvé la vie.

—Vous avez déjà sauvé la nôtre.

—Avec tout ça, dit Carrory, qui n'était point de nature à se laisser prendre par les émotions, pas plus qu'à oublier ses petites affaires, — ma botte est perdue, et je n'ai pas bu.

—Je vais te la chercher, ta botte.

Mais on m'arrêta.

—Je te le défends, dit le magister.

—Eh bien, qu'on m'en donne une autre, que je rapporte à boire, au moins.

—Je n'ai plus soif, dit Campeyrou.

—Pour boire à la santé du magister.

Et je me laissai glisser une seconde fois, mais moins vite que la premi,ère et avec plus de précaution.

Echappés à la noyade, nous eûmes le désagrément, le magister et moi, d'être mouillés des pieds à la tête. Tout d'abord nous n'avions pas pensé à cet ennui, mais le froid de nos vêtements trempés nous le rappela bientôt.

—Il nous faut passer une veste à Remi, dit le magister.

Mais personne ne répondit à cet appel, qui, s'adressant à tous, n'obligeait ni celui-ci, ni celui-là.

—Personne ne parle ?

—Moi, j'ai froid, dit Carrory.

—Eh bien, et nous qui sommes mouillés, nous avons chaud !

—Il ne fallait pas tomber à l'eau, vous autres.

—Puisqu'il en est ainsi, dit le magister, on va tirer au sort à qui donnera une partie de ses vêtements. Je voulais bien m'en passer. Mais maintenant je demande l'égalité.

Comme nous avions déjà été tous mouillés, moi jusqu'au cou et les plus grands jusqu'aux hanches, changer de vêtements n'était pas une grande faveur; cependant le magister tint à ce que ce changement s'exécutât, et favorisé par le sort, j'eus la veste de Compeyrou; or, Compeyrou ayant des jambes aussi longues que tout mon corps, sa veste était

sèche. Enveloppé dedans, je ne tardai pas à me réchauffer.

Après cet incident désagréable qui nous avait un moment secoués, l'anéantissement nous reprit bientôt, et avec lui les idées de mort.

Sans doute ces idées pesaient plus lourdement sur mes camarades que sur moi, car tandis qu'ils restaient éveillés, dans un anéantissement stupide, je finis par m'endormir.

Mais la place n'était pas favorable et j'étais exposé à rouler dans l'eau. Alors le magister voyant le danger que je courais, me prit la tête sous son bras. Il ne me tenait pas serré bien fort, mais assez pour m'empêcher de tomber, et j'étais là comme un enfant sur les genoux de sa mère. C'était non seulement un homme à la tête solide, mais encore un bon coeur. Quand je m'éveillais à moitié, il changeait seulement de position son bras engourdi, puis aussitôt il reprenait son immobilité, et à mi-voix il me disait :

—Dors, garçon, n'aie pas peur, je te tiens; dors, petit.

Et je me rendormais sans avoir peur, car je sentais bien qu'il ne me lâcherait pas.

Le temps s'écoulait et toujours régulièrement nous entendions les "bennes" plonger dans l'eau.

VI

SAUVETAGE

Notre position était devenue insupportable sur notre palier trop étroit; il fut décidé qu'on élargirait ce palier, et chacun se mit à la besogne. A coups de couteau on recommença à fouiller dans le charbon et à faire descendre les déblais.

Comme nous avions maintenant un point d'appui solide sous les pieds, ce travail fut plus facile, et l'on arriva à entamer assez la veine pour élargir notre prison.

Ce fut un grand soulagement quand nous pûmes nous étendre de tout notre long au lieu de rester assis, les jambes ballantes.

Bien que la miche de Carrory nous eût été étroitement mesurée, nous en avions vu le bout. Au reste, le dernier morceau nous avait été distribué à temps pour venir jusqu'à nous. Car, lorsque le magister nous l'avait donné, il avait été facile de comprendre aux regards des piqueurs, qu'ils ne souffriraient pas une nouvelle distribution sans demander, et, si on ne la leur donnait pas, sans prendre leur part.

On en vint à ne plus parler pour ainsi dire, et autant nous avions été loquaces au commencement de notre captivité, autant nous fûmes silencieux quand elle se prolongea.

Les deux seuls sujets de nos conversations roulaient éternellement sur les deux mêmes questions: quels moyens on employait pour venir à nous, et depuis combien de temps nous étions emprisonnés.

Mais ces conversations n'avaient plus l'ardeur des premiers moments; si l'un de nous disait un mot, souvent ce mot n'était relevé, ou alors qu'il l'était, c'était simplement en quelques paroles brèves; on pouvait varier du jour à la nuit, du blanc au noir, sans pour cela susciter la colère ou la simple contradiction.

—C'est bon, on verra.

Etions-nous ensevelis depuis deux jours ou depuis six? On le saurait quand le moment de la délivrance serait venu. Mais ce moment viendrait-il ? Pour moi, je commençais à douter fortement.

Au reste, je n'étais pas seul, et parfois, il échappait des observations à mes camarades, qui prouvaient que le doute les envahissait aussi.

—Ce qui me console, si je reste ici, dit Bergounhoux, c'est que la compagnie fera une rente à ma femme et à mes enfants; au moins ils ne seront pas à la charité.

Assurément, le magister s'était dit qu'il entrait dans ses fonctions de chef non seulement de nous défendre contre les accidents de la catastrophe, mais encore de nous protéger contre nous-même. Aussi, quand l'un de nous paraissait s'abandonner, intervenait-il aussitôt par une parole réconfortante.

—Tu ne resteras pas plus que nous ici: les "bennes" fonctionnent, l'eau baisse.

—Où baisse-t-elle ?

—Dans les puits.

—Et dans la galerie ?

—Ça viendra; il faut attendre.

—Dites donc, Bergounhoux, interrompit Carrory, avec l'à-propos et la promptitude qui caractérisaient toutes ses observations, si la compagnie fait faillite comme celle du magister, c'est votre femme qui sera volée !

—Veux-tu te taire, imbécile, la compagnie est riche.

—Elle était riche quand elle avait la mine, mais maintenant que la mine est sous l'eau. Tout de même si j'étais dehors, au lieu d'être ici, je serais content.

—Parce que ?

—Pourquoi donc qu'ils étaient fiers, les directeurs et les ingénieurs? ça leur apprendra. Si l'ingénieur était descendu, ça serait drôle, pas vrai ? monsieur l'ingénieur, faut-il porter votre boussole.

—Si l'ingénieur était descendu, tu resterais ici, grande bête, et nous aussi.

—Ah! vous autres, vous savez, il ne faut pas vous gêner, mais moi, j'ai autre chose à faire; mes "châtaignons", qui est-ce qui les sècherait? Je demande que l'ingénieur remonte alors ; c'était pour rire. Salut, monsieur l'ingénieur !

A l'exception du magister qui cachait ses sentiments et de Carrory qui ne sentait pas grand'chose, nous ne parlions plus de délivrance, et c'étaient toujours les mots de mort et d'abandon qui du coeur nous montaient aux lèvres.

—Tu as beau dire, magister, les "bonnes" ne tireront jamais assez d'eau.

—Je vous ai pourtant déjà fait le calcul plus de vingt fois; un peu de patience.

—Ce n'est pas le calcul qui nous tirera d'ici. Cette réflexion était de Pagès.

—Qui alors ?

—Le bon Dieu.

—Possible; puisque c'est lui qui nous y a mis, répliqua le magister, il peut bien nous en tirer.

—Lui et la sainte Vierge; c'est sur eux que je compte et pas sur les ingénieurs. Tout à l'heure en priant la sainte Vierge, j'ai senti comme un souffle à l'oreille et une voix qui me disait: "Si tu veux vivre en bon chrétien à l'avenir, tu seras sauvé". Et j'ai promis.

—Est-il bête avec sa sante Vierge, s'écria Bergounhoux en se soulevant.

Pagès était catholique, Bergounhoux était calviniste; si la sainte Vierge a toute puissance pour des catholiques elle n'est rien pour les calvinistes, qui ne la reconnaissent point, pas plus qu'ils ne reconnaissent les autres intermédiaires qui se placent entre Dieu et l'homme, le pape, les saints et les anges.

Dans tout autre pays l'observation de Pagès n'eût pas soulevé de discussion, mais en pleines Cévennes, dans une ville où les querelles religieuses ont toutes les violences qu'elles avaient au XVIIe siècle, alors que la moitié des habitants se battait contre l'autre moitié, — cette observation, pas plus que la réponse de Bergounhoux, ne pouvaient passer sans querelles

Tous deux en même temps s'étaient levés, et sur leur étroit palier, ils se défiaient, prêts à en venir aux mains.

Mettant son pied sur l'épaule de l'oncle Gaspard, le magister escalada la remontée et se jeta entre eux.

—Si vous voulez vous battre, dit-il attendez que vous soyez sortis.

—Et si nous ne sortons pas? répliqua Bergounhoux.

—Alors il sera prouvé que tu avais raison et que Pagès avait tort, puisque à sa prière il a été répondu qu'il sortirait.

Cette réponse avait le mérite de satisfaire les deux adversaires.

—Je sortirai, dit Pagès.

—Tu ne sortiras pas, répondit Bergounhoux.

—Ce n'est pas la peine de vous quereller, puisque bientôt vous saurez à quoi vous en tenir.

—Je sortirai.

—Tu ne sortiras pas.

La dispute, heureusement apaisée par l'adresse du magister, se calma, mais nos idées avaient pris une teinte sombre que rien ne pouvait éclaircir.

—Je crois que je sortirai, dit Pagès, après un moment de silence, mais si nous sommes ici c'est bien sûr parce qu'il y a parmi nous des méchants que Dieu veut punir.

Disant cela il lança un regard significatif à Bergounhoux; celui-ci au lieu de se fâcher confirma les paroles de son adversaire.

—Cela c'est certain, dit-il, Dieu veut donner à l'un de nous l'occasion d'expier et de racheter une faute. Est-ce Pagès, est-ce moi? je ne sais pas. Pour moi tout ce que je peux dire, c'est que le paraîtrais devant Dieu la conscience plus tranquille si je m'étais conduit en meilleur chrétien en ces derniers temps; je lui demande pardon de mes fautes de tout mon coeur.

Et se mettant à genoux il se frappa la poitrine.

—Pour moi, s'écria Pagès, je ne dis pas que je n'ai pas des péchés sur la conscience et je m'en confesse à vous tous; mais mon bon ange et saint Jean mon patron, savent bien que je n'ai jamais péché volontairement, je n'ai jamais fait de tort à personne.

Je ne sais si c'était l'influence de cette prison sombre, la peur de la mort, la faiblesse du jeûne, la clarté mystérieuse de la lampe qui éclairait à peine cette scène étrange, mais j'éprouvais une émotion profonde en écoutant cette confession publique, et comme Pagès et Bergounhoux j'étais prêt à me mettre à genoux pour me confesser avec eux.

Tout à coup derrière moi un sanglot éclata et m'étant retourné, je vis l'immense Compeyrou qui se jetait à deux genoux sur la terre. Depuis quelques heures il avait abandonné le palier supérieur pour prendre sur le nôtre, la place de Carrory, et il était mon voisin.

—Le coupable, s'écria-t-il, n'est ni Pagès ni Bergounhoux; c'est moi. C'est moi que le bon Dieu punit, mais je me repens, je me repens. Voilà la vérité, écoutez-la : si je sors, je jure de réparer le mal, si je ne sors pas, vous le réparerez, vous autres; il y a un an, Rouquette a été condamné à cinq ans de prison pour avoir volé une montre dans la chambre de la mère Vidal. Il est innocent. C'est moi qui ai fait le coup. La montre est cachée sous mon lit, en levant le troisième carreau on la trouvera.

—A l'eau! à l'eau! s'écrièrent en même temps Pagès et Bergounhoux.

Assurément s'ils avaient été sur notre palier ils auraient poussé Compeyrou dans le gouffre; mais avant qu'il leur fût possible de descendre, le magister eut le temps d'intervenir encore.

—Voulez-vous donc qu'il paraisse devant Dieu avec ce crime sur la conscience? s'écria-t-il, laissez-le se repentir.

—Je me repens, je me repens, répéta Compeyrou, plus faible qu'un enfant malgré sa force d'hercule.

—A l'eau! répétèrent Bergounhoux et Pagès.

—Non! s'écria le magister.

Et alors il se mit à leur parler, en leur disant des paroles de justice et de modération. Mais eux sans vouloir rien entendre menaçaient toujours de descendre.

—Donne-moi ta main, dit le magister en s'approchant de Campeyrou.

—Ne le défends pas, magister.

—Je le défendrai ; et si vous voulez le jeter à l'eau, vous m'y jetterez avec lui.

—Eh bien, non! dirent-ils enfin, nous ne le pousserons pas à l'eau; mais c'est à une condition : tu vas le laisser dans le coin; personne ne lui parlera, personne ne fera attention à lui.

—Ça, c'est juste, dit le magister, il n'a que ce qu'il mérite.

Après ces paroles du magister qui étaient pour ainsi dire un jugement condamnant Compeyrou, nous nous tassâmes tous les trois les uns contre les autres, l'oncle Gaspard, le magister et moi, laissant un vide entre nous et le malheureux affaissé sur le charbon.

Pendant plusieurs heures, je pense, il resta là accablé, sans faire un mouvement, répétant seulement de temps en temps :

—Je me repens.

Et alors Pagès et Bergounhoux lui criaient :

—Il est trop tard: tu te repens parce que tu as peur, lâche. C'était il y a six mois, il y a un an que tu devais te repentir.

Il haletait péniblement, et sans leur répondre d'une façon directe, il répétait :

—Je me repens, je me repens.

La fièvre l'avait pris, car tout son corps tressautait et l'on entendait ses dents claquer.

—J'ai soif, dit-il, donnez-moi la botte.

Il n'y avait plus d'eau dans la botte; je me levai pour en aller chercher; mais Pagès qui m'avait vu, me cria d'arrêter, et au même instant l'oncle Gaspard me retint par le bras.

—On a juré de ne pas s'occuper de lui.

Pendant quelques instants, il répéta encore qu'il avait soif; puis, voyant que nous ne voulions pas lui donner à boire, il se leva pour descendre lui-même.

—Il va entraîner le déblai, cria Pagès.

—Laissez-lui au moins sa liberté, dit le magister.

Il m'avait vu descendre en me laissant glisser sur le dos; il voulut en faire autant; mais j'étais léger, tandis qu'il était lourd; souple, tandis qu'il était une masse inerte. A peine se fut-il mis sur le dos que le charbon s'effondra sous lui, et sans qu'il pût se retenir de ses jambes écartées et de ses bras qui battaient le vide, il glissa dans le trou noir. L'eau jaillit jusqu'à nous, puis elle se referma et ne se rouvrit plus.

Je me penchai en avant, mais l'oncle Gaspard et le magister me retinrent chacun par un bras.

—Nous sommes sauvés, s'écrièrent Bergounhoux et Pagès, nous sortirons d'ici.

Tremblant d'épouvante, je me rejetai en arrière; j'étais glacé d'horreur, à moitié mort.

—Ce n'était pas un honnête homme, dit l'oncle Gaspard.

Le magister ne parlait pas, mais bientôt il murmura entre ses dents :

(A suivre)



Ecole Classique Allemande

CHRISTOPHE WILIBALD GLUCK (1714-1787), né à Weidenwank (Haut-Palatinat).

Elevé dans un état voisin de la domesticité, il ne fut guère, jusqu'en 1736, qu'un musicien ambulant, courant de village en village et d'église en église, pour jouer du violon. De 1740 à 1760 il écrivit beaucoup d'ouvrages, dont il ne paraît pas être resté grand'chose. Mais à partir de ce moment, vinrent successivement: Orphée, Alceste, Iphigénie en Aulide, Armide, Iphigénie en Tauride, cinq immortels chefs-d'œuvre qui ont déterminé la direction de l'art dramatique musical; sans préjudice d'une quantité d'autres productions importantes, mais oubliées du public, et qui ne se trouvent plus aujourd'hui que dans les grandes bibliothèques européennes et surtout françaises.

Ses plus grands succès eurent lieu en France, à la cour de Marie-Antoinette, qui avait été quelque peu, longtemps avant, son élève.

MENUET

Morceau pour voix de soprano, sur le motif du célèbre menuet de Boccherini

Poésie de FERNAND GREGH

Adaptation par ERNEST VAN DYCK

Con un poco di moto

CHANT

PIANO

La tris_tes . se des me . nu . ets Fait chan_ter mes désirs mu . ets, Et je

p dolce

pleu . re, . Et je pleu . re D'en ten . dre frémir cette voix Qui

tr *sempre p*

vient de si loin, d'autre_fois Et qui pleu . re, Et qui pleu .

rit. **rit.**

a Tempo

. re Chansons frê . les Du clave . cin, No_tes gré . les Fuyant es . saim, Qui s'effa_ce Vous

a Tempo

ê_tes un pastel ___ d'an . tan Qui s'a . ni . me, s'a . ni . me, ni un ins .

. tant Et s'ef . fa . . . . cē! O chants ___ o

TRIO

chants ___ trou . blés ___ de pleurs, de pleurs ___ se

ten

. crets, Cha_grins qui s'ignorent, les vrais! Pu_deur ten . . . dre,

San . glots que l'on ca . . che au dé . part Et qui

rit.

no . sent s'avou . er no . sent s'avou . er Par orgueil ten . tre

rit.

ten

f

a Tempo

Comme vous meur . trissez les cœurs De vos airs charmants et mo . queurs.

a Tempo

p dolce

Et si tris . tes, Et si tris . tes! Me . nu . ets à peine enten.

. dus. San . glots légers, rires fon . dus, Baisers tris . tes,

Baisers tris . tes,

rit.

Bai . sers, baisers tris . tes!

colla voce

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

Le commodore se retourna surpris et regarda Sonthonax.

—Oui, milord, reprit celui-ci avec assurance, j'ai là dans ma poche un écrit magique, et là, dans ma tête, un plan... accompli d'avance ! !

—Voyons, dit le commodire.

—Oh! non pas ici, milord... je connais trop bien l'histoire du roi Midas... nous allons regagner la ville, nous prendrons un canot, "nous deux seuls", et alors nous pourrons causer sans crainte... le ciel et l'eau n'ont pas d'oreilles.

Sur ce propos, les deux conspirateurs s'éloignèrent à grands pas.

CHAPITRE IX

LA LIVREE DU PETIT-BLEU — L'INVALIDE — PISISTRATE

Le lendemain du jour où, avec Mme de Reillière, Campfort avait vu et entendu les étranges choses que nous avons racontées dans le chapitre précédent, le brave volontaire repassait dans son esprit les révélations obscures qu'il avait surprises au vol.

Nous n'avons pas besoin de dire que l'ombre même d'un nuage avait disparu de son esprit en ce qui touchait Spencer et ses prétentions: et, certes! c'est là un point qui lui tenait fort à coeur.

Il s'était éveillé de bonne heure, s'était mis à sa fenêtre, et, humant l'air frais du matin, il contemplait la mer, tout en réfléchissant aux ruses que pourraient combiner Pisistrate et Sonthonax.

Au bout d'une heure, il n'avait encore rien deviné, lorsqu'une main discrète frappa à la porte de sa chambre. Campfort, surpris, se retourna et ouvrit lui-même: par le temps qui courait, il y avait toujours prudence à surveiller sa porte.

Un superbe valet en livrée panachée se présenta incliné comme une parenthèse, et remit une lettre armoriée, parfumée, scellée avec une faveur rose. Avant que Campfort eut fini de lire l'adesse, le messager avait disparu.

C'était une invitation de M. et de Mme de Jacmel à prendre un thé, le soir, pour fêter l'heureux retour de Mme de Reillière. Une note à l'encre rouge mentionnait que cette dernière avait été invitée aussi, et que malgré son deuil, on espérait l'y voir: dans tous les cas, on priait Campfort de la décider à se rendre à une réunion "cordiale et tout intime des débris de la famille blanche".

Campfort n'avait eu avec les Jacmel presque aucune relation; il les avait rencontrés dans un ou deux salons qui avaient ouvert leurs portes un peu à tout le monde de l'île. Le sire de Jacmel était bien suspecté d' "anglomanie" par les Français, de "francomanie" par les Anglais, de "négromanie" par les blancs, etc., etc... en d'autres termes, il n'avait la confiance d'aucun parti: néanmoins, comme l'argent est une clef magique, qui ouvre toutes les serrures; comme le sire de Jacmel était arrivé dans l'île avec beaucoup, beaucoup d'argent, il avait réussi à n'être refusé nulle part: tout le monde le connaissait un peu; il connaissait un peu tout le monde.

Là, il résulta que, sans savoir trop pourquoi, Campfort se résolut à faire acte de présence chez le marquis ; s'habilla, se rendit chez Mme de Rtillière, et l'engagea à ne pas refuser l'invitation qu'elle avait reçue.

C'est une politesse, faite dans je ne sais quelle intention, lui dit-il; mais acceptez-la, vaille que vaille. Un peu de distraction vous fera du bien: vous ne serez pas la seule, hélas! qui porterez à cette réunion des vêtements de deuil: votre présence n'offusquera personne. D'autre part, il est bon que nous restrions un peu dans ce monde-là, pour savoir ce qui se fait: peut-être apprendrons-nous quelque chose sur les projets scélérats de Sonthonax et autres coquins de son bord. Surtout n'oublions pas d'être tous fort discrets, et d'ouvrir bien grands les yeux et les oreilles.

Tout cela convenu, Campfort se retira après avoir embrassé Blanche; et, en vrai gentilhomme français, alla se consacrer précieusement aux soins de sa toilette pour le soir.

Il finissait de se raser lui-même, faute de barbier, pour la troisième fois; et il secouait voluptueusement sur ses joues une houppe poudrée de riz, parfumée à la tubéreuse, lorsque, malgré ses défenses formelles, quelqu'un frappa à sa porte.

La patience n'était pas la vertu extrême de Campfort: il jeta là sa houppe, prit sa canne, en se promettant d'en faire, de suite, usage sur le dos de l'importun visiteur qui violait la consigne, et, sans prendre garde que sa joue gauche était poudrée à blanc, il ouvrit brusquement la porte.

Le Parisien fit apparition, flanqué de Bono-Jocko. Tous deux flambants neufs, vêtus de la livrée de Campfort, savoir: bas rouges, culotte en casimir noir, veste et gilet gris perle, bordé de satin amaranthe, chapeau à claque avec les armes de Campfort brodées sur le flanc: "une tovr circu- "muallée, avec les merlettes s'envollant, sur champ "mi-partye sable et azur. Et dessoubs, la devize : "Campos et coelum fortiter accedo".

—Que diable signifie cette mascarade? demanda Campfort en se déridant malgré lui.

Le Parisien fit un profond salut, exactement reproduit par Bono-Jocko, et présenta cérémonieusement une lettre à Campfort.

—Ah! l'écriture de mon bon Versac! s'écria Campfort... Il est donc ici? et son vaisseau et les renforts de troupes? ah! quel malheur qu'il arrive si tard!

Tout en parlant ainsi, Georges ouvrait la missive et la lisait avidement :

Quand il eût fini :

—Quel écervelé! toujours le même! Voyons donc cet équipage...

Et Campfort, en pantalon à pantoufles, le visage mi-blanchi, se précipita dans la cour de l'hôtellerie, où resplendissait un superbe carosse attelé de deux beaux "mustangs" noirs de grande taille (chose très rare chez cette race de chevaux, ordinairement très petits).

Après en avoir fait le tour avec des cris de joie, Campfort remonta les escaliers quatre à quatre, et se mit à interroger le Parisien :

—Monsieur, dit ce dernier, l'histoire sera courte, vous savez que, pour ne pas en perdre l'habitude, Probado, moi, Jock, Mac' et Tsiah, nous sommes logés dans une casemate à demi-conservée, du côté de la plaine; nous sommes tranquilles, là, comme de petits saints: par ci, par là, un coup de fusil à tirer aux hyènes, aux loups... histoire de s'entretenir la main... bon! mais il ne s'agit pas de ça: vous allez voir. Hier, au crépuscule, nous étions occupés à grignoter une croûte de pain... tout à coup, patati... patata... arrive un cheval au galop; un courrier en bleu saute par terre: "Salut! messieurs, "qu'il nous dit; connaîtriez-vous monsieur le comte "Georges de Campfort?" — "Doucement, camara- "de, que je lui dis; avant de répondre, montrez-nous "patte blanche", comme dit l'autre". Alors, il me tire à part, et me dit le grand mot de passe: "Un "contre mille". — "C'est bien! que je lui dis; nous "le connaissons, que lui voulez-vous?..." — "Une "lettre de M. de Versac, capitaine du "Tonnant"; "nous sommes arrivés hier et le vaisseau a pris ter- "re derrière le cul-de-sac de la Crête-à-Pierrot... "le cap'taine ne sait pas trop sur quel pied danser, "il voudrait voir monsieur de Campfort". — "Hum! que je lui réponds; c'est pas facile à cette "heure, faites voir la lettre". Voilà, qu'il dit ; "vous pouvez la prendre, je la sais par coeur: si "j'étais tombé dans un parti ennemi, je l'aurais "mangée, et j'aurais, tout de même, su la dégoi- "ser". — "Et comment sais-tu que nous ne sommes "pas des ennemis ? dit Probado qui l'examinant". Le petit homme bleu se retourne en riant: "Je le "sais, parce que je vous ai reconnu, vous!"—"Ah! "c'est fort, ça! dit Probado, eh bien! dis-moi mon "nom!" — "Vous êtes Probado, dit le Bleu; et "voilà Souffle-dur". — "Et toi, qui es-tu? que je "fis". — "Je suis le petit à Michaëlor, d'Andorre. "Papa est resté en France, il se fait vieux; moi, au "contraire, je me fais fort, j'ai accompagné le cap'- "taine en place de papa". Au nom de Michaëlor, Probado a fait une drôle de grimace, comme s'il allait laisser tomber un oeil: il a pris le petit Bleu par la manche et l'a amené près du feu: puis il l'a regardé comme une curiosité, ensuite il a dit: "C'est vrai: je ne l'ai jamais vu, mais je le recon- "nais, c'est le portrait de son père". Alors j'ai fait risette au petit Bleu, et nous avons bu et parlé. Il est résulté de ça qu'il m'a raconté une surprise que M. de Versac voulait vous faire... (le pauvre homme ne savait pas où nous en sommes...). Nous avons parlé du carrosse... votre ami croyait que vous aviez encore des domestiques; le petit Bleu m'a donné plusieurs idées... ça m'a convenu... j'ai fait signe à Jock' et nous voilà... le carrosse attendait dans une grande chaloupe; on l'a débarqué: il y avait des livrées fraîches dans le coffre; nous les avons endossées, et nous revoilà!

—Vous êtes fous à lier, dit Campfort en riant, que voulez-vous que j'en fasse?

—Ça vous mènera au bal, ce soir, chez Mme de Jacmel...

—Au fait, murmura Georges, je puis mettre cet équipage à la disposition de Mme de Reillière...

—Parbleu! fit le Parisien; et puis... avez-vous lu tout le billet du cap'taine?

—Oui! pourquoi?

—Je vous dis que non! tournez donc la page; il y a quelque chose de sérieux; le petit Bleu me l'a recommandé en partant avec la chaloupe.

Campfort regarda de nouveau la lettre.

—C'est vrai, dit-il en lisant: Ah! diable!... il a surpris... comment le sait-il? Brrrr... sans lui nous la risquions belle!... il nous attend la nuit prochaine... voilà un complot!... c'était celui dont parlait hier maître Sonthonax... Il me paiera tout cela le gueux!... Avertirai-je Mme de Reillière? non, je veille, je suis averti; cela suffit. C'est bien, mes amis, j'accepte le carrosse et les valets improvisés; à ce soir! riront bien ceux qui riront les derniers !

Mme de Reillière s'occupait, de son côté, et faisait quelques préparatifs de toilette, bien simples il est vrai; mais, par cette innocente coquetterie de mère qui se réjouit d'embellir sos enfant, elle s'appliquait fort attentivement à friser les jolies boucles blondes de Blanche, et elle déployait tout son génie à draper pracieusement, sur ses épaules, le fichu "Marie-Antoinette" en dentelle noire, qui complétait la parure de la jeune fille. Elle plaçait la dernière épingle, lorsque Naïa entra, apportant deux paires de mignons escarpins en satin noir:

—Madame, dit-elle, vous écouter moi?

—Oui, Na', dit Blanche répondant pour sa mère; nous entendre si parler toi, ajouta-t-elle malicieusement.

Naïa parut ravie du style créole de cette réponse et fit briller trente-deux dents nacrées dans un bel éclat de rire.

—Vous plaisanter, m'selle; bon! moi pas pouvoir mieux parler... vous savez... lui attendre en bas?

—Qui, lui ?

—Le vieux soldat que demande...

—Quelle aventure nous annonces-tu là? dit à son tour Mme de Reillière.

—Vieux soldat... ami de Probado... bien pauvre! lui demander à voir maîtresse Reillière.

Mme de Reillière regarda sa fille; celle-ci, répondant à cette muette interrogation, dit aussitôt :

—C'est quelque glorieux débris de notre armée... qui "a faim" peut-être... ajouta la jeune fille en frissonnant; recevez-le maman, je vous prie.

—Naïa! fais-le venr ici, répliqua Mme de Reillière en embrassant Blanche.

Un bruit de souliers ferrés grinça sur les degrés, puis un pas appesanti traîna sur le parquet de l'antichambre, et un vieux militaire apparut tremblotant, appuyé sur son bâton.

—Salut! mes bonnes dames, dit-il en chevrotant, que vous êtes donc charmantes de recevoir un pauvre invalide qui erre dans le pays comme un chien perdu! Oh! je n'ai besoin de rien, ma jolie demoiselle, continua-t-il, en refusant la pièce d'or que lui présentait Blanche; le pain ne manque pas sur la planche pour le moment, c'est un autre bienfait que je réclame de votre bonté...

L'invalide s'arrêta en hésitant :

—Parlez, mon brave, lui dit Mme de Reillière, que désirez-vous ?

—Je suis un vieil affût démonté, j'ai bien souffert dans la dernière guerre espagnole, avec le brave colonel... Voyez mes papiers, bonne dame, voyez mon brevet aux canonniers du Cap... voyez l'ordre du jour qui mentionne ma bonne conduite à l'affaire des "Sept-Frères"... c'est signé Reillière... Oh! mon bon et brave colonel! ajouta l'invalide en embrassant la signature sur laquelle il laissa une larme... voyez mon brevet de retraité, avec une pension de deux cents livres par an... Ah! bonne et charmante dame!...

Et il se jeta à genoux devant Mme de Reillière, en lui tendant, d'un air ému, ses deux mains pleines de vieux papiers jaunis.

Au premier rang se trouvait un ordre du jour signé par M. de Reillière; cette signature chérie ne pouvait être accueillie qu'avec tendresse; elle fut la bienvenue et le solliciteur ne pouvait invoquer une

meillere lettre de créance: il fut invité de nouveau avec bonté à exposer ses désirs.

—Avant de mourir, continua le vieux brave, je voudrais revoir la France... Il y a là-bas une cabine toute moisie, où courent les araignées; où il fait trop froid en hiver, trop chaud en été; mais de la fenêtre on voit le petit coin où "ma vieille" dort sous terre, avec nos trois "petits"... il faut que j'aille bivouaquer sous les gouttières où j'ai vécu jeune, heureux et gai.. Il s'y trouvera bien quelque fils d'un ancien camarade pour prier le curé de porter mes os en terre qand j'aurai "tourné l'oeil". Il s'y trouvera bien quelque vieille grand'mère pour dire un "De profundis" sur ma tombe... Il faut que j'y aille.

—Eh bien! mon brave, dit Mme de Reillière, en quoi puis-je vous aider pour cela ?

—Or donc, ma bonne dame, poursuivit le solliciteur, j'ai entendu dire qu'un navire français doit arriver ici, en direction pour Bordeaux; je voudrais avoir un permis d'embarquement, et vous pourriez m'être bien utile, si vous vouliez me donner un petit écrit de votre jolie main pour me recommander au capitaine...

—Mais je ne connais pas ce capitaine, dit Mme de Reillière; comment voulez-vous, mon pauvre homme, que je vous donne une lettre pour lui ?

—Ça serait bien facile, bonne dame, sans connaître personne; si vous vouliez simplement marquer sur un petit bout de papier "que je suis un vieux "brave, un vieux camarade de poudre du colonel... "que je mérite d'être bien traité, et que vous aime- "rez bien celui qui me traitera bien"; quelque chose comme ça.- ou autre, n'importe-.. Je ferais "patarapher" ça par M. de Campfort et autre, si je peux... et vive le roi! ça irait tout seul... Voyons! rendez-moi ce service, bonne dame, je vous en prie; le bon Dieu vous bénira! voyons! au nom de notre cher, brave et bon colonel qui nous entend.

Cette péroraison n'admettait pas de réplique; Mme de Reillière tout émue, prit la plume et écrivit à la hâte quelques lignes de recommandation au profit de l'invalide, les signa, et, sur sa demande, y apposa le cachet de la famille de Reillière.

Le vieux canonnier lui adressa, en remerciement, toutes les bénédictions du ciel et se retira enchanté.

Toujours clopin-clopant, il se rendit auprès de Campfort, auquel il représenta la lettre écrite par Mme de Reillière, en lui demandant une apostille.

Campfort lui octroya généreusement ce qu'il désirait, et, de plus, adressa la recommandation à M. de Versac personnellement.

L'invalide se retira encore plus enchanté, et s'achemina du côté de la plaine en frottant allègrement l'une contre l'autre ses vieilles mains ridées.

Après avoir suivi les sentiers tortueux créées au milieu des ruines, il tira droit vers une maison dont une aile était resté debout: une moitié d'escalier conduisait aux appartements déserts qu'avaient épargnés les démolisseurs.

L'invalide monta doucement le long des degrés poudreux et s'insinua dans l'intérieur de ces ruines désertes.

Là, un miracle parut s'opérer sur sa vénérable personne: ses jambes se raffermirent, et, avec une élasticité surprenante, lui firent exécuter des bonds à effrayer un chamois: ses mains devenues vigoureuses comme les griffes d'un chat, se suspendirent au premier seuil qu'elles rencontrèrent, et y firent joyeusement l'exercice du trapèze.

Puis, dans ces folâtres divertissements, sa perruque (une belle perruque blanche, ma foi) tomba comme un gros flocon de neige.

Puis, un baquet plein d'eau s'étant trouvé là, l'exinvalide alla s'y laver le visage, et, en se relevant, présenta au ciel étonné l'os sublime de Pisistrate Clarineby, chevalier d'Arfansas!...

Sonthonax, à ce bruit, fit une entrée comparable à celle d'un traître de mélodrame: en le voyant, Pisistrate exécuta un saut étonnant dans l'espace, pendant lequel il battit un superbe entrechat à seize mouvements.

—Enlevé l'autographe! enlevés les autographes!! enfoncé le trésor!!! s'écria Pisistrate, "crescendo" jusqu'à la "furia francese": je le tiens! je le tiens!! vite le copiste "imitateur", nous allons bâcler ça à la minute.

Sonthonax, sans faire aucune question, ni manifester la moindre surprise, introduisit Pisistrate dans une grande chambre où se trouvaient quelques meubles d'assez maigre apparence: à eux deux ils déplacèrent une énorme commode adossée au mur; au moyen d'un ressort caché, Sonthonax ouvrit une porte basse, parfaitement dissimulée dans la tapisserie. Puis, tous deux s'engouffrèrent dans un petit escalier tournant, humide et noir, qui descendait jusque sous les profondeurs des caves.

Ils arrivèrent ainsi à une salle voûtée, dans laquelle se trouvaient épars sur une grande table tous les instruments graphiques à l'usage de l'écrivain, du dessinateur, du graveur, et, au besoin, du faussaire. On y voyait encore les sceaux et les cachets armoriés ou non de tous les états, de tous les fonctionnaires, de tous les particuliers ayant quelques relations entre eux et Saint-Domingue. On y voyait enfin des piles énormes de dépêches décachetées, et dans toute la salle étaient épars des milliers de chiffons qui jadis avaient été des lettres.

Ce pandaemonium était éclairé par une énorme chandelle fumeuse, suspendue au plafond: dans un coin, brillait comme une étoile une petite lampe à réflecteur, éclairant le pâle visage d'un individu fort occupé à dessiner ou écrire la reproduction d'un modèle qu'il consultait fréquemment du regard.

—Nous voici, compère Gorgibus! s'écria Pisistrate; viens voir, on t'apporte de la friandise... deux autographes et un cachet armorié!

L'écrivain se leva d'un bond aussi vif que ces polichinelles ou ces diables qui jaillissent d'une boîte à surprise: ce mouvement développa une stature langue de six pieds, mince comme un fil, et une chevelure luisante retombant en saule pleureur tout autour de la tête, sans respect pour le visage: le nez seul perçait ce voile ondoyant.

Quelques pas saccadés transportèrent ce singulier personnage jusqu'auprès de ses visiteurs. Il prit, sans rien dire, la lettre écrite par Mme de Reillière, scellée de son cachet et apostillée par Campfort:

Après avoir flairé ce précieux échantillon avec une attention de numismate ou de botaniste, compère Gorgibus, toujours muet (il l'était réellement) fit un signe qui voulait dire: "Prenez patience un instant", retourna à sa petite lampe, et, au bout d'un quart d'heure, revint avec une lettre dont il soumit l'écriture aux deux visiteurs.

Comme pièce de comparaison, il leur remit l'autographe de Mme de Reillière.

—C'est prodigieux d'exactitude, s'écria Pisistrate après un minutieux examen. Voyez donc, Sonthonax; Mme de Reillière elle-même s'y tromperait.

—Certes! oui, répondit Sonthonax émerveillé... tu es un habile homme, Gorgibus!... le tour est fait! Ah! et le cachet?

Gorgibus, pour toute réponse, lui remit une feuille couverte d'empreintes en cire d'Espagne, marqua l'une d'elles et exhiba le sceau de Mme de Reillière.

Il y avait identité!

Sonthonax et Pisistrate se regardèrent vace un sourire d'admiration, pendant que le muet les dominait d'un rgeard orgueilleux.

Ils lui rendirent les "originaux" qu'on aurait pu prendre pour des "copies", tant était parfaite l'imitation des écritures: le bruit métallique de cinq pièces d'or se mêla au froissement du papier; et la conférence fut ainsi terminée.

Quand Sonthonax fut dehors, il se dirigea vers la plaine, accompagné de Pisistrate.

—Ne trouvez-vous pas que j'ai là une fameuse fabrique d'autographes? dit Pisistrate; là, sans me vanter, convenez-en.

—Ma foi, oui! répliqua Sonthonax; je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour vous apprécier, vous et les vôtres.

Il y avait une intention ironique dans ces derniers mots: elle n'échappa point à Pisistrate, mais celui-ci ne s'en fâcha pas et repartit en riant:

—Allons! allons! ne nous mangeons pas entre loups! Vite, vite, relisons cette lettre et envoyons-la à son adresse!

Sur quoi il déploya la nouvelle missive et lut ce qui suit :

"Mon cher Probado, un évènement imprévu m'o "blige à partir cette nuit; courez au bois du La- "mentin; déterrez la cassette et revenez me joindre "à la Crête-à-Pierrot... Le temps presse, hâtez- "vous. Votre affectueusement dévouée: Anne de "Reillière .

En dessous étaient écrits ces mots, de la main de Campfort :

"Allez, seul, vite, secrètement. Revenez de même. "Au rendez-vous, demandez M. de Versac. G. Camp- "fort".

—Très bien! dit Sonthonax; le messager maintenant.

Pisistrate siffla: de derrière un pan de mur sortit un être déguenilé, crasseux, affectant les apparences d'un jeune gamin, comme il en pullule dans tous les pays civilisés du monde: surtout dans les ports de mer.

Ils étaient apparemment en grande connaissance avec Pisistrate, car ce dernier se contenta de lui remettre familièrement la lettre, en lui adressant un coup d'oeil mystérieux.

—Hop! lui dit-il, je suivrai la piste, et cric-crac! tu m'entends!

Le gamin disparue en faisant une laide grimace.

—Ça va! dit Pisistrate satisfait ! Sonthonax, allez voir si je suis chez Mme de Jacmel, et bonne chance à nous deux !

CHAPITRE X

QUERELLES D'ALLEMAND

Le fidèle bataillon des cinq camarades n'était plus au grand complet, et les trois restants devinaient d'une façon mélancolique, le soir où se préparaient les grands événements dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

—Tu me croiras, si tu veux, "amigo", disait Taralcaral, reposant à sa manière, debout contre un vieux poteau; mais j'ai comme un brouillard dans le coeur: toute la nuit dernière, j'ai rêvé du val d'Argeles... j'étais sous les grottes du "Reballan", il pleuvait abondamment, et, chose extraordinaire, chaque goutte de pluie, en rebondissant, devenait un petit chamois qui disparaissait comme une étincelle.

—Signe d'affliction, mon homme, disait Probado; la pluie mouille et attriste; l'étincelle brûle et s'éteint; puis la nuit est noire, et noir est le coeur...

—C'est le mal du pays qui te prend, ajoutait Mac-Héron; je m'en ressens aussi: le "spleen" tourne autour de moi comme un mauvais fantôme... diriez-vous que ce matin j'ai eu la "seconde vue"! Le Parisien est parti avec Jocko..' nous savons tous où ils sont allés!... Eh bien! je les ai vus mille pieds sous l'eau, marchant avec des souliers de plomb qui les retenaient de force, pendant que j'avais des sandales en liège qui m'empêchaient de plonger pour les retirer de là.

—Autre signe d'affliction! mes enfants, interrompit encore Probado...; la mer nous jouera quelques mauvais tours... cependant j'ai bien envie de la traverser, moi; je commence à en avoir assez de l'île des îles et de tout ce tremblement: voilà le colonel mort... le pauvre Tiboë dort sous les lianes... Jérem' le pauvre! il a eu une fin terrible... l'enfant! mon petit ange aux yeux noirs! a été brûlé de feu... je trouve un grand vide autour de moi; ce pays des volcans me dessèche, j'ai besoin de revoir la mousse qui a poussé sur les deux vieilles tombes où j'ai laissé le père et la mère. La jeune dame attend le premier vaisseau qui passera en destination pour la France... Si elle part, je ferai comme elle.

—Moi aussi! fit Taral; et toi, Mac'?

—Le pauvre Irlandais n'a plus de pays, répliqua sombrement Héron... je ne trouverais pas un écho qui sût redire le nom de Mac'-Clamorgan... je suis comme un chien sans maître... j'irai partout où l'on voudra; que m'importe!

—Oh! toi, répartit malicieusement Taral, peu t'importe le pays, pourvu que la petite Na' s'y trouve!

La figure de Mac-Héron s'épanouit, et il allait répondre joyeusement, lorsque le laid messager de Sonthonax, ou plutôt de Pisistrate, fit irruption au milieu des causeurs.

Il alla droit à Probado, lui remit le billet et disparut, après avoir dit ce seul mot:

—Pressé!

Probado ouvrit la missive avec promptitude, et la lut de sa façon habituelle, c'est-à-dire avec une lenteur méticuleuse et en pesant chaque syllabe.

Mais que pouvait toute sa prudence contre une ruse aussi bien ourdie? Il poussa un soupir de satisfaction après la troisième lecture; toujours discret, serra le billet dans sa poche sans mot dire; puis, il se leva, mit son sac sur l'épaule, prit sous le bras le fidèle "Souffle-dur", et partit en disant seulement à ses camarades :

—Je vais faire une commission tout à l'heure; si je ne reviens pas cette nuit, allez m'attendre demain sur le port, au point du jour.

Taral ni Mac ne songèrent même pas à lui demander où il allait: tous deux étaient trop accoutumés à ses habitudes mystérieuses pour s'en étonner; ils savaient, d'ailleurs, que quand il ne voulait pas parler, c'était peine perdue de le questionner. Ils se couchèrent donc tranquillement et s'endormirent.

Pendant que Probado courait agilement au bois du Lamentin, épié par deux nègres marrons qu'envoyait Pisistrate, celui-ci allait au port, tenant conférence avec le commandant d'une chaloupe anglaise amarrée au quai, recevait de lui un gros ballot, et rentrait allègrement chez lui dans une maison ruinée où nous l'avons vu fabriquer de fausses écritures.

Là, il ne put s'empêcher de faire une joyeuse cabriole, en songeant que tous ses plans étaient en voie d'exécution: ensuite il ouvrit le ballot qui contenait deux livrées complètes, entièrement semblables à celles du Parisien et de Jocko: enfin il appela. Sa voix fit arriver aussitôt un nègre de grande taille, qui se mit en devoir d'endosser une des livrées, pendant que Pisistrate revêtait l'autre.

(A suivre)

POUR RIRE



Bravo, petit Robert!

—Et vous savez, ma tante, déclare à la sévère Mlle Férule la jeune et gentille Mme Crème, Robert est déjà très savant, à six ans il connaît une foule de mots difficiles. Vous allez voir. Viens ici, Robert.

—Voui, maman.

—Tu vas répondre bien gentiment, n'est-ce pas ?

—Voui, maman, si... si tu me donnes un sou.

—Tu l'auras. Dis à ta tante ce que c'est que... que... un mot très, très difficile; voyons: ce que c'est qu'un "veuf", tiens.

—Un veuf ?

—Oui... un veuf... allons.

—Un veuf... un veuf...

Robert se fourre un doigt dans le nez... puis triomphalement :

—C'est le mari d'une veuve !

❖

—Accusé, vos noms et prénoms ?

—Mathurin.

—Vos qualités ?

—Ah! mon président, je ne croyais pas en avoir, merci !

❖

—Peux-tu me prêter $5 jusqu'à samedi ?

—Bien sûr, mon vieux! Prends $5 des $10 que tu me dois déjà.



APRES

Mme N. — Bonté du ciel! toujours nous tombons en panne dans un lieu solitaire.

M. N. — Qui sait, cet auto semble mû par une fée qui s'imaginerait que nous sommes toujours fiancés !



L'AUTOMORMON

Dessiné pour l'usage des familles de l'Utah!

Oh! le gentil garçon

Ce n'est pas tous les jours fête, n'est-il pas vrai? Et ce n'est pas tous les jours que l'on touche sa petite gratification de fin d'année? Aussi pour célébrer cet heureux événement M. Noix s'est-il payé un bon petit déjeuner au restaurant. Oh! pas à dix piastres le couvert... Mais il n'est pas de joie complète en ce bas monde; à peine M. Noix eût-il contemplé l'assiette que l'on venait de placer devant lui qu'il eut un haut-le-corps: l'assiette était sale, des traces de doigts la tachetaient fort désagréablement et M. Noix cria à tue-tête :

—Garçon, mon assiette est sale !

Le garçon accourt, puis, sans un mot, tire son mouchoir et, aïe donc, il en frotte à tour de bras l'assiette douteuse !

M. Noix, ébahi, le regarde, puis :

—Mais, comment, vous essuyez mon assiette avec votre mouchoir !

Alors le garçon, avec un doux sourire:

—Oh! ça ne fait rien du tout, monsieur, "il est sale"!

❖

Un avocat plaide contre un dentiste qui a fourni à son client un ratelier de mauvaise qualité :

—Messieurs, dit-il, je serai bref et plaiderai ma cause en deux mots; on devait nous mettre pour cent piastres de dents; on nous a mis dedans pour cent piastres. Voilà tout

❖

Mot de la fin :

—Pour vos étrennes, mon gendre, je vous offre mon buste. Aimez-vous mieux me voir en marbre ou en bronze ?

—J'aimerais mieux vous voir... en terre.

Il a raison, le borgne!

Effrayée à bon escient par les exploits des cambrioleurs, Mme Larme a décidé de placer sa petite maison de campagne sous la garde d'un jardinier. Et elle s'enquiert d'un homme de confiance, intrépide et solide à la besogne. On lui en recommande un dont la mine plaît fort à Mme Larme, sauf un petit détail: le pauvre diable fut éborgné dans un accident.

—Mon brave homme, lui dit Mme Larme, je vous engagerais volontiers, mais vous n'y voyez plus assez.

—Oh! madame, je vois très bien encore.

—La nuit, votre surveillance ne sera pas efficace. Il faut un homme tout à fait valide pour la nuit.

—Au contraire, madame, je vaux bien mieux.

—Bah !

—Puisque je ne dors jamais que d'un oeil !

❖

Police correctionnelle :

—Pourquoi n'avez-vous pas tout de suite rapporté au bureau de police le porte-monnaie que vous avez trouvé rue Saint-Laurent, à onze heures et demie du soir ?

—Il était trop tard, monsieur le président.

—Et le lendemain ?

—Le lendemain... il était vide.



ARRANGEMENT

M. Delest — Où est cette position politique que vous aviez promise à mon fils l'automne dernier ?

Le chef de district — Comment? Ne l'a-t-il pas eue? Veuillez lui dire d'attendre aux prochaines élections, et je lui en promettrai une autre.

Ingénieux naturaliste

M. A..., grand savant, membre de l'Institut, visite les vitrines d'un vieux naturaliste de province; il s'ébaubit surtout sur les oiseaux de formes et de couleurs si variées, qu'il n'en peut croire ses yeux. Lui, le savant incontesté et infaillible, se trouve souvent dans l'impossibilité de dénommer ou de classer les superbes volatiles, et ce ne sont que paroles laudatives à l'adresse de l'heureux propriétaire de tant de merveilles.

A la fin, enthousiasmé et n'y tenant plus :

—Tous mes compliments, cher monsieur, vous possédez là un trésor qui va enrichir la science. Mais, dites-moi, comment avez-vous pu réunir cette superbe collection d'oiseaux inconnus jusqu'ici dans l'histoire naturelle ?

—C'est bien simple, cher maître, je les ai tous recueillis sur les chapeaux de mes filles.

❖

Epitaphe dans un cimetière de province :

Ci-git madame X...

Elle a beaucoup souffert... Mais ce n'est rien à côté de ce que j'ai enduré.



—Vous seul savez, docteur, combien la société de ce maudit vers solitaire m'a fait souffrir. Eh bien! vous verrez qu'il se trouvera encore dans le pays assez de mauvaises langues pour insinuer que je ne m'en suis débarrassé que parce que je n'avais pas les moyens de le nourrir !

Godiche observe la consigne

—Voyons, voyons, Godiche, dit M. Tumule à son nouveau valet de chambre, un peu naïf, il faut vous mettre au service, que diable, avoir de l'initiative; ainsi, quand je laisse une lettre cachetée sur mon bureau, prenez donc sur vous de la mettre à la poste !

Et, sur cette mercuriale, M. Tumule va faire un petit tour. Il revient une heure après.

—Godiche! Dites-moi, Godiche, qu'est devenue la lettre que j'ai laissée sur mon bureau avant de partir? C'est vous qui vous en êtes emparé ?

—Ah! m'sieur, je l'ai vite jetée à la poste.

—Mais, triple buse, je n'avais pas mis l'adresse!

—M'sieu, déclare Godiche très vexé, je pensais que monsieur voulait pas que je sache à qui qu'il écrivait !

❖

A sa famille qui lui demande s'il désire se marier, le jeune Gaston répond une lettre qui se termine ainsi :

—Je ne veux pas mourir célibataire, on regrette trop la vie.

POUR RIRE



LA DERNIÈRE INVENTION DES JOCKEYS AMÉRICAINS

Le conseil de M. Moizi père

Jurant, frappant du poing sur les tables et du pied sur le plancher, M. Moizi attend son fils.

—Il ne vient pas, il me fait attendre... oh! mais, par exemple.

La porte s'ouvre: voici Moizi fils.

—Ah! te voilà, garnement; tu viens me demander de l'argent, n'est-ce pas ?

—Hélas! papa.

—Eh bien! tu peux te fouiller...

—Ecoute, papa, il s'agit d'une dette d'honneur.

—Je m'en fiche.

—Mais, papa, je suis dans une situation désespérée: que faire ?

—Ce que tu voudras, je m'en lave les mains.

—Pourtant, tu me donneras bien un conseil !

—Volontiers, mais il sera judiciaire !



Le " tramp ", portant tout son bien. — Oui monsieur, je suis socialiste, et j'entends que tous les hommes partagent leurs biens entre eux. Quant à moi, je suis tout disposé à en agir ainsi...

Sur ses meubles!

Cherchez donc à plaire à ces brigands de maris. Ils vous en sont joliment reconnaissants. Demandez à Mme Lognon ce qui lui advint ce matin pour avoir voulu se faire trop séduisante! A sa table de toilette, elle passa une heure quarante-cinq. Fards, cold-cream, lotions apportèrent chacun leur tribut aux grâces de son visage. Un nuage de poudre de riz s'épancha sur le tout et Mme Lognon, toute contente de soi, se présenta enfin devant son seigneur et maître. Que fit Lognon? Il prit un plumeau, mes amis, et épousseta vigoureusement le visage de sa femme.

—Mais... mon ami... mais vous êtes fou! s'écria Mme Lognon, au comble de la stupeur et de la rage.

—Ah çà! répondit M. Lognon, tu sais pourtant bien que je ne veux pas de poussière sur mes meubles !

❖

A Eylau, le général Ordener tua de sa main, un officier général ennemi. Napoléon lui demanda, s'il n'aurait pas pu le prendre vivant : " Sire, répondit le général avec son accent alsacien, che ne donne qu'un coup, mais che tâche qu'il soit pon ".

M. le juge parle d'or

Notre ami Patronnet est à la fois le meilleur et le plus méchant garçon du monde. Si vous avez besoin d'un service, demandez-le à Patronnet; si vous craignez les coups d'épingle, fuyez, fuyez Patronnet! Car il ne résiste pas au plaisir de faire un bon mot et sur son lit de mort il plaisanterait encore son ami le plus intime. Aussi quand, dans un salon, les gens susceptibles aperçoivent Patronnet à droite... ils filent à gauche.

Ah! voilà cet original de Patronnet, que va-t-il nous sortir encore? demandait l'autre soir M. Bertillon à un juge d'instruction de ses amis.

—Peuh! quelque rosserie nouvelle.

—C'est que le monsieur a de l'esprit jusqu'au bout des ongles !

—Dites plutôt qu'il a des ongles jusqu'au bout de l'esprit!

❖

La maîtresse — Est-ce le gaz des égouts que je sens ?

Marie (arrivant de la campagne) — Non, madame. J'ai balayé les chambres, fait les lits et ouvert le gaz prêt pour ce soir.

❖

Le débiteur — Je ne puis pas vous payer aujourd'hui, vous comprenez, mon cordonnier sort d'ici.

Le créancier tailleur — Oui, je le sais, je viens de le rencontrer en montant l'escalier. Il m'a dit que vous l'aviez renvoyé sans argent, parce que vous aviez votre tailleur à payer. Eh bien, voici votre facture.

❖

Au restaurant :

Le consommateur — Oh! la! la! ce poisson! quelle

Le garçon, respectueusement — Monsieur est difficile. C'est un morceau de saumon qui a obtenu, il y a trois semaines, le grand prix à l'Exposition culinaire.

❖

Dans un théâtre... cherchez lequel.

Avant de commencer la représentation, le régisseur jette un coup d'oeil dans la salle; puis, s'adressant au directeur d'un ton désespéré :

—Il n'y a que vingt personnes. Nous ferions peut-être mieux de leur rendre leur argent.

—Impossible, ce sont des billets de faveur.

❖

Un de nos amis, rentrant à l'improviste, trouve sa femme de ménage en train de vider une bouteille de cognac qu'elle buvait à plein goulot.

—Eh bien! vous ne vous gênez pas! dit-il. La femme de ménage se gendarme: " Est-ce que monsieur croirait par hasard que je bois son eau-de-vie?" " Mais il me semble ". " Par exemple! je cherche à rattraper un grain de plomb qui est resté au fond de la bouteille ".



TIME IS MONEY ! — Afin de pouvoir vaquer à ses innombrables occupations, notre ami le Dr L. M. N., — le modèle des hommes pratiques, — se fait, à la même minute, servir son déjeuner, raser la barbe, cirer les souliers, enlever les cors aux pieds, soigner les mains, pendant qu'un phonographe lui rappelle l'heure de ses consultations.

On s'en doutait un peu

Ce n'est pas tout, messieurs, mesdames, que d'écrire un bel article. Il faut encore lui trouver une bonne "finale", un trait, une flèche qui emportera l'approbation des lecteurs. Et si vous croyez facile de trouver la finale, demandez à notre collaborateur B... qui s'escrima durant deux heures pour trouver celle de l'article qu'il destinait à l'Album Universel.

Notre ami B... avait établi d'une façon péremptoire que les célibataires sont plus nombreux chez les hommes que chez les femmes. Comment finir ? B... mordit longtemps son porte-plume et caressa longtemps sa chevelure. Enfin il sursaute, fourgonne dans son encrier et étale cette phrase savoureuse:

" Il y a donc beaucoup plus de vieux garçons, chez les hommes... que chez les femmes! "



AFFAIRE DE PLASTIQUE

—Voyons, jeune homme, quelle est cette grotesque plaisanterie? Vous me faites mon portrait et vous mettez les pieds à la place des mains!

—Mon cher monsieur, ce n'est pas une plaisanterie; vous m'avez dit de faire pour le mieux, et j'estime que vous avez les mains beaucoup moins bien que les pieds !

M. Lahuri, employé de commerce

M. Lahuri a longtemps été à la recherche d'un emploi, ses piètres facultés intellectuelles le faisant évincer de toutes les maisons où il se présentait.

Mais depuis deux jours il est entré dans un magasin de musique, et, désireux de montrer son zèle, il s'empresse auprès de chaque client.

Justement, en voici un. C'est un jeune homme, de mise plutôt modeste.

—Avez-vous des morceaux de piano? demande-t-il, s'adressant, le malheureux, à Lahuri en personne.

Lahuri, bouche-bée, toise le nouveau venu, puis répond avec dignité :

—Non, monsieur. Ici, nous ne vendons que des pianos entiers.

❖

Mot de la fin :

Lili se présente chez le confiseur. " Je voudrais bien des bonbons contre la toux? "

—Est-ce pour vous mon enfant?

—Les bonbons, oui; mais la toux, c'est grand-maman qui l'a...

Calmez ces douleurs

Une seule application de

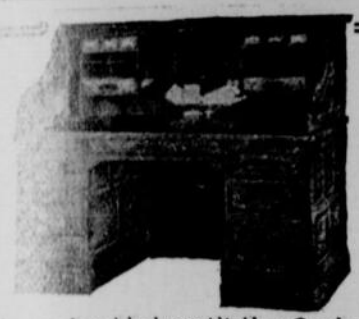
NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montreal



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

PRÊT FONCIER
(LIMITÉ)
CAPITAL
$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le **Prêt Foncier,** Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de $600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que $600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du **Prêt Foncier, Ltée.**

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans excès de crédit le placement le plus sûr, et dans le cas du **Prêt Foncier,** on peut ajouter le plus profitable. Donc sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRÊT FONCIER, Ltée
107, St-Jacques, (Suite 10,) Montréal
J. BLAUDEAU, Gérant

VIN SOLITAIRE

TAENIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hospices du pays. — Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose. — La bouteille $1.00 franco, par la poste. — Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 2001 rue St-Laurent, Montréal

De-ci de-là

Titres contre dollars.

Voici, d'après un livre de M. le vicomte Royer, — qui s'y connaît — un morceau de l'histoire de cette lutte du Sang contre l'Or. C'est une énumération des mariages franco-américains :

Le comte Guy de Rohan-Chabot a épousé Miss Heyward — 200,000 dollars de dot.

Le duc Decazes a épousé une Singer, dot: 2 millions de dollars.

Ch. Maurice de Talleyrand-Périgord a épousé une Sampson, dot: 7 millions de dollars.

Un duc de la Rochefoucault est marié à Miss Matthie Mitchell, dot : 300,000 dollars.

La comtesse de Montholon et la marquise de Morès, américaines, n'ont eu que 200,000 dollars de dot.

Le comte Boni de Castellane, nationaliste fougueux, a donné son nom à Miss Gould, dot: 15 millions de dollars.

La comtesse de Pourtalès, née Andrews, a reçu 800,000 dollars de dot.

Le comte de Suzamet a épousé Miss Field: 550,000 dollars de dot.

La baronne Lepelletier d'Aunay, née Berdeau, — dot: 500,000 dollars — et la baronne de Lagrange, née Canal — dot: 250,000 dollars — viennent aussi d'Amérique.

Américaines aussi, la comtesse d'Aramon, dot: 200,000 dollars; la comtesse de Dion, femme du député, dot: 250,000 dollars; la vicomtesse d'Aigremont, dot: 200,000 dollars; la comtesse de St Roman, 200,000 dollars ; la marquise de Chasseloup-Laubat, 200,000 dollars ; la baronne Raymond Sellière, 1 million de dollars; la baronne de Brémond, 200,000 dollars; les comtesses de Belleroche d'Avenel, de Neffray de la Casselière, 200 à 300,000 dollars, et la comtesse de la Forest-Divonne, 375,000 dollars, etc., etc.

Les oeuvres d'art !

On a maintes fois reproché au fameux peintre Whistler le " flou " de son tableau, où les formes flottantes des personnages et les intentions vagues de l'artiste sont parfois difficiles à interpréter.

Un soir, le peintre, dînant chez son ami Henry Irving, le célèbre acteur anglais, se mit à disserter savamment sur deux de ses tableaux accrochés aux murs de la salle à manger.

Après une assez longue conférence, Whistler, regardant de plus près une des toiles, s'écria tout à coup :

—Irving! Irving!... regardez donc ce que vous avez fait...

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda Irving sans s'émouvoir.

—Ce qu'il y a, tonna l'artiste rendu furieux. Mais vous voyez bien, malheureux, que ces tableaux ont été pendus à l'envers: le haut en bas. Je suppose qu'ils sont ainsi depuis longtemps... et vous ne vous en êtes pas aperçu !...

—Ah! mon cher Whistler! — répliqua l'acteur, — il ne faut pas m'en vouloir, mais plutôt m'excuser, puisque vous-même, cher maître, vous, l'auteur... vous avez mis une heure à vous en apercevoir.

Un Canaque pour vingt cochons.

Ce qu'on pourrait encore traduire: vingt cochons égalent un homme, dans la singulière arithmétique des indigènes de la Nouvelle-Calédonie.

En effet, ayant commencé à chiffrer sur les doigts de leurs mains, comme nous faisons tous, à l'école, les Canaques continuent avec ceux de leurs pieds — ce que nous ne faisons pas, il serait trop long de se déchausser. C'est ce qu'on peut appeler une table d'addition portative. Et comme chaque homme a sur lui-même vingt de ces unités, l'expression " un homme ", en langue néo-calédonienne, est employée pour indiquer le nombre vingt : " deux hommes " pour quarante; " trois hommes " pour soixante, etc.

Alors, si vous demandez à un Calédonien, dans son dialecte natal:

—Combien possèdes-tu de cochons?

Il vous répondra:

—J'ai un homme.

Cela veut dire qu'il a vingt cochons. Et il n'y a, croyez-le bien, aucune malice là-dessous.

L'oiseau jardinier.

Ce sont les indigènes qui ont donné ce nom pleinement justifié à un oiseau de la Nouvelle-Calédonie: l' "amblyornis inornata " pour les naturalistes.

C'est une espèce de passereau qui fait preuve d'un goût remarquable dans la construction de son " home ".

Pour cela il choisit, dans une clairière isolée, un arbuste lisse autour duquel, comme pilier, il établit une petite butte de branchages, haute de quarante centimètres, qu'il tapisse intérieurement avec de la mousse.

Cela fait, il sème devant l'entrée des graines de différentes plantes.

Il combine les espèces florales de façon à obtenir un parterre fleuri du plus heureux effet.

L'amblyornis est non seulement jardinier, mais coloriste.

Un poulet à trois pattes. — Ses propriétaires cherchent à en perpétuer la race.

Ce jeune poulet n'aurait probablement pas attiré l'attention, et n'aurait sans doute pas été photographié, sans une particularité suffisamment étrange.

En général, lorsqu'un animal quelconque est doué d'un membre supplémentaire, celui-ci est atrophié, et ne peut lui être d'aucun usage. Avec ce poulet, qu'on peut voir aujourd'hui encore dans une ferme belge, nous nous trouvons en présence de trois pattes complètes et fonctionnant parfaitement. L'animal marche comme les autres, avec seulement une légère claudication; il se repose sur trois pieds, et avec autant de force sur l'un que sur l'autre. Il est d'ailleurs en parfaite santé.

Ses propriétaires lui donnent des soins particuliers, dans l'espoir d'en perpétuer la race.

Le roi des coquillages. — Un Anglais original. — Artiste et collectionneur.

M. Wilkins est un Anglais et un original. Il a passé toute son existence à admirer et à collectionner les coquillages, recherchant les travaux dont ils furent l'objet, les travaillant lui-même.

Aussi est-il fier du titre de " Roi des Coquillages " dont on l'a surnommé, et c'est avec une satisfaction mêlée d'orgueil qu'il se promène dans sa maison, vêtu d'un costume orné de coquilles multicolores, et coiffé d'un diadème fait tout en coquillages.

Il possède chez lui des oeuvres uniques; une collection de tableaux faits exclusivement en coquilles, des meubles divers, articles de bureau, objets de toutes sortes avec incrustations.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable est sans contredit la porte de la maison de M. Wilkins. Il l'a construite lui-même, et ce travail lui demanda plus de quinze mois. Elle se compose des coquilles les plus diverses, formant les ornements les plus jolis et les plus variés.

Chaque coquille a été incrustée séparément.

Une maison hantée.

Je connais une rue de Paris où tout récemment on discutait fort autour d'une maison soi-disant hantée, et dont le visiteur était un simple fumiste qui vient de se faire connaître.

C'est là un cas fréquent... mais les incrédules et les farceurs n'ont pas toujours raison; exemple le cas raconté récemment par les journaux londoniens.

Je veux parler de cette maison située sur les bords de la Tamise, que M. Schlosser, rédacteur au " Daily Mail ", voulut inspecter lui-même à ses risques et périls.

Avec un de ses amis il alla s'installer, la nuit, dans cette maison, alors déserte, les fantomes en ayant fait fuir les locataires. Les deux hommes fermèrent à clef toutes les portes, saupoudrèrent le sol de poussière de craie et, allumant leur pipe, attendirent, après s'être assurés que la maison était vide.

Bientôt les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, bien qu'elles fussent fermées à clef; dans les pièces de la maison, on découvrit ensuite des traces de pas, ou plutôt de " pattes ", marquées sur la craie.

Cette expérience fit grand bruit dans le monde spirite. Un jeune poète, M. Lionel Johnson, qu'intéressait cette histoire d'esprit, loua la maison. Or, huit jours plus tard, il fut trouvé inanimé dans Flett Street, la rue des journaux et des revues, non loin de la maison hantée.

Lionel Johnson avait trente-cinq ans et était un des littérateurs en vue de la jeune école anglaise. Le jeune poète jouissait d'une bonne santé, et sa mort étrange fit beaucoup de bruit à Londres.

On a fait une enquête et appris que deux des personnes ayant habité la maison avant Lionel Johnson étaient mortes également d'une manière mystérieuse.

Faut-il voir dans ces morts bizarres une simple coïncidence, ou bien...

En tout cas, le reporter du " Daily " a toujours affirmé l'exactitude des faits rapportés par lui.



Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ¼ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
442, Rue St-Paul Montréal



LA BALANÇOIRE "EAGLE" pour JARDINS

Tout le monde devrait jouir du repos parfait et du confort que procure LA BALANÇOIRE "EAGLE" POUR JARDINS.

Elle balance parfaitement, se déplace horizontalement, ce qui procure beaucoup de plaisir et de bien-être à ceux qui l'occupent, sans l'excitation du danger.

Elle est construite comme un pont avec la meilleure qualité d'acier au carbone ; ses sièges sont en lattes de bois franc.

Barres mobiles au-dessus des sièges.

DIMENSIONS : 8 pds 6 pcs de long, 5 pds 6 pcs de large, 7 pds 4 pcs de hauteur. Poids : 180 livres.

PRIX, (complète) $15

Ecrivez pour avoir nos catalogues, gratis.

Ontario Wind Engine and Pump Co., Ltd.
238, rue Saint-Paul, Montréal



Agents : ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.

EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

ENLEVE LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

Géographie illustrée du jeune âge

CANADA

78ème jour. — A midi, nous entrons dans le vaste port de Sydney. Cette ville, dont la population est d'environ 30,000 âmes, est la plus importante de l'île du Cap Breton. Elle est fort réputée par ses gisements de fer et de houille, que l'on trouve en abondance dans les environs. On y fabrique aussi de l'acier. Quelques mines d'or sont exploitées avec profit le long de la côte orientale de l'île.

L'intérieur du Cap Breton contient un grand lac aux contours aussi irréguliers que l'île elle-même: c'est le Bras d'Or, qui partage cette terre du nord-est au sud-ouest.

Le relief de l'île est, pour le nord, des rochers d'aspect sauvage et des caps et de hautes falaises, tandis que le sud est bas et entrecoupé par des bras de mer.

79ème et 80ème jours. — Après avoir quitté la ville de l'acier, nous sommes conduits vers le sud-ouest, puis à travers le détroit de Canso, large de un à quatre milles, et à l'extrémité duquel nous aperçûmes le promontoire du même nom. A droite, c'est l'île du Cap Breton, et à gauche, la Nouvelle-Ecosse. Près de l'entrée nord du détroit, il y a le port Mulgrave, où un bac à vapeur transporte les trains de chemin de fer d'un côté à l'autre.

Le vent, qui a été favorable, a mené notre vaisseau devant Pictou, ce matin du 80ème jour. Comme Sydney, Pictou a un beau bassin, capable de contenir des milliers de navires. Il existe des gisements de charbon de terre sous la ville et ses environs. On en tire chaque année d'énormes quantités qui sont distribuées dans tout le Canada maritime.

Nous nous sommes remis en route dans l'après-midi. Nous entrons dans le détroit de Northumberland, qui sépare la province île du Prince-Edouard de la Nouvelle-Ecosse. Entre les caps Traverse et Tormentine, la distance n'est que de neuf milles. Un câble sous-marin relie ces deux pointes de terre, et plusieurs vaisseaux à vapeur relient l'île à la terre ferme. Cette



Vue de Québec, montrant le château Frontenac—Célèbre hôtel du C. P. R.— et la Citadelle.

île constitue la plus petite province du Dominion canadien. Sa surface est peu accidentée, mais il y a des anses et des baies sur toute sa côte. Les huîtres que l'on pêche sur ses côtes sont fort réputées. La terre est très fertile et le climat est moins sujet aux variations rapides que sur l'autre côté du détroit.

Charlottetown, la capitale, a un magnifique fort et quelques jolis édifices que nous apercevons bien, car la ville est bâtie sur une pente douce.

Nous montons, et la Nouvelle-Ecosse, autrefois appelée l'Acadie, dont nous n'avons aperçu que la côte, nous restera presque inconnue. Inconvénient d'un voyage maritime! Si nous n'avions vu Halifax, et son hâvre et ses importantes fortifications. Cette ville, capitale de la province, a une population de 50,000 habitants, qui tous parlent l'anglais.

Un autre endroit remarquable, c'est le Bassin de Minas, dont les premiers habitants furent arrachés de leurs terres et dispersés impitoyablement, par les Anglais, le long de la côte des Etats-Unis.

Ce sont ces malheurs de l'Acadie qui l'ont immortalisée ; ils ont inspiré Longfellow, qui a chanté en des vers inspirés, dans son touchant poème d'Evangéline, les accablements de ce pays, surnommé avec raison la Pologne de l'Amérique.

En plus d'un endroit on parle encore le français. Malgré le fameux Serment du Test, finalement supprimé à la Nouvelle-Ecosse, en 1837, malgré tous les décrets d'abolition de la langue française en Acadie, les Acadiens sont restés Français par le coeur, sans rien perdre de leurs moeurs patriarcales, de leurs traditions et de leurs souvenirs.

Nous avons examiné notre carte de route. L'immense baie de Fundy a 360 milles de longueur sur environ 80 de largeur. C'est là que la marée est le plus redoutable. Les côtes, déchiquetées par les vagues, sont fort abruptes, elles servent de barrière aux plus fortes marées du monde.

Au cap Blomidon, les touristes se plaisent à rechercher des spécimens d'améthystes, qui se trouvent en quantité dans les rochers de ce cap.

81ème jour. — El allant au nord, nous apercevons çà et là des points et des caps. C'est la terre du Nouveau-Brunswick. Fredérickton en est la capitale. Le fleuve Saint-Jean, qui partage la province en deux parties fort inégales, est navigable depuis Fredérickton jusqu'à la mer, soit un parcours de 200 milles. Ici, il y a une ville considérable, Saint-Jean.

82ème jour. — Nous passons ce matin à l'entrée de la Baie des Chaleurs, ainsi nommée par Cartier, pour un motif qu'il est facile de deviner.

Nous voyons le Rocher Percé ! Curieux travail de la mer sur un rocher de pierre tendre.

Nous contournons la péninsule de Gaspé, en rencontrant beaucoup de barques de pêche.

Au soleil couché, nous serons entrés dans le fleuve Saint-Laurent.

Adieu! mer, qui rassérène et qui ravit. Nous te haïssions dans tes tourmentes ; mais tes douces brises et ton calme nous les font oublier. Et,

Des milliers de fleurs sous-marines
Entr'ouvrent leurs calices bleus,
. . . . . .
Et sans être jamais baignées
Par l'eau bienfaisante des airs,
Des herbes de sels imprégnées
Croissent dans les jardins des mers.

Notre fleuve géant a une île à son embouchure, c'est Anticosti, propriété d'un riche industriel français, (M. Menier, le chocolatier universellement connu). L'estuaire du Saint-Laurent atteint 150 milles, et il est très pittoresque. Des chaînes de montagnes, dont l'élévation varie de 300 à 400 pieds, bordent ses deux rives.

83ème jour. — Décidément, nous rentrons dans notre patrie. Les rives du fleuve se rétrécissent, puis nous distinguons de mieux en mieux les villes et les villages qui y sont échelonnés.

Saluons les caps Eternité et Trinité, monstrueux blocs de granit baignant leur base dans le Saint-Laurent.

Nous voici en face de la plus ancienne ville de l'Amérique. Québec a un aspect saisissant et majestueux. Du haut de la citadelle, haute de 330 pieds, on jouit d'une des vues les plus grandioses du monde. Québec est le port d'attache de notre navire. Après avoir remercié notre brave capitaine, nous débarquons.

84ème jour. — Un train du Pacifique nous ramène à Montréal.

Qu'avons-nous vu de notre pays, et particulièrement de notre province? Bien peu de choses. Pourtant, toute une vie suffirait à peine à les bien connaître!

E. M.

FIN

Le **"Conseil des Femmes"**, (Librairie Hachette et Cie, Paris), dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, **rembourse tout abonnement par de ravissantes primes** dont voici le détail :

Un Chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravate lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder, sur batiste fine.

Toute abonnée du **"Conseil des Femmes"** recevra **gratuitement** par an :

12 numéros de revue, soit
384 pages de texte, formant la valeur de
11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant
200 articles variés et littéraires,

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays, elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

IL FAUT AIDER LA NATURE

Il faut aider la nature. Si vous toussez prenez le BAUME RHUMAL, il provoquera et aidera la guérison.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits

Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiègent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'il trouveront dans le **Vin de Vial**, au *Quina*, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

Refaites votre santé faites disparaitre maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

200 doses, $1.

TABLETTES RIVAL HERB

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal

Vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivant, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

DUPUIS FRERES

Notre politique est de n'offrir en vente que des

Marchandises RECOMMANDABLES

C'est un manque de tact et une politique ruineuse que celle d'annoncer des bas prix au détriment de la qualité, politique qui ne profite pas plus au vendeur qu'à l'acheteur; une marchandise inférieure est toujours trop chère quelque prix qu'elle soit vendue. Notre programme n'admet aucune marchandise de qualité douteuse, nous voulons les bas prix, et nous les avons; mais jamais au détriment de la qualité, et c'est à cette politique de n'offrir en vente que des marchandises parfaitement recommandables que nous devons le développement vraiment extraordinaire de notre commerce.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

LE BIJOU Salon de Cartes Postales

ROUSSIL, Prop.

157 Rue Ste-Catherine Est Pour le gros : ch. 14 Monum. National

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Sujets vues sur fond moiré à 10c, portraits sur coussinet satin, à 15c.
Bébés bandais, en deux teintes, or sur fond [illegible] 10c.
Jolies [illegible] bromure d'argent, glacées, coloriées main 10c, 2 pour 15c.
Fleurs, [illegible] sur fond pluche ou soie, de 25c et 35c chacune.
Voeux [illegible] initiales écrit sur cartes en cuir, [illegible] très artistique, 10c chac.
Nouveautés séries—Les jours de la semaine, [illegible] cartes, prix 20c.
Edition spéciale—Sujets humoristiques canadiens, [illegible] débauche, Marie Caspulaire, Nos Parents, La famille Citrouillard, Viens [illegible] acteurs et actrices canadiens, etc. Nouveautés tous les jours.

DUMONT GLOBENSKY, Gérant.



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR

Tél. Est 4906 Coin Amherst et DeMontigny

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

1o **Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum ;**

2o **Les adresses avec pseudonyme seront refusées, ainsi que celles poste-restante;**

3o **Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.**

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

G. E. Tremblay, 182 E. 2nd St., Oswego, N. Y. — J. A. C. Lacerte, notaire, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Omer Bélanger, marchand, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Bellavance, fabricant de beurre, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Joseph Laroche, 10 rue Prévost, Québec; fantaisies. — Mlle Antoinette Caron, institutrice, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Léon Leduc, 99 rue Moreau, Montréal, Can.; échangerait avec monde entier; timbres et signature côté vue. — Arthur Milot, rue Demontigny, 1429 Est, Montréal, Can. — M. Adam, 19 rue Ste Catherine Est, Montréal, Can.— Mlle Julia Caron, St Thomas, Pierreville, P. Q.; tous genres. — Mlle Eva Ouimet et M. René Ouimet, 327 Est rue Sherbrooke, Montréal; échangerait genres divers. — M. Joseph Dussault, Ste Marguerite, Dorchester, P. Q. — Mlle Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, Dorchester, P. Q. — Mlle Elidore Grenier, Grand'Mère, comté de Champlain, P. Q. — Chs Caron, St Léon, Maskinongé, P. Q., Can.; tous genres et tous pays.

Mlle E. Bernard, 572 rue Plessis, Montréal; c. p. i. du monde entier ; réponse prompte et assurée. — Mlle Ida Godin, Chicoutimi, P. Q. ; fantaisies seulement. — Mlle Joséphine Charette, St Victor d'Alfred, Ontario; fantaisies seulement. — M. Philippe Edmond Bédard, mécanicien, St Fabien, C. R., P. Q. ; échanges divers. — Mlle Blanche Caron, St Fabien, C.R., P.Q.; échanges divers. — Mlle Alice Laviolette, 1155 rue Bordeaux, DeLorimier, Montréal; diverses. — Mlle Yvonne M. Laurier, 810 rue Sanguinet, Montréal; diverses. — Mlle Corinne Morin, St Romuald, Etchemin, P. Q.; diverses. — M. Honorius Sauvé, St André-Est, P. Q.; diverses. — M. W. Gauthier, St André-Est, P. Q.; diverses. — M. Mathias H. Campeau, St André-Est, P. Q.; diverses. — Le chanoine d'Agrigente, Vic. Gl Villa Mon Repos, Villeurbanne (Rhône), France; vues d'Amérique, du Canada, et sujets d'ethnographie, paysages, monuments, etc. — Mlle Marie Demers, St Romuald, P. Q. ; avec le monde entier. — Mlle Azilda Doré, St Romuald, P. Q., Pont Etchemin ; diverses, avec monde entier. — Mlle Ida Godin, Chicoutimi Bassin, P. Q. ; fantaisies, timbre et signature côté vue.— M. Paul Albert Dupuis, notaire, St Fabien, comté Rimouski, P. Q. ; diverses. — Mlle Dorrila Villeneuve, Grand'Mère, P. Q.; suspend échanges pendant trois mois. — Mlle Alphonsine Bellefleur, 2747 Desery, Montréal ; diverses. — J. Léonild Leduc, 54r Frontenac, Montréal; diverses. — Lumina Renaud, 99 rue Lasalle, Montréal; diverses. — Mlle Clara Maranda, 145 rue Chambord, Montréal; diverses. — Mlle Dora Messier, 202 rue Fabre, Montréal; diverses. — Mlle Georgine Lincourt, Schafer St., Lowell, Mass., E. U.; vues et fantaisies. — M. Edgard Wegscheider, 4 bis rue Gaudichaud, Angoulême, France; vues et fantaisies avec Canada et monde entier; timbre côté vue. M. A. S. Boisvert, 10 Haldimand, Québec. — Mlle Julie Charette, Monte-Bello, P. Q. ; fantaisies seulement, timbre côté vue. — Mlle M. A. Fortin, 188 rue St Jean, Québec ; correspondance en français, sténographie Duployé. — Mlle Albertine Huard, 215 rue Richelieu, Québec; échangerait cartes de fantaisie. — Mlle Georgina Lesage, 58 rue Dorchester, Montréal Ouest ; séries et fantaisies préférées. — Mlle B. Sicard, Aubrey, P. Q.; échangerait c. p. i. — Mlle Germaine Tassé, 219 rue Barré, Montréal ; fantaisies, ville seulement. — Mlle Christiane D'Auray, B. P. 105, Saint-Hyacinthe, P. Q. ; vues préférées. — Mlle Gabrielle D'Auray, même adresse ; vues et fantaisies. — M. Isidore Aubut, avocat, Saint-Fabien, comté de Rimouski. — Jules Rouillard, jr, Avenue des Erables, Québec; tous pays, excepté le Canada et les Etats-Unis. — Mlle C. Gauthier, 832 Saint-Hypolite, ville Saint-Louis, Montréal. — M. E. P. Hoffer, 70 Workman Ave, Corrington, Conn., E. U.; avec demoiselles de préférence ; réponse prompte et assurée. — Mlle Gabrielle Chevalier, 979 Demontigny-Est, Montréal; fantaisies seulement.

Noces en Costumes de fantaisie.

Cet été, une noce des plus bizarres, par l'accoutrement des mariés et des gens de la noce, a été célébrée aux Etats-Unis. Un milliardaire de l'Etat d'Omaha, un certain Scheiner, mariait sa fille Ethel. Le milliardaire en question avait débuté dans la vie comme garçon chez un chiffonnier ; aussi, loin de rougir de son humble origine, il voulut que sa fille, son futur gendre et tous les invités à la noce y apparussent revêtus de haillons. La future dut assister à la cérémonie en guenilles et le futur en un complet de velours de coton, tout râpé et montrant les coudes et les genoux. Aussi la demande de "décrochez-moi ça", chez tous les fripiers de la ville d'Omaha, prit-elle, ce jour-là, des proportions inouïes et des prix fantastiques, tels que jamais habit de cérémonie n'atteignit chez le bon faiseur, furent offerts pour des frusques en lambeaux.

Une autre noce, remarquable pour les costumes étranges arborés par les invités, eut lieu, il y a quelques années, dans la ville de Nottingham, en Angleterre; le marié était officier de marine, alors que la mariée appartenait elle aussi à une famille de marins. La mariée, ainsi que les demoiselles d'honneur, firent leur apparition à l'église, vêtues de robes taillées dans l'étoffe du drapeau national, le marié et ses témoins étant en uniforme de marine.

La cérémonie terminée, l'heureux couple gagna la demeure du nouveau marié, monté sur un caisson d'artillerie traîné par un parti de marsouins au teint bronzé.

Il y a quelques années fut célébré un mariage non moins curieux, en l'église de Sainte-Madeleine, à Versailles. L'accoutrement bizarre des gens de la noce reportait, en imagination, les spectateurs aux temps primitifs.

Le marié, ayant nom Portel, avait été berger quand il hérita à l'improviste d'une grosse fortune. En souvenir de son ancien métier, il décida, d'accord avec sa future épouse, une demoiselle de bonne famille, que tous les invités, ainsi qu'eux-mêmes, se montreraient le jour du mariage revêtus de peaux de moutons. L'effet fut des plus curieux. La mariée portait une superbe parure en diamants qui étincelait parmi la laine épaisse de son étrange robe de noces, et elle tenait à la main une houlette enguirlandée de fleurs et incrustée de pierreries. Dans l'église se pressaient plus de deux cents invités, tous costumés avec des toisons.

Mais la robe de noces la plus curieuse, dont on ait gardé le souvenir, fut celle que portait, en août 1900, une mariée dans une église, près de la ville de Washington. Elle alla prendre place à l'autel, vêtue d'une taille et d'une jupe composées uniquement avec des ailes d'une espèce de scarabée vert, que l'on ne trouve guère que dans l'Himalaya. Ce costume sans pareil avait coûté, dit-on, deux mille dollars.

Plus extraordinaire encore, quoique beaucoup moins dispendieux, était le costume endossé par le marié. En effet, il avait eu l'idée originale de se faire confectionner un habit de noces avec les lettres d'amour et billets doux à lui adressés, avant les fiançailles, par sa future. Une demoiselle d'honneur s'était fait faire une robe de verre filé et tissé. Quatre cents invités, tous plus bizarrement costumés les uns que les autres, prirent part à cette cérémonie.

Enfin, pour clore cette liste de cérémonies nuptiales étranges, en 1896, fut célébrée dans une ville du comté de Yorkshire, un mariage d'anciens prisonniers.

Les deux conjoints avaient encouru la peine d'emprisonnement pour quelque délit de peu de gravité. Lorsqu'on apprit que le premier garçon d'honneur avait, lui aussi, tâté du régime de la prison pour quelque délit, on résolut de solenniser cette triple coïncidence.

Les invités des deux sexes apparurent donc le jour de la cérémonie, ayant endossé le costume en treillis des prisonniers, marqué du timbre de l'Etat, comme cela se pratique en Angleterre.

Aussitôt la cérémonie terminée, la noce prit le chemin du domicile du marié, où fut servi un repas de noces dont le menu était l'ordinaire des prisonniers. A la fin du repas, le ministre officiant, qui avait béni leur union, déclara au couple nouvellement marié que lui-même aussi avait, étant étudiant, purgé une condamnation d'une journée de prison pour sa conduite exubérante aux régates de la localité !

Bizarrerie.

Relevé dans les petites annonces:

"On demande des ouvrières en imitation de baleine."

Pauvres filles !



Famille Menacée. 4

MONTRÉAL, CAN., 256 rue des Allemands.

Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement d'une maladie nerveuse qui menaçait de m'enlever à ma famille. Plus j'essayais de médecins et de médicaments, plus mon mal augmentait. Il m'est presqu'impossible de vous donner une idée de l'affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'a presque tourné l'esprit. Je désespérais de ma guérison, mais une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a procuré un soulagement inattendu et m'a arraché des étreintes de la mort.

MME. C. CHASSÉ.

Le Rév. J. E. Perreault, de Longueuil, P. Q. écrit le 4 décembre 1899 :—Veuillez envoyer à Alex. Charbonneau, une autre bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il a fait usage de ce remède avec succès pour la maladie de nerfs et en a obtenu le résultat désiré.

GRATIS Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Medecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE



IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame

(2 portes de la cote St-Lambert)

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c	50c	la doz.
" " noir, 3c	30c	"
" vues locales, noir	8c	"
" " " couleur	15c	"
" " pays étrangers	15c	"
" " désastre de San Francisco	15c	"
" Ivoire	20c	"
" " couleur	30c	"
" " peinte à la main	65c	"
" tableaux, paysages	25c	"

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Un Livre que chaque ménagère devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"

Gratis Ecrivez aujourd'hui pour une COPIE **Gratis**

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Cartes Postales Nullle part ailleurs trouverez-vous plus de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. **Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.**

Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix speciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE

804, rue Ste-Catherine Est

Lunettes et Lorgnons



ajustés à votre vue—L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens

1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Monica'm

La bonne nouvelle

Marie était rentrée la première, puis Jeanne, puis Cécile. Dans le petit appartement qu'elles occupaient, — une cuisine, une salle à manger, trois chambres reliées par un couloir, — on pouvait, à la même heure, chaque soir, entendre les mêmes baisers, donnés à plein coeur, et les mêmes mots, que les trois soeurs se disaient l'une à l'autre et que la mère répétait après elles : "Bonjour, chérie! Tu n'es pas trop lasse? Tu n'as pas trop travaillé? Bien sûr, tu vas te reposer, n'est-ce pas? C'est si bon d'être ensemble!" La mère ajoutait quelquefois : "T'a-t-on payée ?"

Marie, l'aînée, était une grande jeune fille blonde, élégante et forte, très réservée et presque froide avec les étrangers, mais très tendre à la maison, lorsque les sourires ne risquaient pas d'être mal interprétés, lorsque le rôle était fini, l'égalité retrouvée, la famille refaite. Comme elle avait ses diplômes, elle enseignait le français. Comme elle était robuste, elle courait toute la journée, d'un quartier à l'autre, sans que jamais la fatigue eût l'air d'entamer sa jeunesse épanouie. La seconde, Jeanne, plus frêle, plus rieuse, plus souple, plus sensible à la louange d'un regard ou d'un mot, donnait des leçons de piano. Elle avait de longues périodes d'anémie et des moments de surabondance de vie. Il avait fallu, l'an dernier, l'envoyer aux eaux, et les économies de toute la maison y avaient passé. C'était la seule qui se soignât. La plus jeune des trois soeurs, celle qu'on appelait justement "la petite", et qui n'avait ni beauté, ni teint, ni charme féminin, une enfant de dix-huit ans, qui venait de subir l'examen pour le brevet supérieur, ne se plaignait jamais, ne s'arrêtait jamais de travailler, ne semblait pas hantée ni seulement effleurée par le rêve d'une autre existence que celle qu'elle avait menée jusqu'ici. Et cela s'expliquait peut-être par cette raison que, née la dernière, toute jeune encore lorsque le père était mort et que la faillite avait été déclarée, elle avait ignoré la fortune, dont les autres, plus ou moins, se souvenaient.

La nuit venait, une nuit tardive de fin de printemps, où les fenêtres, ouvertes sur la rue, laissent entrer, jusqu'à une heure avancée, un peu de lumière du jour, un peu de poussière, un peu de chaleur molle. Cécile était à peine arrivée, elle enlevait son chapeau et le posait sur son lit, ayant soin de plier la voilette en quatre, lorsque Marie, qui venait d'embrasser sa soeur et, dans l'ombre plus qu'à demi-faite, la regardait, s'écria :

—Tu as quelque chose !

La mère passa, au même instant, dans le corridor, portant la soupe et un plat qu'elle avait préparés.

—Oui, dit-elle sans s'arrêter, une nouvelle, grande. Venez, que je vous l'apprenne.

La mère, qui était, en réalité, la femme de chambre et la cuisinière du ménage, pauvre femme, usée, parcheminée, aigrie par ce qu'elle appelait la malchance, malheurs d'argent d'autrefois, soucis du pain d'aujourd'hui, et incapable de ne plus rien voir au delà, continua, en s'asseyant devant la pile de quatre assiettes où elle devait verser le potage :

—J'ai à vous annoncer, mes enfants, que Cécile est demandée pour être institutrice dans un château.

Marie et Jeanne, qui corrigeaient les défauts de symétrie d'un couvert mis à la diable, et, sur la toile cirée, avec la lenteur d'un geste d'art où l'on se complaît, changeaient la place d'une bouteille, d'une salière et de deux assiettes de fruits, se penchèrent en avant. La lumière de la suspension éclata sur les tabliers rouges qu'elles avaient fixés à leurs corsages.

—Institutrice? la petite? Dans un château? demandèrent-elles.

—Et un grand. Elle aura une chambre et un cabinet de toilette dans une tour, séparés des chambres d'enfants; la permission de dîner dans la salle à manger, même quand il y aura des étrangers, deux heures par jour pour lire, la promesse d'être emmenée en excursion autant que cela se pourra, et le droit de me recevoir une fois par mois, le dimanche, la chère mignonne.

—C'est loin d'ici ?

—Quinze lieues.

—Combien d'enfants à instruire?

—Une seule, de treize ans. Cécile en a dix-huit. Ça va très bien. Elle a couru les bureaux cet après-midi, pour tâcher de retirer son diplôme. Qu'est-ce qu'on t'a répondu, petite ?

—Pas avant six mois, et encore nous aurons de la chance.

—Nous n'en avons jamais eu, excepté aujourd'hui. Car je ne vous ai pas dit que j'avais obtenu quinze cents francs pour votre soeur, moi qui vous parle. Elle n'aurait pas osé demander un chiffre pareil. J'ai osé. J'ai dit: "Madame, il y a institutrice et institutrice. Mais une jeune fille du monde, comme la mienne..."

Elle racontait l'histoire, simplement, tout en servant ses filles. Marie et Jeanne ne la regardaient pas. Elles considéraient, avec une attention passionnée, troublée, inquiète, la petite, qui faisait signe, avec sa tête brune: "Oui, cela est vrai, cela encore", et qui, toute pâle, interrogeait le visage des aînées, pour savoir : "Dois-je me réjouir? Est-ce vraiment une bonne nouvelle? Est-ce le bonheur?"

Jeanne calculait que les honoraires promis représentaient sept cent cinquante demi-heures de leçons de piano, à deux francs la demi-heure ; elle songeait que Cécile n'aurait aucune dépense à faire, si ce n'est pour la toilette, et encore n'avaient-elles pas acheté, voilà quinze jours, leurs trois robes et leurs trois chapeaux d'été ?

—C'est superbe! dit-elle.

—Moi, reprit Marie, qui était toujours la seconde à dire son avis, mais la plus écoutée, ce qui me séduirait, vois-tu, ce serait la pensée d'avoir à m'occuper d'une seule enfant, de pouvoir la connaître, me faire aimer d'elle, remplacer la mère... Avec des leçons, si fréquentes qu'elles soient, l'influence est toujours brisée. On touche à peine le coeur, on ne le prend pas. J'ai souffert plus d'une fois, moralement, de ces perpétuelles allées et venues...

—J'en ai souffert physiquement, interrompit la cadette, j'en ai éprouvé des fatigues auxquelles Cécile ne résisterait pas. Car, en soi, le décor me séduirait plutôt ; Cécile aura le voyage... Quand doit-elle entrer en fonctions, maman, vous ne l'avez pas dit ?

—Dans quatre jours, nous le saurons... Je recevrai une lettre... Il faut le temps de congédier l'ancienne institutrice, de préparer l'enfant à recevoir notre heureuse Cécile...

L'heureuse Cécile, avec ses yeux creusés et dolents de surmenée, ayant interrogé le regard de ses trois juges, comprit qu'elle devait se réjouir, en effet. Elle s'anima, elle fit des projets; elle eut de l'esprit. Entre elle et Jeanne surtout, les deux plus jeunes, la conversation était si vivante et si gaie qu'on ne reconnaissait plus l'étudiante d'hier, toute passive, dont le sourire, rapidement éteint, annonçait seulement qu'une idée d'autrui, un geste, une couleur, un document de plus, s'était enregistrés dans sa mémoire indifférente et lasse.

Même après que le dîner fut achevé, la bonne nouvelle continua d'exercer son influence sur ces âmes remuées par elle. La mère enlevait le couvert, et, passant d'une pièce dans l'autre, affairée, s'étonnait, chaque fois qu'elle revenait dans la salle à manger, de retrouver ses filles moins silencieuses que de coutume. Marie, Jeanne, Cécile, qui n'avaient que cette heure-là pour raccommoder leurs vêtements, cousaient, rassemblées dans le cône de la lumière de la lampe. Un peu d'air frais soufflait par intervalles et faisait le tour des murs. Les deux aînées parlaient des difficultés de leur métier, non pour s'en plaindre, ni amèrement, mais avec belle humeur, au contraire, et pour mieux établir dans l'espérance et dans la joie cette petite, qui ne donnerait pas de leçons au cachet.

Cependant, tout à la fin, lorsqu'elles se levèrent, dans le silence de la ville à peu près endormie, qui permettait d'entendre, malgré la fenêtre ouverte, le bruit des cassures d'étoffes qui se redressaient, Marie eut la vision, tout à coup, du départ imminent. Elle vit, se détournant pour embrasser la mère, sa jeune soeur, déjà effacée à demi par l'ombre. Elle songea: "Il faudra qu'elle parte. Dans quatre jours, elle s'en ira ainsi pour des années." Et cette pensée, voisine de son coeur, depuis le commencement de la soirée, combattue depuis des heures par la crainte de souffrir et de faire souffrir les autres, s'empara d'elle souverainement. Marie, au coin de ses yeux, essuya deux larmes, les premières.

Le lendemain, en s'éveillant, elle aperçut, elle lut en elle-même, comme une proposition formulée et devenue évidente pendant la nuit: "Cette bonne nouvelle est un malheur. Si l'une des trois s'en va, la maison est morte." Elle garda pour elle son jugement. Mais, vers le soir, Cécile ayant voulu reprendre la conversation de la veille avec Jeanne, celle-ci laissa tomber les mots de château, de liberté, de promenades, d'attentions, et les autres, comme si elle n'y croyait plus.

Le surlendemain, les trois soeurs se plaignirent d'être souffrantes, et se couchèrent sans avoir veillé ensemble.

Le troisième jour, Marie, qui s'était éveillée et levée de grand matin, afin de pouvoir entendre une messe avant de commencer les leçons, n'était pas agenouillée depuis deux minutes dans l'église voisine, qu'elle reconnut, en arrière, un pas qui glissait sur les dalles. "Oh! pensa-t-elle, c'est Jeanne qui souffre comme moi!" Et Jeanne passa, en effet. Et, bien peu de temps après, Cécile entra aussi. Elles évitèrent de se rencontrer et de s'expliquer.

Enfin, le quatrième jour arriva. Marie et Jeanne avaient retardé leur départ, pour être à la maison quand la concierge monterait les lettres. Il était huit heures du matin. Un petit coup de sonnette retentit. La mère dit: "La voilà!" Et aussi émue, et de la même manière qu'au premier instant, lorsqu'elle avait entrevu pour sa fille un avenir, et pour soi-même une diminution de charges, elle alla ouvrir, et prit la lettre. Il faisait trop sombre pour qu'on pût lire dans le corridor. Elle se dirigea vers la fenêtre de la salle à manger, et, en marchant, avec un doigt, elle essayait de rompre l'enveloppe. Les enfants la suivaient, muettes, pâles, sans hâte.

Aux premières lignes, la mère eut un sursaut :

—Jamais de chance, dit-elle. L'ancienne reste !

Elle allait se plaindre encore. Elle allait lire tout haut la lettre. Mais ses trois filles, jusque-là séparées, s'étaient unies dans un embrassement fou. Elles sanglotaient, elles riaient, elles se serraient l'une contre l'autre, et leurs joues, redevenues roses, étaient mouillées de larmes et de baisers. Bientôt, Marie parla, et dit:

—Quelle joie infinie!

Jeanne répondit:

—Si la petite était partie, j'en serais morte !

La petite dit à son tour :

—J'étais décidée à refuser !

Toutes trois, avec des mots différents, elles venaient de prononcer l'arrêt de leur vie: "Nous ne nous séparerons pas!" Et, ce jour-là, elles pleurèrent jusqu'au soir, parce que le secret de la pauvreté heureuse leur était apparu.

RENE BAZIN,
de l'Académie française.

FLEURISSEZ LES PLATES-BANDES DE VOTRE JARDIN

La première fleur. — Sur l'herbe qui reverdit, la dent de lion avec joie brise ses langes dorés ; la première, elle nous chante l'hymne du renouveau ; elle est pour les fleurs ce que l'hirondelle est pour les oiseaux, elle est la grande messagère du printemps.

On n'a pas besoin de la chercher longtemps, grâce à l'or éclatant des corolles qui pique la verdure naissante; elle s'aperçoit de loin: aussi quel plaisir pour les enfants et les jeunes filles d'aller la cueillir pour en composer des bouquets, des couronnes et des boules embaumées.

Epoque des semis. — Il faut semer les graines en mai, afin d'échelonner les floraisons, sur couche tiède, en terrines remplies d'un mélange composé par parties égales de terreau, de feuilles mortes, de terre franche et de sable blanc. Ombrer et tenir légèrement humide jusqu'à la levée. Pour activer la végétation, donner quelques arrosages d'eau additionnée d'engrais, en ayant bien soin de ne pas mouiller les feuilles, car il faut très peu de chose pour en amener la pourriture.

Lorsque les jeunes plants auront acquis une certaine force, les repiquer isolément en petits godets de trois à quatre pouces de diamètre, et dans un nouveau mélange analogue à celui employé pour les semis, mais en ne mettant de sable que juste la quantité nécessaire pour assurer la perméabilité du composé.

Il faut habituer graduellement les plantes à l'air, afin d'arriver à les laisser dehors pendant l'été. A l'automne, au moment des grandes pluies, les mettre à l'abri sous un châssis froid, et dès l'apparition, au printemps, des tiges florales, les rentrer en serre froide, où la floraison se prolongera jusqu'à l'automne, où elles donneront une note de renouveau.

Par les rempotages successifs et selon la végétation, on arrivera à mettre les plantes dans des pots de six pouces de diamètre, dans lesquels s'effectuera la floraison. A l'apparition des hampes florales, on enfoncera près des bords des pots trois petits tuteurs qui serviront de maintien à deux cercles de fil de fer, au milieu desquels les tiges seront maintenues dans une position verticale, sans pour cela être serrées.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

LES DOULEURS

Les femmes du Canada en ont trouvé le remède

Le cas de Mademoiselle Ellen Walby — Des milliers guéris par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Combien de femmes se rendent compte qu'il n'est pas dans l'intention de la nature que les femmes souffrent si cruellement?



Des milliers de femmes Canadiennes, cependant, ont trouvé du soulagement à leurs souffrances en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, car c'est le plus parfait régulateur de la santé féminine que la science connaisse. Il guérit la cause de tant de mal et enlève l'horreur des périodes douloureuses.

Ellen Walby, de l'Hotel Wellington, Ottawa, Ont., écrit :

"Votre Composé Végétal me fut recommandé contre d'intenses souffrances que j'endurais tous les mois et dont je souffrais depuis plusieurs années, n'obtenant aucun soulagement de plusieurs prescriptions qui me furent ordonnées, jusqu'à ce que, finalement, devenant découragée au sujet des médecins et de leurs remèdes, je résolus d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'en suis heureuse car en très peu de temps, mes périodes devinrent régulières et sans douleur. Cela me semble trop beau pour être vrai et je suis en vérité une femme heureuse et reconnaissante."

Les femmes qui souffrent de périodes douloureuses ou irrégulières, mal de reins, flatuosité, affaissement, inflammation ou ulcération, maladie des organes, pesanteurs, étourdissements, faiblesse, indigestion, prostration nerveuse, ou les "bleus," devraient agir immédiatement pour éviter de graves conséquences, et recouvrer une santé parfaite en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et en écrivant à Mme Pinkham, Lynn, Mass., pour lui demander ses conseils gratis. Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous sa direction jusqu'à la mort de sa belle-mère. Elle donne ses conseils gratuitement aux femmes depuis vingt-cinq ans. Des milliers ont été guéries en agissant ainsi.

Complet, $10.00
Fait sur commande
Pantalon, $3.00

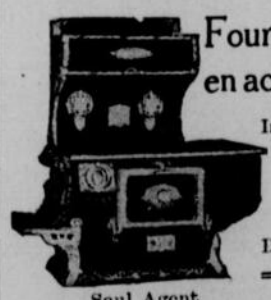
Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins $10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 561 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311





Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Ea 2314
Tél. Marchands 694

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de **LYONS** suffit. Coute 25c. le grand flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Notes canadiennes

Mariage Pouliot-Lemieux.

Le 26 juin dernier, à l'archevêché de Montréal, a été célébré par Mgr Racicot, le mariage de M. J. C. Pouliot, C. R., avec Mademoiselle Eugénie Lemieux, soeur de l'hon. R. Lemieux, ministre des Postes.

M. et Mme Pouliot ont passé quelques jours à Québec et à la Rivière du Loup, et, comme nous écrivons ces lignes, ils voguent vers l'Europe, sur l'"Empress of England". Nous offrons nos meilleurs voeux de bonheur aux jeunes époux.

❖

Feu Mme Thomas Shaughnessy.

Madame veuve Thomas Shaughnessy, mère de Sir Thomas G. Shaughnessy, le président de la Compagnie du Pacifique Canadien, est décédée, le 24 juin, à sa résidence de Milwaukee, à l'âge de 83 ans.

Nous offrons nos plus sympathiques condoléances à Sir Thomas et à sa famille.

❖

Feu Mme Edwidge Prévost.

Mme Edwidge Prévost, épouse de feu le Dr Jules E. Prévost, est décédée, le 24 juin, à Saint-Jérôme, à l'âge de 76 ans et neuf mois. Les obsèques eurent lieu mardi, 26 juin, en l'église paroissiale de Saint-Jérôme, à 10.30 heures du matin, après l'arrivée du train de Montréal. Le corps a été inhumé dans le terrain de la famille, au cimetière de Saint Jérôme.

Mme Prévost était la fille de feu Léandre Prévost, autrefois notaire à Terrebonne. M. Léandre Prévost joua un rôle actif à l'époque mémorable de 1837. Pour échapper à l'échafaud, il fut forcé de s'exiler aux Etats-Unis, et il profita de ce temps d'exil pour écrire un journal très intéressant sur les péripéties de cette époque mouvementée de notre histoire. Ce journal se trouve encore dans les mains de la famille.

Mme Prévost n'avait qu'un frère, dans les ordres; il mourut jeune, ayant été curé de Lachine vers 1856.

Mme Prévost fut une mère de famille comme il s'en voit peu: chrétienne dévouée et douée des plus belles qualités de l'esprit et du coeur; elle était d'une charité proverbiale. Elle eut quinze enfants, qu'elle éleva avec un dévouement sans borne et un zèle incomparable. Dix enfants lui survivent: le Dr L. C. Prévost, médecin distingué de la ville d'Ottawa; Mlle V. Prévost, de la Congrégation des Soeurs-Grises d'Ottawa, et qui porte en religion le nom de Soeur Marguerite de la Croix; Oscar Prévost, de Saint-Jérôme; le Père Eugène Prévost, de Paris; le Dr Henri Prévost, de Saint-Jérôme; le Dr Paul E. Prévost, de Montréal, et Mlle Léonie Prévost, de Paris.

Mme Prévost laisse aussi cinq petits enfants.

L'honorable Jean Prévost, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, se trouve au nombre des nombreux neveux de la défunte.

A l'occasion de ce deuil, nous offrons à la famille de la défunte nos plus sincères condoléances.

Joli cadeau à faire.

Non à des enfants, mais à de grandes personnes. Combien, parmi elles, ne sont pas plus raisonnables que des enfants, et qui n'ont connu autour de soi des gens ayant bonne volonté d'économiser, mais... à qui il faudrait forcer un peu la main... pour la pousser à la tirelire. Eh bien, voici un moyen très pratique de s'obliger, malgré soi, à remplir une tirelire, car elle joint l'utile à l'agréable.

Chacun sait qu'il est très désagréable de ne pas avoir l'heure; or, aux personnes économes et bonne volonté, mais manquant un peu d'argent, on pourra faire le cadeau suivant: la pendule tirelire, inventée par les Américains et brevetée à New-York sous la marque de: "Time is money Clock-Bank". Ce gentil modèle, décorée de cuivre flamand, munie d'un excellent mouvement et d'une solide boîte d'acier — la tirelire. Et voici l'originalité: c'est que, pour remonter la pendule, il faut mettre une pièce de monnaie, car les clefs ne peuvent être atteintes que par ce moyen.

Donc pas d'argent, pas d'heure. Ce nouveau bibelot fait fureur; nul doute qu'il va bientôt se faire consacrer à Montréal.

JOURNAL DE LA JEUNESSE — Sommaire de la 750e livraison (16 juin 1906). — Monsieur de la Palisse, par J. Jacquin.— Les bains de mer à domicile. — Comment se fabriquent les câbles électriques. — Mademoiselle l'Amirale, par Mme de Bovet.— Les couleurs des fleurs, par L. Viator. — Theresa Milanollo, par H. Heinecke.

Abonnements. — France : un an, 20 fr. ; six mois, 10 fr. — Union postale : un an, 22 fr. ; six mois, 11 fr.

Le numéro : 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Bibliographie

La Méthode apologétique des Pères pendant les trois premiers siècles, par L. Laguier, professeur au petit séminaire de Cambrai. — 1 vol. in-12. Collection "Science et Religion", (No 373). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Cette étude a pour but de montrer comment les Pères des premiers siècles comprenaient la défense systématique et scientifique de la Révélation chrétienne. On y verra de quelle façon ils ont établi la fausseté du paganisme et fait ressortir les caractères opposés de la religion chrétienne, quel usage ils ont fait de la preuve des prophéties et de la preuve des miracles, par quels arguments ils ont démontré la mission divine de Jésus-Christ et le rôle providentiel de l'Eglise, gardienne de la Révélation. Un chapitre final intitulé les Pères et l'Immanence tire son opportunité des discussions récentes sur la méthode apologétique. On voit tout l'intérêt de ce travail qui, en même temps qu'il donna la synthèse de l'argumentation traditionnelle, fournit les éléments de la défense religieuse la plus efficace au temps présent.

Etude de sociologie. IX. **Production et Profit**, par L. Carriguet, supérieur du grand séminaire d'Avignon. 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion", No 358). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

L'auteur étudie successivement la nature et le facteur de la production, le rôle du "travail", de la "nature" et du "capital" dans la production, puis le fondement, la légitimité, l'étendue du "profit". Il termine par un certain nombre de règles pratiques qu'on appréciera d'autant plus que l'auteur est plus autorisé pour les émettre. Employeurs et employés aimeront à connaître, de la bouche d'un théologien éminemment versé en sociologie, leurs devoirs et aussi leurs droits. Les qualités d'exposition didactique, si remarquées dans les précédents opuscules de l'auteur, se retrouvent ici. L'ensemble de ces travaux forme certainement le meilleur manuel de sociologie catholique qui ait été publié jusqu'aujourd'hui.

La Jeune Fille et l'évolution moderne, par G. d'Azambuja. 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion", No 361). — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Quelle situation font à la jeune fille les conditions de l'évolution économique et sociale moderne? C'est une série de réponses pratiques à cette urgente question que le spirituel et délicat auteur du présent opuscule s'est efforcé de fournir. Successivement il examine le sort de la jeune fille du peuple, de la jeune fille bourgeoise, de la jeune fille riche. Deux chapitres dont les titres parlent d'eux-mêmes traitent du "procès de Chrysale" et de "l'innocence mal entendue". Dans sa conclusion, l'auteur se préoccupe de "la jeune fille et de la vie publique".

Le Protectorat religieux en Orient, par J. Aubès, avocat. 1 vol. in-12. (Collection "Science et Religion", No 378). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Dans le premier chapitre de cet excellent opuscule, l'auteur examine la situation spéciale faite aux peuples d'Orient par la diversité des races et des religions. Puis il fait un rapide historique des relations de l'Europe et de la France en particulier avec le Levant. Il analyse avec un soin particulier le régime créé par les Capitulations. Ce premier chapitre achevé, il étudie successivement: l'histoire du protectorat religieux de la France, son étendue, les conditions de son maintien, la situation des puissances étrangères à l'égard du protectorat religieux. Dans sa conclusion, M. Aubès démontre que, pratiquement, les droits de la France ne seront sauvegardés que par notre accord avec le Vatican. Et de fait, l'avenir de notre protectorat lui semble bien compromis. Il n'y en a que plus d'intérêt à parcourir avec lui cette glorieuse histoire de huit siècles qui est sur le point de s'achever dans quelque banale séance du Parlement.

GRAINS DE SAGESSE

Il n'y a de bonnes recettes pour trouver le bonheur que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et d'être bien avec soi-même. — Mme Du Deffant.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. à midi, le lundi ; le dimanche, jour et nuit.

Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

CARTES D'AFFAIRES — Profession Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
NOTAIRE
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et évaluateur
No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisserie
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co.
55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

Peintres d'Enseignes

Phone Est 1105 Spécialité : Lettrage de Voitures
LAFOND & COUTURE
Anciens employés de A. Giard & Cie.
PEINTRES D'ENSEIGNES
No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTRÉAL

NE LAVEZ PAS
sans employer la
Poudre à Laver Chinoise
La meilleure. La plus rapide. Elle nettoie parfaitement et parfume le linge. Douce aux mains. Mousseuse.
Paquets de 5c, 0c et 25c
Nous rachetons les boîtes vides au comptant.
MOULIN OCEAN
101 Avenue Mont-Royal



CAUSERIE MÉDICALE

Pour les dyspeptiques—Vrais ou imaginaires

Il ne se passe pas de jour que les dyspeptiques — ils sont légions — ne se torturent l'esprit à découvrir un genre d'alimentation qui leur convienne, sauf à changer celui que le médecin leur indique s'ils n'y trouvent pas incontinent de soulagement à leurs souffrances.

L'inconstance du dyspeptique est légendaire, et le rôle que joue son imagination aux dépens de la science a fait maintes fois le désespoir des doctes disciples d'Esculape. On nous saura gré, sans doute, de reproduire ici, partie d'une très intéressante étude publiée par le Dr Grandval de Belly dans "La Cuisine des familles", sur la classification des aliments au point de vue de la digestion, pour les personnes en santé et les personnes qui ont un estomac bien portant ou seulement faible.

Classification des aliments au point de vue de la digestion, pour les personnes faibles d'estomac.

Toujours en nous occupant des personnes atteintes de dyspepsie essentielle, nous avons à procéder maintenant à la classification des substances alimentaires dans leur ordre de digestibilité ; car il est de toute évidence que plus un estomac a des difficultés de digestion, plus il faut lui fournir une nourriture légère. Ce n'est que peu à peu, en ne le surchargeant pas, que cet organe reprendra ses forces naturelles. Le médecin, à qui vous accordez votre confiance, mesdames, celui qui vous soigne d'habitude et qui connaît le mieux votre cas particulier, sera toujours le meilleur juge pour vous autoriser à monter plus ou moins vite, ou plus ou moins lentement, les degrés de l'échelle de digestibilité des matières nutritives. Quand il vous permettra les champignons et les truffes, c'est que vous serez guéries.

Ordre de digestibilité des aliments :

Avant tout, notez bien qu'il ne faut pas confondre l'ordre de digestibilité avec celui de la nutritivité; il arrive, au contraire, que les aliments les plus nutritifs sont souvent d'une digestion plus difficile, et que, réciproquement, quelques-uns des plus digestibles sont aussi les moins nourrissants. Nous ne nous occuperons donc pas ici de la qualité nutritive, plus ou moins importante, des divers aliments.

Toutes les substances introduites dans le canal alimentaire sont soumises à l'action digestive; mais cette action ne s'exerce pas sur toutes au même degré. Tantôt la substance est absolument réfractaire au pouvoir transformateur que possèdent les sucs digestifs sécrétés dans notre organisme, et alors cette substance est dite "indigeste" ; tantôt elle subit la transformation qui doit la rendre absorbable, et, dans ce cas, elle est "digestive". En outre, parmi les substances digestives, les unes subissent très promptement l'action des sucs modificateurs; les autres exigent un temps plus long ou une énergie plus considérable dans la fonction; elles sont donc plus ou moins "digestibles".

Il n'y a pas de limites bien tranchées entre les unes et les autres, et le pouvoir digestif ne peut s'exprimer qu'en disposant des aliments dont nous faisons habituellement usage dans un ordre qui indique leur digestibilité relative. Sous ce rapport, et en commençant par les aliments les plus digestifs aux faibles estomacs, en terminant par les moins digestifs, on peut établir une liste exacte, qu'on lira ci-après.

En d'autres termes, pour éviter toute erreur d'interprétation, nous donnons deux échelles de digestibilité: d'abord, au point de vue du temps de digestion, l'échelle qui intéresse les personnes jouissant d'un estomac en pleine santé; ensuite, au point de vue de la facilité et de la difficulté de digestion, l'échelle qui concerne les personnes faibles d'estomac. En effet, pour celles-ci, ce n'est pas le temps plus ou moins long de la digestion qui importe absolument, mais bien la facilité ou la difficulté de cette même digestion; c'est ainsi que les huîtres fraîches conviennent admirablement, sont digérées sans aucune fatigue par la plupart des dyspeptiques, quoique la digestion de ces mollusques soit relativement lente. De même, nous ordonnons l'usage du sagou, du salep, du manioc, avant l'usage du riz, quoique le riz soit l'aliment le plus promptement digéré; mais il fatigue plus un estomac malade que les tapiocas et les fécules des orchidées comestibles.

A. — Echelle de digestibilité indiquant le temps plus ou moins long de la digestion des aliments les plus usuels dans un estomac plein de santé.

Il faut :

1 heure de digestion pour le riz cuit.

1 heure 30 minutes, pour truite frite, saumon grillé, soupe à l'orge, au gruau, pommes crues, venaison (en tranches grillées).

1 heure 45, pour sagou cuit.

2 heures, pour tapioca cuit, orge cuite, lait bouilli, boeuf grillé (y compris le foie), mouton grillé, pommes sures crues, oeufs frais crus.

2 heures 15, pour lait cru, oeufs frits.

2 heures 30, pour la dinde et l'oie rôties, pâte cuite au four, hachis chaud, petits-pois cuits, navets cuits.

2 heures 45, pour mouton bouilli.

2 heures 50, pour huîtres fraîches, fromage à la crème.

3 heures, pour oeufs à la coque, oeufs mollets, bifteck saignant, gibiers rôtis, soupe aux fèves.

3 heures 15, pour porc salé cuit, mouton rôti, boeuf bouilli, pain de froment, carottes cuites.

3 heures 20, pour saucisse grillée, huîtres cuites (à l'étouffée, à la Beaumont), boeuf rôti, fromage.

3 heures 30, pour volailles bouillies.

4 heures, pour gibiers en ragoûts.

4 heures 30, pour volailles en ragoûts.

5 heures, pour homard et autres crustacés, truffes et champignons (quoique de digestion très lente, les truffes ne sont aucunement indigestes).

5 heures 40, pour graisse de boeuf.

B. — Echelle de digestibilité indiquant les degrés de facilité de la digestion, allant des aliments les plus faciles aux aliments les plus difficiles à digérer pour les personnes faibles d'estomac.

1o Laitage, avec le lait d'ânesse au premier rang.

2o Oeufs frais (surtout crus, ensuite peu cuits, frits ou à la coque) ; certaines féculles spéciales (voir plus loin aux détails sur les végétaux).

3o Huîtres fraîches, mangées pendant la bonne saison; riz cuit; gelées animales; gelées végétales.

4o Poissons, à l'exception de ceux qui sont volumineux et huileux; les mollusques cuits et les crustacés sont exceptés également.

5o Volaille blanche.

6o Volaille noire, gibier.

7o Viande de boucherie, avec les grillades au premier rang.

8o Herbes cuites et certaines graines (voir plus loin).

9o Fruits mûrs; légumes frais et cuits ; sucre, cacao.

10o Pain.

11o Pommes de terre; herbages crus ; racines crues; pâtisserie.

12o Truffes et champignons.

Telle est la digestibilité des aliments, graduée dans ses termes généraux, pour les dyspeptiques; mais une infinité de circonstances font varier l'exercice de la fonction digestive.

Observations importantes :

Le mode de préparation des aliments a la plus grande influence sur ladite fonction digestive.

C'est ainsi que les grillades et les rôtis sont infiniment préférables aux ragoûts, et, en général, à toutes les préparations culinaires dans lesquelles les corps gras entrent pour une grande proportion.

L'ordre de digestibilité pour les préparations culinaires des viandes est le suivant: 1o grillade ; 2o rôtissage à la broche ; 3o hachis et cuisson à l'étouffée ou braisage; 4o cuisson dans l'eau; 5o cuisson au four; 6o salaison.

On considère encore que, parmi les aliments de même nature, il en est qui doivent être préférés, au point de vue d'une plus facile digestion.

Ainsi, on adopte comme ordre de digestibilité, pour les viandes de boucherie : 1o mouton; 2o boeuf; 3o agneau; 4o veau; 5o porc.

Pour les volailles de basse-cour: 1o poulet; 2o dindon ; 3o canard; 4o pigeon ; 5o oie.

Pour le gibier : 1o perdreau; 2o faisan; 3o coq de bruyère; 4o chevreuil; 5o lièvre; 6o ramier et autres pigeons sauvages ; 7o lapin de garenne; 8o bécasse et autres oiseaux à long bec, gibier d'eau, etc.

Rien n'est indigeste comme les huîtres qui manquent de fraîcheur ; rien n'est lourd et malsain comme celles, même fraîches, qu'on a l'imprudence de manger en été. Par contre, de bonnes huîtres bien fraîches, nageant bien dans leur eau, mangées d'octobre à mars, représentent tout ce qu'il y a de plus léger à la digestion ; mais, d'autre part, elles ne nourrissent presque pas.

Dans la "Physiologie du Goût", Brillat Savarin raconte une expérience qu'il eut la curiosité de faire: le greffier du tribunal de Versailles, grand amateur d'huîtres, s'étant plaint de n'en avoir jamais mangé "tout son saoul", Brillat-Savarin résolut de lui procurer cette satisfaction, et pour cela l'invita à dîner. "Je lui tins compagnie jusqu'à la troisième douzaine, rapporte le savant gastronome; après quoi, je le laissai aller seul. Il alla ainsi jusqu'à la trente-deuxième douzaine, c'est-à-dire pendant plus d'une heure, car l'ouvreuse n'était pas bien habile. Cependant, j'étais dans l'inaction, et comme c'est à table qu'elle est vraiment pénible, j'arrêtai mon convive au moment où il était le plus en train : "Mon cher, lui dis-je, votre destin n'est pas de manger aujourd'hui "votre saoul" d'huîtres ; dînons." Nous dînâmes, et il se comporta avec la vigueur et la tenue d'un homme qui aurait été à jeun."

Nous avons appelé particulièrement l'attention de nos lectrices sur ce délicieux mollusque, parce que les huîtres fraîches sont des plus bienfaisantes aux estomacs irrités ou fatigués; dans la dyspepsie essentielle, dans la gastralgie, dans la gastrique chronique, on a vu l'usage des huîtres opérer des cures inespérées.

Parmi les poissons, le saumon, la sole, la limande, le merlan occupent le premier rang dans l'ordre de digestibilité; en fait de poissons d'eau douce, les petites truites de rivière et, en général, les poissons petits et moyens à qui il faut un élément courant et des plus limpides, sont de digestion légère; au contraire, la carpe et les poissons d'étang entraînent une digestion laborieuse; au dernier rang de digestibilité se placent les poissons volumineux, très gélatineux, de mer et d'eau douce, ainsi que les crustacés sans exception (homard, langouste, crabe, écrevisse, etc.), les mollusques cuits (coquilles saint-jacques, moules, etc.), et les poissons salés ou fumés.

Les mêmes observations sont applicables au choix des végétaux. — Nous nous contenterons d'indiquer d'une manière générale l'ordre de digestibilité des substances végétales ainsi qu'il suit: 1o fécules des orchidées comestibles (salep, arrow-root, etc.), ainsi que le sagou et les divers tapiocas (manioc, couaque, moussache, cassave à biscuit) ; 2o gelées végétales, herbages comestibles jeunes et à l'état de cuisson ; 3o certaines graines céréales, telles que le riz, l'orge (et encore les dyspeptiques devront n'en user que très modérément) ; 4o les fruits mûrs ou cuits; 5o légumes non farineux, frais et cuits; 6o fécules des légumineuses (pois, haricots, lentilles, etc.); racines comestibles cuites; 7o pain et quelques pâtes, en évitant d'une façon absolue toute pâte non fermentée ou mal levée; 8o pommes de terre et farines apprêtées en pâtisserie, gâteaux, ainsi que les racines crues, les légumes crus, les salades, etc.; 9o cryptogames comestibles.

Sous le rapport de la digestibilité, il y a lieu de considérer encore "l'âge des animaux" : les plus jeunes sont moins nourrissants, mais ordinairement plus digestibles. Il faut aussi tenir compte des conditions de santé dans lesquelles se trouvaient ces animaux au moment où on les a sacrifiés, et du genre de nourriture qu'ils prenaient. On doit enfin tenir compte des parties diverses de l'animal, du temps qui s'est écoulé depuis qu'il a été tué, de la manière dont il a été sacrifié, de l'état de la viande, etc.

Pour les végétaux, on considérera surtout l'état de fraîcheur et de conservation; il faut toujours s'en assurer avant de les employer en cuisine. En outre, si l'on est dyspeptique, on s'abstiendra des "crudités". Un exemple: cru, le céleri a plus de parfum que cuit; mais, cuit, il est plus nourrissant et plus digestible.

En ce qui concerne les oeufs, ils occupent un des meilleurs rangs dans l'échelle de digestibilité, à la condition d'être "gobés crus" ; à la coque, à peine cuits, ils sont encore légers, surtout s'ils sont vraiment du jour; ils restent tolérables, employés avec du lait à la confection d'une crème; mais, cuits sur le plat ou mis en omelettes, ils sont déjà lourds à un estomac faible; et, à plus forte raison, à l'état d'oeufs durs, ils sont pernicieux.

En résumé, il s'agit de tirer le meilleur parti possible du nombre assez restreint d'aliments dont il est permis aux dyspeptiques de disposer pour leur nourriture. Le problème n'est pas insoluble, à la condition de se bien pénétrer de tout ce que nous venons d'exposer.

Vous donc qui êtes dyspeptiques, si vous vous laissez tenter par l'aimable gourmandise, sachez succomber à la tentation en avant néanmoins assez de force de caractère pour ne pas choisir des mets préjudiciables à votre estomac !...

Dr GRANDVAL De BELLY.

Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LA PLUME-FONTAINE
Sir WILFRID LAURIER
Modèle perfectionné de 1906.



Les fabricants de la plume S. W. L. ont inventé un nouveau drain (feed-bar), qui rend cette plume absolument parfaite, et leur permet de donner à l'acheteur une garantie plus forte que jamais.

Si la plume-fontaine S. W. L. n'écrit pas d'une façon parfaite, cette plume sera échangée sans frais.

Garantie en or de 14 karats.

PRIX: $1.50

Avec instructions en français sur la manière de s'en servir.

Adressée franco par la poste sur réception du prix.

LIBRAIRIE Beauchemin LIMITÉE
Dépositaires pour le Canada 156 rue St-Paul, Montréal

Solution de Biphosphate de Chaux
DES FRERES MARISTES
32 ANS DE SUCCÈS



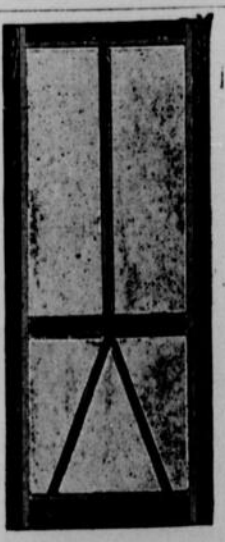
Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consomption. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. == Dépositaire général: HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal



Portes en treillis métalliques

Ces portes sont spécialement recommandées à cause de leur construction solide et de leur fini artistique. Elles sont faites en pin choisi, peintes en imitation de chêne. La "toile métallique" employée dans leur fabrication est de première qualité, garantie contre la rouille et posée d'après un procédé spécial qui la tend parfaitement.

Prix spécial aux lecteurs de l'Album Universel
$1.00 avec pentures à ressorts.

Beauvais Frères
838 RUE ST LAURENT

Le Coq du Clocher

DEPUIS quelle époque les coqs brillent-ils à l'extrémité des flèches de nos églises ? Depuis combien de temps tournent-ils à tous les vents ?

C'est au IXe siècle qu'on trouve pour la première fois mention d'un coq au faîte de l'église de Brescia. Il fut fondu en bronze par l'évêque Rampert.

En 980, saint Switin, évêque de Winchester, avait reconstruit son église et en avait célébré la dédicace le 13 des calendes de novembre. Wolstan chanta cet heureux événement en des distiques fort bien tournés pour un poète du siècle de fer, et il n'eut garde d'oublier le coq doré qui étincelait au soleil : "Un coq d'une forme élégante et tout resplendissant de l'éclat de l'or, occupe, écrit-il, le sommet de la tour. Il regarde la terre de haut et il domine la campagne. Devant lui se succèdent les brillantes constellations du Zodiaque et de Borée. Sous ses pieds superbes, il tient le sceptre et il voit au-dessous de lui la cité de Winchester. Planant dans les airs, il commande à tous ses frères et il exerce avec fierté son empire sur l'Occident. Prompt et inlassable, il brave les vents chargés de pluie et, se retournant sur lui-même, il leur présente la tête; il supporte avec courage et la neige et la tempête. Seul, il voit le soleil se baigner dans l'océan, et c'est lui qui salue le premier rayon de l'aurore. Le voyageur qui de loin l'aperçoit, fixe sur lui son regard et sent renaître son ardeur : sans doute, il n'est point encore au terme, mais ses yeux lui persuadent qu'il y touche."



Flèche de la Cathédrale d'Amiens

Saint Charles Borromée décide dans les "Actes de l'Eglise de Milan" qu'à la pointe de la flèche un coq fortement attaché pourra servir à maintenir la croix.

Mais comment disposer ces deux symboles, la croix et le coq, au faîte des édifices. Rien ne doit surmonter la croix ; d'un autre côté, le coq embroché semblait captif, et la girouette, gênée dans ses mouvements, ne pouvait tourner. La logique exigeait que rien ne parût contrarier les évolutions de l'oiseau qui fièrement se dressait contre l'effort du vent, et dans la majorité des cas, après quelquefois des discussions très vives entre les liturgistes et les architectes, la logique eut raison de la mystique, et le coq fut installé triomphalement bien au-dessus de la croix. Quelques-uns esquivèrent la difficulté en supprimant la croix et en posant le coq à l'extrémité d'une longue verge de fer; il en est ainsi notamment dans l'une des scènes de la tapisserie de Bayeux.

En général, le coq était de cuivre, métal qui a le double avantage de ne point s'oxyder profondément et de pouvoir s'employer à une faible épaisseur. Parfois, dans ses flancs, on insérait des reliques destinées à attirer la protection des saints contre les menaces de l'atmosphère, et un parchemin relatant soigneusement la date de son érection et celle des réparations qu'il avait subies durant le cours des âges. On assure que Viollet-le-Duc, en restaurateur scrupuleux, retrouva des pièces de monnaie ou des médailles dans le coq dont il surmonta la flèche centrale de Notre-Dame de Paris. Malheureusement, le coq était lourd : le vent l'emporta et le précipita dans la Seine, et les médailles y sont avec lui, si elles ne sont pas passées toutefois dans les casiers de quelque numismate.

Le plus souvent le coq était doré, pour mieux attirer les regards. On trouve dans les comptes des églises et des cathédrales la mention des sommes versées pour la dorure du coq. Cette brillante parure causa même un désagréable mécompte à deux larrons plus naïfs que ne le sont d'ordinaire les gens de leur métier: il est vrai qu'ils étaient du XIe siècle, et peut-être qu'à cette époque les voleurs étaient moins rusés. Quoi qu'il en soit, nos deux compères, voyant un beau coq étinceler dans les airs, s'imaginèrent qu'il était d'or massif; on croit volontiers ce que l'on désire. Ils escaladèrent la tour et furent bien déconfits quand ils s'aperçurent de leur méprise. Ils durent, furieux, rejeter leur larcin. C'eût été aussi une triste proie pour les voleurs que l'antique coq dont nous offrons la photographie à nos lecteurs. En cuivre, mais de forme et d'exécution grossière, ce coq avait cependant, depuis des siècles l'honneur de surmonter une des plus belles cathédrales du monde, la cathédrale d'Amiens. C'est en 1884 seulement qu'on le remplaça en même temps que le paratonnerre. Tout Amiens a admiré la hardiesse de ces ouvriers zingueurs et électriciens, aussi tranquilles sur leurs échafaudages à 105 verges du sol que nos maçons sur la plateforme d'un premier étage.

Mais d'où vient que ce volatile, fier despote de nos basse-cours, s'est installé là-haut, si loin de son modeste domaine, et s'y est installé si bien qu'il fait encore aujourd'hui le couronnement presque obligé des flèches de nos églises ?

Le coq, chez les anciens, passait pour le type du courage et de la vigilance, et on en faisait un oiseau protecteur. Les Gaulois, après la conquête, lui reconnurent la même valeur figurative: ce qui explique sa présence sur des médailles ou des basreliefs de l'époque gallo-romaine.

Les chrétiens furent loin de rejeter ce symbole, qui prêtait tout ensemble à l'inspiration poétique, aux considérations mystiques et au langage emblématique.

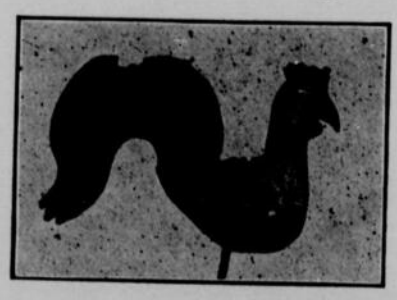
"Le chant du coq, écrit saint Ambroise, est agréable durant la nuit; non seulement agréable, mais utile, car il réveille le dormeur, avertit l'homme préoccupé, rassure le voyageur. Quand il éclate, le voleur quitte ses embûches; l'astre du jour s'élève et illumine le ciel; le nautonier inquiet oublie ses angoisses, car la tempête excitée par le vent du soir commence à se calmer; le pieux serviteur de Dieu se lève pour prier et la Pierre fondamentale de l'Eglise expie la faute qu'il avait commise en reniant le Christ. A ce chant matinal, l'espoir renaît au coeur de tous, les souffrances du malade se relâchent, les douleurs du blessé s'affaiblissent, l'ardeur du fiévreux diminue... Jésus regarde ceux qui chancellent, il ramène ceux qui s'égarent; il jette les yeux sur Pierre et Pierre aussitôt se reconnaît."

Comme les anciens Grecs, les premiers chrétiens aimaient à dessiner l'image du coq sur leurs tombeaux, mais ce n'était plus comme défense contre une puissance mystérieuse, c'était "in spem beatae resurrectionis" — dans l'espoir de la bienheureuse résurrection, — que semble annoncer la fanfare de l'oiseau vainqueur éclatant dans les ténèbres de la nuit. C'est ainsi que nous trouvons le coq représenté sur des sarcophages chrétiens des catacombes de Sainte-Agnès et de Saint-Calixte. Plus tard, cet emblème suggestif, cet oiseau symbolique fut installé à la partie la plus visible, la plus élevée de nos temples, et comme, par la fierté de son attitude, par la sveltesse de son corps, l'ampleur de son panache, le coq se prêtait fort bien à cette fonction, on le mit au sommet des campaniles comme héraut mystique et indicateur des vents.

Voilà sans aucun doute la cause à laquelle il faut attribuer la présence:

Du beau coq vernissé qui reluit au soleil
Sur les flèches de nos églises.

Il serait curieux de rechercher tout ce que l'ingénieux mysticisme du moyen-âge trouvait d'enseignement et d'applications



Ancien coq de la flèche de la cathédrale d'Amiens.

morales dans la présence du coq au sommet des clochers. Hugues de Saint-Victor le compare à un prédicateur, excitant les dormeurs à rejeter les oeuvres de ténèbres, se tournant contre le vent, quand par ses reproches et ses menaces, il s'élève contre les rebelles... La tige de fer sur laquelle il tourne est l'emblème de la rectitude de la parole du prêtre, lequel ne doit pas se laisser conduire par l'esprit de l'homme, mais par l'inspiration de Dieu.

Le mystique théologien revient sur ses applications dans plusieurs de ses oeuvres, et Honorius, archidiacre d'Autun, ajoute dans sa "Gemma" : Ce n'est pas sans raison que le coq est placé au sommet des campaniles; le coq réveille ceux qui dorment, il rappelle au prêtre qu'il est comme le coq de Dieu, et qu'il est chargé de réveiller par le son des cloches ceux qui dorment pour les appeler à Matines. Nous voilà bien en plein moyen-âge, dans l'une de ces vieilles cités épiscopales ou monastiques.

Ils sont bien oubliés aujourd'hui, ces enseignements d'une piété subtile! Qui donc encore, en consultant le coq pour connaître la direction du vent, songe à saluer en lui le symbole du Christ et du pasteur?

Le coq est devenu une banale girouette, et pourtant il est resté populaire; il symbolise la patrie locale que déjà résumait le clocher, et un auteur moderne a pu écrire ces paroles bien vraies : "Une des plus grandes joies qu'il soit donné à l'homme de ressentir, c'est celle qu'il éprouve lorsque, après quelques années d'absence, il revoit enfin le coq de son clocher. Il n'est point menacé, ce vieil emblème, surtout dans notre France qui vient de remettre le coq sur ses monnaies; les farouches conventionnels eux-mêmes le respectèrent, saluant en lui "le symbole de la surveillance" qui se mouvait pour fixer ses regards de tous côtés et assurer ainsi le salut de la République. Voilà certes un symbolisme auquel nos liturgistes du moyen-âge n'avaient point songé. Mais s'il encourait une disgrâce dans notre siècle d'innovations, ne se trouverait-il pas des archéologues et des artistes pour plaider la cause du fidèle oiseau ?"

V. BRANDICOURT,
Vice-président de la Soc. linnéenne du nord de la France.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

BIBLIOTHEQUE POUR LES VACANCES
Envoyée après réception des timbres de port.

En cette période de progrès universels, alors que les entreprises commerciales et les affaires de toutes sortes requièrent l'attention et l'énergie quotidienne de tous ceux qui forment la population d'une grande ville, il est absolument nécessaire que l'on dispose d'une semaine ou deux chaque année pour se refaire physiquement et se reposer. Le "Boston & Maine R. R." agit en telle circonstance, comme guide, comme agent directeur, et choisit le site de vacances convenable. Ce chemin de fer a un bureau qui s'occupe de la littérature concernant les places estivales. Cette littérature comprend onze petits livres de descriptions, joliment illustrés, lesquels décrivent en détail toutes les attractions du Nord de la Nouvelle-Angleterre, ce sont :

"Lakes and Streams."
"Among the Mountains."
"All Along Shore."
"Vacation Days in Southern New Hampshire."
"Merrimack Valley."
"Fish and Game Country."
"Valley of the Connecticut and No. Vermont."
"Lake Memphremagog and About There."
"Lake Sunapee."
"Central Massachusetts."
"The Hoosac Country and Deerfield Valley."

Un timbre de deux sous est demandé pour n'importe lequel de ces exemplaires.

"Resorts for the Vacationist Illustrated."
"Excursion Rate and Tours 1906."

Chacun de ces deux livres est envoyé gratis sur réception de l'adresse.

"Bird's Eye View of Lake Winnipesaukee."
"Bird's Eye View of the White Mountains."

Chacun de ces deux livres est envoyé sur réception de 6 cents en timbres-poste, et six jolis porte-feuilles avec gravures en demi-ton, dimensions, 6 x 4 pouces, sont envoyés sur réception de 36 cents en timbres-poste, 6 cents pour chacun d'eux. Leurs titres sont :

"Lakes of New England."
"Rivers of New England."
"Seashores of New England."
"Mountains of New England."
"Picturesque New England."
"The Charles River to the Hudson."

General Pass. Dept., Boston & Maine R.R., Boston.



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA LORRAINE	juillet 5
*LA TOURAINE	juillet 12
LA BRETAGNE	juillet 19
*LA PROVENCE	juillet 26
*LA LORRAINE	août 2
LA GASCOGNE	août 9

*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m, †4.30 p.m. 17.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.55 a.m., §8.50 a.m., *2.00 p.m., †6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., *8.55 a.m., 12.20 p.m., †5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., 12.20 p.m., †5.20 p.m.
ST-AGATHE, †8.45 a.m., §9.15 a.m., 11.25 p.m., †4.30 p.m., †5.35 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., † 5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. R Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seul. ‡ Quotidien excepté le samedi. ¶ Samedi seul.

A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Détroit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a.m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE, SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m., * 7.40 p.m.
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m., * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m. tous les jours, 4.10 p.m. les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m. tous les jours 7.10 p.m., les jours de semaine et 10.10 p.m., tous les jours.
BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure



La truite mord bien au LAC ECORCE

et autres lacs sur la division de Montfort du chemin de fer

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers,
Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

DAMES demandées, travail agréable, $3 à $5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.



CLARK'S Sliced Smoked Beef.

(Le Bœuf Fumé de Clark)

Un vrai régal

Le Boeuf fumé et tranché de Clark est un des plats les plus appréciés que l'on puisse servir. C'est du beau boeuf, tranché très mince et fumé, qui se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes; se mange froid, et vous ne regretterez jamais d'en avoir fait l'essai.

Wm. Clark, Mfrs., - Montréal

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers



Si vous souffrez

d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

?

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Porpora, — 1686-1767, — né à Naples.

Remarquable maître de chant et auteur de très nombreux opéras oubliés, dont il n'y a aucun intérêt à connaître les titres. Il eut pour élèves notamment les deux célèbres Caffarelli et Farinelli, et a joui d'une grande réputation. Il a aussi écrit de la musique sacrée.

Leo, — 1694-1746, — né dans le royaume de Naples.

L'un des plus grands maîtres de l'école italienne. Opéras, oratorios et musique sacrée. Nombreux solfèges.

Et parmi les compositeurs exclusivement voués à la musique religieuse, le maître de chapelle **Dumont,** — 1610-1684, — né à Liège, auteur des "cinq Messes Royales", dans l'une desquelles se trouve le fameux "Credo de Dumont", d'un fort beau style, mais déjà archaïque à l'époque.

Buxtehude, — 1635-1707, — né en Danemark.

Admirables pièces d'orgue, dont fort peu ont été publiées; fut célèbre comme organiste.

Couperin, François, — 1668-1733, — né à Paris.

Organiste, claveciniste et compositeur. Nombreuses pièces de clavecin.

Il y a eu plusieurs autres musiciens du même nom appartenant à la même famille.

Corelli, Archangelo, — 1653-1713, — né près de Bologne.

Un des plus grands violonistes comme virtuose et comme compositeur. Ses "Sonates d'église" font l'admiration des connaisseurs.

Tartini, — 1692-1770, — né à Pirano.

Possède une triple célébrité comme violoniste, comme compositeur, et comme acousticien, car il fut le premier à découvrir les "sons résultants différentiels", c'est-à-dire la propriété qu'ont deux sons harmoniques quelconques, rigoureusement justes, de reconstituer et faire résonner leur son fondamental, qu'il appelait "le troisième son". Où il eut tort, c'est lorsqu'il voulut édifier sur cette seule découverte tout un système d'harmonie, nécessairement incomplet.

Il a composé de remarquables Sonates pour violon, environ cinquante, dont la plus célèbre s'appelle la "Sonate du diable", un très grand nombre de "Concertos" et des ouvrages didactiques qui ont puissamment contribué aux progrès de l'art du violon.

Mentionnons encore le grand et célèbre chanteur:

Stradella, — 1645-1670?, — né à Naples, qui, d'après la légende, a désarmé les spadassins chargés de l'assassiner, par le prestige de son talent de chanteur et de compositeur. Cela peut être vrai.

(Quant au fameux "Air d'église" dit de Stradella "Pieta Signore", il ne peut en aucune façon lui être attribué, ne correspondant en rien au style de son temps ni au sien propre. Il est infiniment plus moderne. Plusieurs l'ont cru de Rossini. C'est aussi une erreur. J'ai de bonnes raisons pour nommer son auteur: c'est "Fétis" qui en cette circonstance a fait acte de mystificateur en même temps que de grand artiste.)

Aussi **Reincke,** — 1623-1722, organiste et claveciniste; **Chambonnières,** organiste et claveciniste; **Froberger,** — 1637-1695, — organiste; **Purcell,** compositeur anglais, et les savants théoriciens **dom Jumilhac,** le P. **Mersenne, Kircher** et **Doni,** auquel on attribue la substitution de la syllabe "do" à la syllabe "ut", gênante pour la solmisation; et enfin, quelques facteurs ou luthiers:

Cristofori, — 1653-1731, — né à Padoue.

Construisit à Florence, vers 1711, un clavecin dit "à marteaux", qui précéda de cinq ou six ans l'invention du piano, et peut y avoir contribué indirectement.

Steiner, — 1620-1670, — luthier, né à Absom, Tyrol.

Stradivarius, — 1644-1737, — luthier, né à Crémone.

Guarnerius, famille de luthiers du XVIIe et du XVIIIe siècles, originaire de Crémone.

❖

ECOLE CLASSIQUE ALLEMANDE

Bach, Jean-Sébastien, — 1685-1750, — né à Eisenach..

(Voir la première page de la musique publiée dans le No 1155 du 16 juin 1906, de l'Album Universel.) (A suivre)

LES CENTAURES DE L'OUEST

(Suite)

En réalité, le pauvre habillé de soie passe par une toilette des plus compliquées, aussitôt que l'inspecteur de la santé l'a déclaré propre à l'alimentation. Il est encore là à se démener énergiquement dans la salle d'attente. Soudain, un croc l'enlève par le jarret aux étages supérieurs. Déjà, il a rencontré une tringle de fer qui court avec une légère inclinaison sur toute la longueur de la pièce où nous nous trouvons. Le voilà qui glisse, toujours suspendu, mais avec des arrêts de quelques secondes correspondant, çà et là, à des coudes de la dite barre de fer.

1er arrêt. On lui ouvre la gorge au passage; flot de sang qui gicle et rejaillit dans le réservoir situé au-dessous de la tringle.

2e arrêt contre une porte. Suprêmes spasmes de vie, gigotements convulsifs d'égorgés qui crachent la dernière goutte de sang; la porte s'ouvre, laisse passer une victime; elle arrive à bout de tringle, tombe dans une piscine d'eau bouillante, achève d'y expirer.

3e arrêt. Une grille l'y tourne, retourne, sort enfin de la bouilloire cette chose morte pour l'étaler sur une table, où une machine la brosse, la râcle, l'étrille à la vapeur.

4e. Ici, les tortionnaires A lui coupent la tête, fait filer le reste sur une autre tringle, B l'éventre au passage, C en vide le paquet d'entrailles, D découpe les quartiers, E sépare le lard, F pare les jambons. Chacun, dans l'usine, fait "toujours" la même chose, une très petite chose, et très bien, et très vite. C'est ainsi qu'on arrive à préparer sept cochons par minute chez Armour. La plus admirable division du travail s'y trouve réalisée et permet au premier venu de trouver un emploi sans se soumettre à un long apprentissage.

Les boeufs sont tués chez Armour d'une façon moins répugnante que les cochons. Sur une petite construction en planches, de forme bizarre, on voit un homme en bras de chemise se promener gravement, en chantant... Il tient en main une carabine, le canon dirigé vers le sol.

Il marche sur une passerelle qui domine de nombreuses loges. Entre les quatre murs de planche de chacune d'elles, un boeuf se trouve isolé. Chaque boeuf, en entendant le chant, relève la tête: l'homme lui envoie alors au milieu du front une balle de sa carabine à répétition; puis, il passe à un autre. L'animal, sitôt frappé, tombe foudroyé... Pendant cinq ou six mois de l'année, cet homme tue ainsi de 300 à 600 boeufs par jour.

Un autre système également employé consiste, non pas à fusiller l'animal, mais à l'assommer d'un coup de maillet.

Comme bien on pense, cette orgie de sang aux senteurs douceâtres, vous dégoûte pour longtemps des saucisses ou andouillettes. Le baron de Mandat-Grancey eut le cauchemar "dans l'avenue bordée de quelques milliers de têtes pendues à des crocs, qui nous regardent par leurs yeux entr'ouverts sous leurs paupières plissées; chez certains, les muscles tirés par en haut, donnent à la face, encadrée de ses deux oreilles ramenées en avant, un air de gouaillerie féroce et sinistre." Récemment, M. Edouard Rod faillit y perdre connaissance.

De ces "stock yards" sortent apprêtées et parées, non seulement les viandes de boucherie de Chicago ou celles des villes voisines, qu'on expédie dans des wagons réfrigérants, mais encore celles du monde entier, sous la forme de conserves. Il s'en consomme tellement, que, jusque dans les vallées d'or du Klondike, des piles de boîtes vides diront un jour aux savants des générations à venir: "Et ceux-là aussi furent des clients de Chicago! puisque aux portes du pôle, à côté des défenses de mammouth, aux cimetières aurifères, voici l'étain où furent hachés, pilés, emboîtés les bestiaux de la Prairie!"

Sans doute ce qu'on appelle aujourd'hui la Prairie disparaîtra dans un avenir plus ou moins éloigné: elle recule tous les jours devant les chemins de fer, la culture, les habitations. Mais longtemps encore durera ce système de production animale sans frais de terre et sans impôts, fournissant à bas prix des bestiaux au commerce de Chicago. Pendant longtemps encore nous verrons le ranch et la grande cité de l'Ouest combiner leurs ressources et se compléter. Dans le ranch, c'est la vie pastorale avec ce qu'elle a de plus rudimentaire; à Chicago, c'est l'organisation moderne avec ce qu'elle a de plus ingénieusement complexe. Là-bas, c'est la vie en liberté, ce sont les troupeaux paissant une herbe qu'on ne prend pas la peine de cultiver, c'est l'oeuvre de la nature. Ici, on dispose de toutes les ressources qui ont multiplié la puissance de l'industrie et du commerce. Telle est l'alliance féconde qui, du moins à l'heure actuelle, rend la concurrence si difficile aux producteurs d'Europe.

R. AUZIAS TURENNE.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2¼ x 2¼ — $1.00
No. 2, " 2¼ x 3¼ — $2.00

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Renouvelez

votre Poêle
vos Tuyaux,
Radiateurs,
etc.

AVEC LA

Peinture Aluminium Island City



Nous vous recommandons aussi les peintures à plancher ISLAND CITY, elles donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf. Sont parfaitement imperméables et

SECHENT EN HUIT HEURES.

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.

P. D. DODS & CO.
Propriétaires
188, RUE McGILL

Etes-vous satisfait de votre POELE?

Si non, profitez de notre vente à grande réduction et venez faire votre choix parmi la très grande variété de beaux poêles en fonte et en acier que nous avons en stock.

Derniers modèles. Styles artistiques.
Prix modiques.

T. Girard & Cie
929, Rue Ste-Catherine E.



Il doit y avoir quelqu'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphe

Smith Premier

Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest Telephone Main 212



A. LECLAIRE
223 RUE ST-LAURENT

Assortiment complet de Tapis, Prélarts et Fournitures de Maison

Demandez les Timbres d'Escompte

ETIQUETTES UNION TYPO

Un bienfait pour le beau sexe !
Poitrine parfaite avec les
Poudres Orientales
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte avec notice, $1.00 ; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.



L. A. [illegible], 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E[illegible] Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Le mois de juillet

Son rang dans l'année. — Ses diverses appellations. — Comment il est personnifié. — Fêtes célébrées en ce mois chez les Grecs, chez les Syracusains, chez les Romains. — Fêtes païennes célébrées à Rome : le Poplifuge, la Fortune des Femmes, les Jeux de Neptune et les Frurinales. — Principales fêtes célébrées en juillet dans l'Eglise catholique.

Juillet, septième mois de notre année, a 31 jours. Ce mot vient du latin "Julius", surnom de C. César, dictateur; Marc-Antoine, dans son Consulat, ordonne que ce mois, qui s'appelait autrefois "Quintilis", portât le nom de Julius, parce que c'était celui de la naissance de Jules-César. On l'appelait "Quintilis" parce qu'il était d'abord le cinquième mois de l'année, qui n'avait que dix mois et qui ne commençait qu'au mois de mars dans le premier Calendrier des Romains, établi assez grossièrement par Romulus. Par une semblable raison, le mois d'août s'appelait Sextilis, parce qu'il était le sixième, et le mois de Septembre, Octobre, Novembre et Décembre, ont retenu leur premier rang.

La canicule commence en juillet, quand le soleil entre dans le signe du Lion, au 23 de juillet. On appelle vulgairement, et avec raison, le mois de juillet, le mois des fruits rouges, parce que jusqu'au 15 ou 20 de ce mois, on continue d'en avoir abondamment de toutes les sortes.

Ce mois était sous la protection de Jupiter, père du roi des dieux. Il est personnifié, dans Ausone, sous la figure d'un homme tout nu, qui montre ses membres hâlés par le soleil. Il a les cheveux roux, liés de tiges et d'épis. Il tient dans un panier des mûres, fruit qui vient sous le signe du Cancer. On dit proverbialement : En juillet faucille au poignet, parce qu'on commense à couper les blés dans le mois de juillet.

Les Grecs faisaient, au commencement du mois "Métageitniôn", qui répond à celui de juillet, une fête en l'honneur d'Apollon, qu'ils appelaient "Métagitnies".

Ils célébraient aussi en ce temps la fête d'Adonis, fils de Cyniras, roi de Chypre, aimé de Vénus et tué par un sanglier. Les femmes y pleuraient sa mort. Il est parlé de cette fête dans le prophète "Ezéchiel, ch. VII, verset 14. — "Et ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem".

Les Syracusains faisaient, le 24 du mois, une fête qu'ils appelaient "Asinaire", en mémoire de la victoire qu'Eurgelis, prêteur de Syracuse, avait remportée sur les Athéniens.

Chez les Romains, le jour des Calendes du mois de juillet était celui auquel finissaient et commençaient les baux des maisons de Rome. C'est ce que nous apprenons du commencement de l'"Epigramme" et du Livre XII de Martial.

O Juliarum dedecus Calendarum, Vidi, Vacerra, Sarcinas tuas, vidi : Quas non retentas pensione pro Cima Portabat uxor rusa crinibus septem."

Il veut que ces hardes étaient si peu de chose que le propriétaire du logis ne daignait pas les retenir pour le paiement de deux années, parce qu'elles n'en valaient pas la peine.

Le 3 des Nones, ou le cinquième du mois, était la fête du Poplifuge, en mémoire de la retraite du peuple sur le mont Aventin, selon quelques-uns, après la mort de Romulus, ou plutôt, lorsqu'après que les Gaulois eurent pris la ville de Rome, les Romains furent mis en fuite par les Toscans.

La veille des Nones, ou le sixième du mois, on faisait la fête de la Fortune des Femmes, fête établie par la femme et la mère de Coriolan, quand elles eurent obtenu de lui la paix; et les Jeux Apolinaires, établis dans la seconde guerre punique.

Les Nones de ce mois étaient appelées Caprotines: c'était la fête des femmes esclaves, en mémoire de ce que l'an 260 de Rome, après la prise de cette ville par les Gaulois, les peuples d'Italie ayant déclaré la guerre, sur le refus qu'ils firent de les leur donner, une esclave nommée Philotis ou Tutola, proposa au Sénat d'aller avec les autres esclaves à la place des filles de qualité. Toutes ces esclaves s'étant rendues dans le camp des Latins, les firent boire; et quand ils furent endormis, Philotis étant montée sur un figuier sauvage que l'on appelle en latin "caprificus", donna le signal aux Romains, qui vinrent fondre sur le camp des Latins et le défirent. C'est de là que cette fête prit le nom de "Caprotines" et était particulières aux femmes et aux filles esclaves.

Le lendemain des Nones, ou le huitième du mois, se célébrait la fête de la "Vitulation" ou de la déesse "Vitula", génisse, qui présidait à la joie et à la victoire.

Le VI des Ides, ou le 12 du mois, se faisait la fête de la Naissance de César.

La veille des Ides, ou le 14 du mois, était consacré à la Fortune féminine; et l'on y commençait les Mercuriales, qui duraient huit jours.

Les Ides, ou le quinzième du mois, était particulièrement consacré à Castor et Pollux, fête établie par Aulus Posthumus, après la victoire qu'il remporta contre les Latins qui voulaient rétablir Tarquin. Il y avait des jeux et combats solennels en ce jour.

Le XVIe des Calendes d'Août, ou le 17 juillet, était un jour funeste, à cause de la bataille d'Allia, petite rivière qu'on croit être le Scannabechi, qui se jette dans le Tibre à quinze kilomètres (11 milles) nord-est de Rome. Les Gaulois y défirent les Romains, 390 ans avant Jésus-Christ. On en faisait la mémoire ce jour-là, ou, selon d'autres, le 18 ou le 21 du mois.

Le X des Calendes ou le 23 juillet, avaient lieu les Jeux de Neptune. Les femmes y faisaient un sacrifice à la déesse "Opigena". Elles portaient dans son temple des petites figures de cire.

Le vingt-quatrième on faisait les Festins des Pontifes.

Le VIII des Calendes, ou le 25 du mois, on célébrait les Furinales en l'honneur de la déesse Furina, qui étaient suivies des Jeux Circenses, pendant six jours. Le même jour arrivaient les processions à l'entour des campagnes, qu'on nommait "Ambarvales".

On faisait un sacrifice de vin et de miel à Cérès le vingt-huitième jour; et le reste du mois on égorgeait des chiens roux à la canicule, pour détourner les trop grandes chaleurs qui règnent en cette saison.

Les principales fêtes de l'Eglise catholique célébrées dans le mois de juillet sont: la Visitation de la sainte Vierge, 2 juillet; sainte Elisabeth, reine de Portugal, 6 juillet; saint Jean Gualbert, fondateur de l'ordre de Vallombreuse, 12 juillet; saint Bonaventure, surnommé le docteur séraphique, et dont les écrits suffiraient à lui mériter une gloire immortelle, 14 juillet; saint Henri, empereur d'Allemagne, qui protégea l'évangélisation des nations idolâtres, 15 juillet; saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, 19 juillet; sainte Marguerite, martyre, vierge d'Antioche, 20 juillet; sainte Marie-Madeleine, pénitente, soeur de saint Lazare, 22 juillet ; saint Jacques-le-Majeur, apôtre, qui porta l'Evangile en Espagne, 25 juillet; sainte Anne, épouse de saint Joachim et mère de la sainte Vierge, patronne de la Bretagne et du Canada, 26 juillet; sainte Marthe, soeur de sainte Marie-Madeleine, qui convertit en Provence un grand nombre d'idolâtres et mourut à Tarascon, qu'elle délivra d'un dragon monstrueux, 29 juillet ; saint Ignace de Loyola, né en Espagne, fondateur de la Compagnie de Jésus, déjà florissante avant sa mort, 31 juillet.

M. CH. d'AGRIGENTE.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, $1.00 par an.

Adresse : "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

20 pour cent d'escompte sur tous les HAMACS

C'est en ces jours de chaleur accablante que vous apprécierez les plaisirs d'un hamac.

Il n'est pas nécessaire de vivre à la campagne pour jouir de ces nombreux confort.

Vous pouvez tout aussi bien l'utiliser à la ville, sur votre pelouse ou votre balcon.

Nulle maison de campagne n'est complète sans deux ou trois hamacs.

Les coloris et les patrons de nos hamacs sont surtout orientaux.

Ils sont faits de manière que la tension est également distribuée.

On peut les attacher n'importe où, à l'aide de crochets.

Prix: $2.50 à $6.25, moins 20 p. c.

Puis nous avons un hamac qu'on pent remployer comme chaise ou canapé.

Il est fixé à un support qui peut être plié quand il n'est pas en usage.

Vendu avec ou sans couverture imperméable.

Prix, complet, $21.25, moins 25 p. c.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

SIROP DANIS-GAUVIN

Guérit :

Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.



En vente partout à 25 cents
CARE AUX IMITATIONS

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR
395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3389

.... LES ....
Essences Culinaires de Jonas
sont recommandées par les chefs les plus célèbres



elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les
Essences de Jonas

Femmes malades



Ne souffrez plus.

Ecrivez immédiatement pour un échantillon

GRATUIT

de notre remède, il vous prouvera que par son usage vous pourrez recouvrer promptement la santé. Cet essai ne vous coûtera pas un sou; nous voulons prouver l'efficacité de ce remède à nos frais.

Ecrivez aujourd'hui même.

The COLONIAL MEDICINE Co.
20 Rue St-Alexis, Montréal



Articles de Toilette
montés en argent—ciselés. Un choix qui vous fera rêver. Venez nous voir. 9

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL



Gratis Deux très jolis mouchoirs, soie et fil, bord piqué, en couleur, la dernière nouveauté, garanti qu'il ne changera pas au lavage, valant 50c. Expédié à toute personne envoyant 25c en timbres ou argent, avec mon nouveau catalogue illustré de mercerie pour hommes de printemps et été 1906.

M. Beaupré, Dept. "B"
1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Librairie DEOM
47, Ste-Catherine Est

Vient de paraitre

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié.

Prix, - - 25 cts

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

GRACIEUSE INVITATION DE LA "MONTREAL STREET RAILWAY CO'Y."

Au moment où, par une louable exception, le parlement fédéral amendait son "bill" sur l'observance du dimanche, en faveur du Parc Dominion; comme pour prouver qu'on aurait grand tort, ne fût-ce qu'une fois par semaine, de priver le public des amusements et des admirables leçons de choses qu'on voit au dit Parc Dominion; la Cie des tramways de Montréal, le 26 juin dernier, invitait le "Club des journalistes de Montréal" à visiter en détail le merveilleux rendez-vous d'attractions populaires dont nous parlons.

A 7.30 heures p. m., une soixantaine d'invités se trouvèrent donc réunis au St. Lawrence Hall, où les principaux officiers de la Cie des tramways de Montréal les reçurent avec une exquise urbanité.

Citons parmi ces officiers: M. Duncan McDonald, gérant général de la Cie des tramways; M. Gaboury, surintendant; M. Dubé, secrétaire-trésorier, et M. Burgess, organisateur de la réception faite à la presse de notre métropole, et durant laquelle ces messieurs firent tout leur possible pour plaire à leurs invités.

Au sortir de l'hôtel, ceux-ci prirent place sur la magnifique voiture-observatoire de la "Montreal Street Railway Co.". La soirée étant superbe, après une charmante promenade, messieurs les journalistes arrivèrent au Parc Dominion, où leurs hôtes les reçurent de royale façon.

Pour décrire le Parc Dominion en détail, et convenablement, il faudrait tout un numéro de cette revue, tant les amusements y sont variés, tant la science y a prodigué de trésors. Car, le Parc Dominion est unique sur ce continent: et par le site, et par ses qualités propres. Nous ne pouvons guère mieux le comparer qu'au "Dream land" de Coney Island. Du reste, ici même, nous aurons occasion de revenir sur quelques particularités très intéressantes du Parc Dominion, telles que les "incubateurs pour bébés", par exemple.

Le Parc visité, les officiers de la "M. S. R. Co." offrirent un magnifique lunch aux journalistes, et on devisa agréablement devant des coupes de champagne frappé.

Plusieurs discours furent prononcés en cette circonstance: par M. Duncan McDonald, gérant général de la Cie des tramways de Montréal, qui possède à merveille les deux langues de ce pays; par M. Dubé, trésorier de la même Compagnie, et par M. l'échevin Gadbois, qui, au nom de la presse locale, se fit l'interprète de tous, pour remercier les amphytrions d'une inoubliable soirée, que nos journalistes apprécièrent dans les meilleurs termes.

L'Album Universel, représenté au Parc Dominion par son gérant, M. L. A. Caron, et par son propriétaire, M. E. Mackay, remercie chaleureusement ici la "Montreal Street Railway Co." de sa gracieuse politesse, et, après avoir jugé de visu de ses multiples mérites, souhaite une croissante prospérité au Parc Dominion, et les meilleurs succès aux progressifs officiers de la "Montreal Street Railway Co.".

Dans les mines d'écume de mer

Combien nombreux sont les fumeurs qui apprécient les charmes d'une bonne pipe en écume de mer, et qui ignorent complètement comment on exploite et comment on recueille ce précieux produit.

C'est en Turquie d'Asie qu'on le trouve surtout. On y compte quatre districts où l'extraction de l'écume de mer est libre, sous réserve d'un droit quotidien de cinq piastres turques, ou 25 cents. Ces districts sont ceux de: Geikli, Sépedju, Menlo et Sari-Sou.

La première exploitation date de vingt ans; 8,000 puits furent ensuite ouverts, mais il n'y en a plus que 2,000 d'exploités.

Près de 4,000 mineurs, la plupart Kurdes et Persans, exploitent ces mines, employant pour leur travail les méthodes les plus rudimentaires. Divisés par groupes de douze à quinze, ils commencent à piocher le sol sur une verge de largeur, puis ils creusent un puits jusqu'à ce qu'ils atteignent une terre rougeâtre, argileuse, qui annonce la proximité de l'écume de mer, et il faut pour cela parfois creuser des galeries de 40 à 60 verges de profondeur.

L'écume est un composé de 70 p. c. de carbonate de magnésie, de 0.25 p. c. de silex et de 0.05 d'allumine; elle se présente sous la forme de morceaux plus ou moins réguliers de la grosseur d'une pomme ou d'une pêche. Quand on arrive au gisement, on creuse des galeries horizontales à travers l'argile rouge, et c'est là un travail peu commode et très pénible. Chaque coup de pioche ne détache que très peu d'argile, et l'écume y est rare. Ces galeries ont parfois plus de 1,500 pieds de longueur. Comme elles sont poussées un peu au hasard, des groupes se rencontrent fréquemment, et il n'est pas rare qu'on se dispute à coups de poing et parfois à coups de couteau, une direction de galerie qu'on croit productive.

La récolte quotidienne est déposée dans les huttes des mineurs, qui sont disséminées dans la plaine environnante, en attendant le jour du marché, généralement un vendredi, où les mineurs vont vendre leurs parts aux "luledjis" — marchands de pipes — d'Eskichéhir.

CE QU'ON FAIT

Ce qu'on fait ? On savoure un printemps sans nuage,
On s'aime sans détour, sans phrase, sans regret ;
On se bâtit un nid moelleux et discret
Où l'on soit à l'abri des vents et de l'orage.

* * *

On parle du pays qu'on a laissé là-bas...
Des parents, des amis, des choses que l'on aime ;
On chante à l'unisson quelque tendre poème
Et l'on se dit des mots sur les lèvres, tout bas...

* * *

Ce qu'on fait ? On s'assied auprès d'un feu de bois,
Et, dans le même rond que dessine la lampe,
On sent de fins cheveux frissonner sur sa tempe,
Une main s'égarer tremblante dans ses doigts.

* * *

On lit la même page à la fois dans un livre,
Et lorsqu'une pensée effleure notre coeur,
Les doigts serrent les doigts avec plus de chaleur
Et dans un autre amour c'est le sien qu'on sent vivre.

* * *

On travaille à côté l'un de l'autre parfois,
Et lorsque les bouquins fatiguent ma cervelle
Ou que mes doigts sont las, je me penche vers Elle
Et commence une histoire : "Il était une fois..."

* * *

Puis on fait des projets: on bâtit en Espagne
Des châteaux merveilleux qu'aussitôt on détruit;
Et l'on travaille encor bien avant dans la nuit :
Le plaisir le meilleur est celui que l'on gagne !...

EUGENE AUTRIC.

Pour la saison chaude



Hamacs - $0.90
Congélateurs, 1.90
Poêle à l'huile. - 0.75
Portes à mouches, 1.00
Fenêtres à mouches, 0.25

L. J. A. SURVEYER. 52 Boulevard St-Laurent
2ème porte angle Craig


Avant le traitement

L'ALCOOLISME
Positivement guéri

Remède pris chez soi sans douleur, sans publicité, sans perte de temps. Hautement recommandé par Messieurs du clergé et Médecins. Références et témoignages indiscutables. Venez ou écrivez pour renseignements complets. Adresse

Dixon Cure Co.,
66 Boulevard St-Joseph, Montréal


Après le traitement



VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR
votre poêle et vos ustensiles de cuisine
AVEC
la mine grasse et le poli pour métaux
OZO
plus promptement qu'avec tout autre produits en vente.

LA MINE GRASSE OZO
donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement est la seule qui ne sèche pas.

LE POLI POUR METAUX OZO
est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. N'égratigne pas. Ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO M'f'g. Co., Ltd., Montreal

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

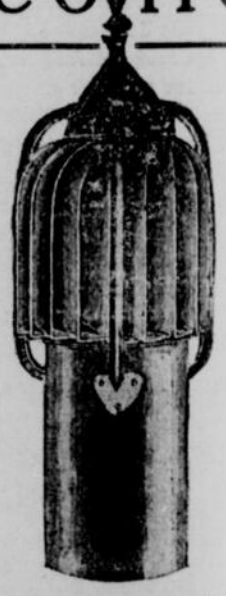


La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaitrait aussitot, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.